John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF Nº

★ADAMS 202.4 v.3

Digitized by the Internet Archive
in 2009

http://www.archive.org/details/mmoiressurlade03pouc

MÉMOIRES

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MÉMOIRES

SUR

LA DERNIERE GUERRE

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

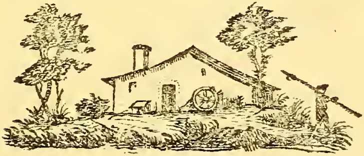
TOME TROISIEME.

MÉMOIRES
SUR
LA DERNIERE GUERRE
DE
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,
ENTRE
LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.

Suivis d'Obſervations, dont pluſieurs ſont relatives au théatre actuel de la guerre, & de nouveaux détails ſur les mœurs & les uſages des Sauvages, avec des cartes topographiques.

Par M. Pouchot, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, ancien Capitaine au Régiment de Béarn, Commandant des forts de Niagara & de Lévis, en Canada.

TOME TROISIEME.



YVERDON.

M. DCC. LXXXI.

AVIS.

LA carte que M. Pouchot avoit levée, étant trop étendue, nous avons été obligés de la faire réduire, afin qu'elle ſoit relative à la forme dans laquelle ſes mémoires ſont imprimés. Quoique celle que nous offrons au public n'ait pu conſerver les mêmes développemens, elle renferme néanmoins les mêmes détails, & mérite une attention particuliere. D'ailleurs les obſervations topographiques ſuppléent en quelque ſorte à cette réduction inévitable.

ADAMS 202.4

m.3

OBSERVATIONS
TOPOGRAPHIQUES.

AVERTISSEMENT.

M. Pouchot n'avoit rien oublié, pour connoître la topographie de l'Amérique Septentrionale. Nous avons trouvé dans ses papiers, une description générale de ce continent, à la vérité, imparfaite sur plusieurs points, mais achevée & d'une rare exactitude, à l'égard des pays qui ont été le théatre de la derniere guerre. Il avoit extrait de cette partie de son ouvrage, les observations qu'on va lire & qui servent proprement d'explication à sa carte. Le soin particulier qu'il avoit eu de les rédiger, prouve que la description dont nous avons parlé, en étoit simplement les matériaux; c'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir la publier.

Nous ne diſſimulerons cependant pas que, dans cette même deſcription, on ne trouve des détails qui ne ſe liſent point dans les obſervations uniquement conſacrées à nous faire connoître les principales communications du Canada avec les colonies angloiſes, & à ſervir d'inſtruction aux militaires qui pourroient un jour être employés dans cette contrée. L'auteur n'ayant écrit que ſur les rapports d'autrui, tout ce qui concerne les parties ſeptentrionales & orientales du Canada, on peut moins compter ſur ſon recit; ainſi nous avons pu le ſupprimer, ſans nuire à ſa réputation. D'ailleurs il avoue lui-même que l'étendue & la forme des lacs Huron, Michigan & Supérieur, ne ſont point connues, & qu'à peine a-t-on de foibles notions des pays ſitués au Nord & à l'O. N. O. de ces derniers, qui ſont habités par les Aſſi-

niboels, les Monſonis & les Criſtinaux.

MM. de la Veranderie, officiers canadiens, pénétrerent dans ces pays, il y a environ quarante-deux ans. Ils parvinrent juſqu'à 300 lieues à l'Oueſt du lac Supérieur, & découvrirent pluſieurs nouveaux lacs qui ſe communiquoient. Peut-être ſeroient-ils arrivés juſqu'à la mer du Sud, ſans les obſtacles qui s'oppoſent toujours à de pareilles tentatives, les ſeules néanmoins dont il ſoit poſſible de tirer des lumieres. Ces principales difficultés ſont, 1°. le défaut de vivres & de reſſources pour les approviſionnemens de toute eſpece; 2°. l'impoſſibilité de ſe faire entendre aux naturels du pays, dont la langue devient à un certain éloignement inintelligible aux Sauvages même qui ſervent de guides; 3°. le déſintéreſſement ſi rare à trouver dans les perſonnes char-

gées de ſemblables entrepriſes, la plupart, dès qu'ils ont rempli leurs canots de pelleteries, ſi abondantes dans ces contrées, ne penſant plus qu'à s'en retourner; 4°. Les rapports infideles ou énigmatiques des Sauvages, qui cherchent ſouvent à tromper & à égarer les voyageurs, afin de les faire périr & de piller enſuite leurs effets.

Il faut ſans doute eſpérer que ces obſtacles s'évanouiront, ou diminueront, à meſure que l'Amérique Septentrionale ſe peuplera, & que les relations entre les différentes parties du Nord deviendront alors plus néceſſaires. Cette révolution ſera l'ouvrage de la liberté, dont ce vaſte continent ne tardera pas de jouir, ſi les vœux de toute l'Europe ſont exaucés.

OBSERVATIONS TOPOGRAPHIQUES.

LEs différentes, positions où M. Pouchot, capitaine dans le régiment de Béarn, s'est trouvé & les voyages qu'il a été obligé de faire dans les principaux passages de communication, des possessions françoises aux possessions angloises en Amérique, l'ont déterminé à en donner les détails les plus exacts qu'il lui sera possible.

L'on y verra des parties inconnues, même aux Anglois, dans le pays des cinq nations iroquoises; & les travaux immenses qu'ils ont

été obligés de faire, pour parvenir jusques aux possessions françoises.

M. Pouchot ne s'est point attaché à détailler, dans la carte qu'il en a dressée, la partie habitée par les François en Canada, que l'on peut trouver dans d'autres cartes particulieres. Il n'a point aussi détaillé la partie habitée par les Anglois, qui se trouve bien dans les cartes de Mitchel, & sur-tout dans celle d'Evans, qui est la meilleure (*a*).

(*a*) La carte du Canada la moins défectueuse qui ait d'abord paru, est sans contredit celle de M. Delisle. Après lui, Pople, géographe anglois, en publia une en 20 feuilles, qui comprenoit toute l'Amérique Septentrionale. M. Bellin en a relevé toutes les erreurs. Voyez ses rem. *Hist. de la Nouvelle-France*, *T. V.* Quoiqu'il ait eu à sa disposition le dépôt de la marine, il n'en est pas lui-même exempt. On lui a reproché d'avoir trop compté

Il s'eſt ſeulement attaché à marquer le cours des principales rivieres qui ſervent de communications aux frontieres, & les principales places qui y ſervent d'entrepôts.

ſur des obſervations douteuſes & de vieilles cartes, & de n'avoir pas ſu profiter des découvertes des navigateurs étrangers. Les recherches de M. Danville ont été beaucoup plus exactes. Quoique ſes cartes de l'Amérique Septentrionale ne ſoyent pas parfaites, elles méritent néanmoins beaucoup d'éloges. Il a rendu compte de ſon travail, dans une lettre adreſſée à M. Folkes, & inſérée dans le *Mercure de Mars* 1751. p. 150. On ne peut refuſer à M. Gréen le mérite de la diſcuſſion, dans ſa carte de l'Amérique, qu'il publia en 1753. Son compatriote, M. Mitchel, n'a fait preſque que copier ſes prédéceſſeurs, dans les huit feuilles qu'il mit au jour, en 1755. M. Evans avoit commencé avant lui ſes excellentes cartes, par celle de la Penſilvanie & du Nouveau Jerſey, dont la publication remonte à l'année 1749.

Le Canada, quoique d'une étendue très-confidérable, a très-peu de communication avec les colonies angloifes, foit par l'éloignement des pays habités, foit à caufe des contrées remplies de montagnes qui s'y rencontrent.

Après les recherches les plus exactes, M. Pouchot n'a reconnu que cinq principales communications, dont il donnera des defcriptions particulieres.

1°. De la frontiere du Canada, par le lac Champlain.

2°. Du fleuve St. Laurent, depuis Mont-Réal jufqu'à Chouegen.

3°. De la riviere de Chouegen aux poffeffions angloifes.

4°. Du lac Ontario aux frontieres angloifes, par la riviere de Cafconchiagon.

5°. De Niagara à l'Ohio, & de l'Ohio en Penfilvanie & en Virginie.

Avant que d'entrer dans tous

ces détails, nous croyons devoir parler du fleuve St. Laurent, depuis son embouchure dans le Golphe de ce nom, jusques à Québec; mais en peu de mots, parce que cette partie du fleuve regarde plutôt la marine, que les opérations de terre.

A l'entrée du fleuve St. Laurent, à trois lieues au S. du cap des Roziers, on trouve la baye de Gaspé. Elle a près de deux lieues d'ouverture, & s'apperçoit de loin, à cause des terres blanches coupées en écors, qui sont entre son entrée & le cap des Roziers. L'on peut approcher sans crainte le rivage de l'entrée au N. où est un petit rocher, appellé *Fourillon*, qui de loin semble un bateau à la voile, la marée portant hors de la côte.

Dans la partie du S. dont la pointe s'avance davantage dans la

mer, & dont les terres ſont plus baſſes, il y a des roches ſous l'eau, à demi-lieue de l'entrée, qui ſont dangereuſes, lorſqu'on ne les connoît pas.

L'on mouille toujours dans le N. à trois quarts de lieue dans la baye, par les 55 braſſes d'eau, à la portée du fuſil de terre. La tenue n'eſt pas trop bonne, parce que le fond eſt en penchant.

A 4 lieues dans l'intérieur que l'on nomme *Penouille*, le mouillage eſt très-bon, les plus gros vaiſſeaux peuvent y mouiller par les 12 braſſes à toucher terre. Il s'y trouve un plateau très-propre à y bâtir une bonne fortification.

La ſortie de cette baye eſt aſſez difficile, parce qu'il faut attendre des vents de terre aſſez fraix, ſans quoi la ſortie eſt dangereuſe, à cauſe des courants, qui font dériver

ſur les roches dont il eſt parlé ci-deſſus.

Lorſque l'on eſt ſorti de la baye, & que l'on veut entrer dans le fleuve St. Laurent, on peut ſans crainte ſuivre la côte à la portée de la carabine pour tourner le cap des Roziers. Quoique l'on diſe qu'il y a des batures dans cette partie, l'on n'en a point apperçu, malgré que l'on ait louvoyé dans toute cette partie, bien près des terres, toute une journée.

Les bâtiments qui hyvernent dans cette baye, peuvent difficilement remonter le fleuve St. Laurent, avant ceux qui partent de bonne heure d'Europe, parce que les vents de N. E. qui ſont très-fréquents dans le printems, ſont contraires pour ſortir de cette baye, & y jettent les glaces qui débouchent de ce fleuve.

La navigation du fleuve St. Lau-

rent, quoique belle en elle-même, eſt cependant difficile, lorſque les vents ſont dans la partie du N. E. (le plus favorable pour remonter ce fleuve). La brume y eſt très-forte.

Il n'y a preſque point de mouillages dans la partie du S. qui eſt la côte la plus ſaine. Il faut arriver à St. Barnabé ou au Bic, pour mouiller.

Il eſt très-probable qu'il y a dans la partie du N, quantité de bons mouillages & des beaux ports; mais cette côte nous étant connue très-imparfaitement, nous n'en avons guere que des ſondes données au haſard, & très-imparfaites. On donnera, pour exemple, le goufre que l'on craignoit comme Caribde; les Anglois y ont mouillé: à la traverſe que l'on donnoit comme preſque impaſſable, les Anglois ont trouvé 900 toiſes de paſ-

ſe ; & des bâtiments de 100 pieces de canon y ont paſſé le paſſage au N. de l'isle d'Orleans, où les plus fortes frégates ont paſſé, & de très-gros bâtiments marchands ſont montés juſques au rapide ſous Mont-Réal. Cela ſuffit pour faire juger combien les côtes de ce fleuve ſont mal reconnues, puiſque les fautes ci-deſſus ſont dans des endroits les plus fréquentés.

M. Pouchot a remarqué que l'isle aux Coudres eſt de bonne défenſe pour empêcher les bâtiments de monter, en plaçant des batteries aux éboulements qui ſont vis-à-vis la paſſe la plus étroite.

En conſtruiſant auſſi des batteries de gros canons au cap Tourmente, cet endroit ſeroit le ſeul capable d'arrêter des vaiſſeaux. Le courant les oblige d'en paſſer très-proche. Ils ne ſauroient néanmoins s'y arrêter, à cauſe de ce même

courant, ſoit que la marée monte, ſoit qu'elle deſcende, pour battre cet endroit. Ils ſeroient très-endommagés à leur paſſage. Ce poſte, par ſa poſition, peut être rendu fort reſpectable, étant ſur un rocher vif & très-peu abordable dans ſes alentours.

La poſition de Québec eſt très-bonne; elle reſſemble à celle de Namur. Elle eſt même meilleure; mais les fortifications ont été mal deſſinées, relativement à cette poſition. Elle n'a aucun commandement qui la gêne.

Les habitations françoiſes commencent à Cap-Mouraska, ſans interruption juſques à Québec. Il y a trois lieues d'un village à l'autre, priſes du milieu d'un village au milieu de l'autre. Aucun village en Canada n'eſt de défenſe, toutes les maiſons étant éloignées l'une de l'autre de deux arpents.

C'eſt tout ce que l'on dira de l'intérieur du pays, pour s'attacher aux pays moins connus & aux frontieres.

CHAPITRE I.

De la frontiere par le lac Champlain.

IL y a deux communications des habitations du Canada au lac Champlain; l'une par la riviere Forel, qui eſt ſon écoulement dans le fleuve St. Laurent; & l'autre, après avoir traverſé le fleuve St. Laurent, de Mont-Réal à la Prairie, allant par terre de la Prairie à Chambly ou à St. Jean. Le fleuve St. Laurent a trois lieues de largeur de Mont-Réal à la Prairie, village ſitué vis-à-vis

Mont-Réal. De la Prairie à St. Jean il y a trois lieues.

A trois quarts de lieue de ce village, on passe une petite riviere encaissée de près de 20 pieds, & au sortir de là on entre dans des prairies noyées, que l'on nomme *Savannes*, d'une lieue de largeur dans cet endroit. On s'y enfonce jusqu'au genou dans l'eau & dans la boue. Au dessous, le fond en est bon. Le reste du chemin jusques à St. Jean est à travers des bois remplis de sources, qui rendent le chemin presque impraticable, si on ne le tient pas réparé.

Cette Savanne se vuideroit à peu de fraix, si on donnoit un écoulement à ces eaux dans la riviere de Sainte Therese, & dans celle de Sorel. Le chemin du bois s'écouleroit de même par cette opération.

Il y a trente lieues de Mont-

Réal à St. Jean, par eau. L'on descend le fleuve St. Laurent, 15 lieues, pour arriver à Sorel, où est l'embouchure de la riviere de ce nom. Elle est aussi grande que la Saone auprès de Lyon, & plus profonde, lorsque les eaux sont hautes, dans le printems. Le courant en est rapide. Les barques venant du fleuve St. Laurent, remontent jusques dans le bassin de Chambly. La direction générale de son cours est N. N. O. & ses sinuosités sont de $\frac{1}{4}$ de lieue, ou de $\frac{1}{2}$ lieue de longueur. Elle forme un coude considérable à 4 lieues de Chambly, où elle court un peu plus au N. E. Dans sa grande courbure est son plus grand courant.

Au dessus de Chambly est un rapide de deux lieues. Sur-tout jusques au petit village de Sainte Therese, la riviere est fort plate, remplie de gros cailloux. Il faut y être

bien guidé, pour ne pas échouer ſon bateau. Au deſſus de Sainte Thereſe, on la remonte à la perche, juſques auprès de St. Jean, les bateaux vuides. Le portage eſt de trois lieues, de St. Jean à Chambly. Depuis St. Jean juſques au lac, la riviere eſt beaucoup plus large, fort douce, & profonde à pouvoir porter d'aſſez gros bâtiments.

Les terres des environs de cette riviere ſont très-bonnes. Celles au deſſus de St. Jean le feroient auſſi, ſi elles étoient cultivées. C'eſt un pays bas, rempli de ſources, qui ſe noye dans les grandes eaux; une partie l'eſt même preſque toute l'année. Ces ſources font que cette riviere gele difficilement, & les glaces en ſont toujours mauvaiſes.

A cinq lieues au deſſus de St. Jean, on trouve l'Isle aux Noix, que les François ont retranchée en 1759. La riviere autour de cette

isle eſt d'une portée de fuſil de largè, tout alentour. Les terres & les bois des environs ſont noyés, au moins deux pieds, lorſque les eaux ſont baſſes. On avoit fermé la riviere par une eſtacade défendue par le retranchement de l'isle. C'eſt le ſeul poſte capable de couvrir la colonie, dès que l'ennemi eſt maître de St. Fréderic. Il ne peut tourner ce poſte par aucun endroit ni y mener de l'artillerie par terre. M. Pouchot, en deſcendant de Carillon, en 1758, en avoit déſigné la poſition à M. le chevalier de Lévis. Elle peut contenir deux à trois mille hommes, dans un cas de néceſſité.

Une lieue au deſſus on trouve quelques isles remplies de joncs; mais la paſſe eſt toujours belle pour des barques. La Prairie à Boyleau, & la pointe au Moulin Foucaut, ſont les ſeuls endroits

ſecs à pouvoir former des camps avantageux.

Lorſqu'on veut entrer dans le lac Champlain en bateau, l'on prend la droite pour gagner la pointe au Fer, & de là à la pointe Skenonẞon, d'où l'on fait la traverſe aux isles Valcourt. L'on peut ſuivre la côte de l'Oueſt; mais elle fait une grande ſinuoſité, qui fait perdre plus de deux lieues.

Un peu au deſſus des isles Valcourt, dans cette côte, eſt la riviere au Sable. On peut mettre à terre par-tout dans la premiere isle Valcourt; dans la ſeconde, il y a pluſieurs bons ports du côté du large très-à l'abri. Dans ces différentes cales, on mettroit plus de 200 bateaux. Le reſte des côtes de cette isle ſont des rochers eſcarpés.

A 4 lieues plus haut, eſt une eſpece de cap de rocher, où il y a une petite ance pour deux ou

trois bateaux, en cas de mauvais tems.

Vis-à-vis eſt l'isle au Chapon. Il y a un petit crochet de terre, du côté du cap ci-deſſus, fort commode pour mettre à terre, & y tenir les bateaux à l'abri. Le reſte du tour de cette isle n'eſt que des gros cailloux. On y peut cependant atterrer en ſe mettant à l'abri du vent.

Le cap dont je viens de parler termine les montagnes dans cette partie la plus avancée.

De l'isle au Chapon, on va à la pointe des isles des Quatre-Vents, & s'il fait beau, on fait la traverſe ſur ces isles. En 1759, le général Amherſt, voulant faire une attaque à l'Isle aux Noix, vint avec un détachement de 5 à 6 mille hommes camper à cette pointe; il y fut pris d'un coup de vent du N. O. qui l'y retint cinq à ſix jours,

& y perdit une douzaine de bateaux. La mauvaise saison qui commença alors, l'obligea de s'en retourner.

On peut camper auprès d'une riviere qui est dans le fond de l'ance, auprès du rocher Fendu, dans le S. Cette riviere prend sa source auprès du lac St. Sacrement. Des partis ennemis ont quelquefois pris cette route, pour se porter sur le lac Champlain.

Depuis le rocher Fendu, le lac ressemble à une riviere, & le contour des montagnes forme un joli bassin jusques à St. Fréderic. Le côté de l'O. est fort montagneux; l'inspection de la carte désignera mieux la figure du pays, que les descriptions. Il y a dans la partie de l'E. plusieurs bonnes ances pour camper.

On suit rarement la côte de l'E. du lac, soit en montant ou en descendant;

descendant ; l'on doit même obſerver en deſcendant de tenir la gauche, ou le côté O. ſans quoi l'on courroit riſque de s'égarer dans la baye de Miſſiskouit. Les bords du lac Champlain ſont des grandes plaines qui ne ſont point habitées. Les terres y ſont très-bonnes à cultiver, & les bois fort beaux & propres aux conſtructions de marine.

Avant la guerre les environs de St. Fréderic étoient habités. Ce fort, bâti dans une preſqu'Isle, comme on le peut voir dans la carte, étoit une redoute en maçonnerie, à laquelle on avoit ajouté une enceinte en pierre, ſans terraſſement. Le mur de l'enceinte avoit au plus deux pieds d'épaiſſeur. M. de Bourlamaque fit ſauter ce fort en 1759, en ſe retirant de Carillon à l'Isle aux Noix.

Les Anglois y ont fait un fort

conſidérable ſur l'emplacement où étoit un moulin à vent. C'eſt un pentagone d'environ 80 à 100 toiſes du côté extérieur, tout bâti en bois. Les pieces du revêtement extérieur ont trois pieds d'équarriſſage, liées par des corps morts, & l'entre-deux rempli de terre battue & un bon foſſé.

Ils ont fait ſur les petits rochers qui ſont aux environs, des redoutes, ou blachouſes, ſuivant le ſyſtême du Maréchal de Saxe. Ces rochers forment une eſpece d'enceinte autour de la place. Le plus haut peut avoir 30 pieds d'élevation ; les revers tombent en glacis, du côté de la campagne, avec très-peu de terre.

L'intervalle depuis la baye juſques à la riviere, eſt fermé avec des blachouſes, à 100 toiſes l'une de l'autre, & un retranchement en bois entre deux. Ce poſte eſt bien plus avantageuſement ſitué pour

les Anglois que pour la colonie françoise, par la difficulté qu'il y auroit de mettre à terre des troupes pour l'attaquer.

Deux lieues au dessus de St. Fréderic, & du même côté, est la riviere à la Barbue. Cette riviere est fond de sable; sa profondeur est de 4 pieds dans les basses eaux, & dans le printemps au moins de 7. Son lit est tout couvert de joncs & embarrassé d'osiers très-fourrés. Il n'y a qu'un chenal très-étroit, qui soit découvert. La largeur de la riviere est de plus de la portée du fusil. Le bord, du côté de St. Fréderic, est élevé sur l'eau de plus de 40 pieds. Le terrein en est uni, les bois sont francs & assez clairs.

En remontant une lieue cette riviere, du même côté, on rencontre une montagne fort haute, & fort roide. Le cours de cette riviere est tout dans ces montagnes

impraticables pour une armée. Son cours eſt de 7 à 8 lieues.

Le côté oppoſé eſt une langue de terre. Les montagnes viennent y aboutir. On n'y ſauroit camper un corps un peu conſidérable.

La riviere de Carillon, dans cet endroit, n'a pas plus de la portée du fuſil de large. C'eſt l'endroit le plus étroit de cette riviere, depuis Carillon juſques à St. Fréderic. Ce poſte ne peut être tourné, & couvre St. Fréderic. Par ſes derrieres, il a ſa communication par terre avec ce fort. Il y a une ance, ou baye, qui y aboutit, venant de St. Fréderic, par où les bateaux peuvent y arriver ſans être vus.

Des batteries placées dans l'angle de l'embouchure que je viens de décrire, peuvent battre le cours de la riviere de Carillon juſques à la preſqu'isle. Au deſſus c'eſt la meilleure poſition qu'il y ait dans

tout le cours de cette riviere, pour empêcher le paſſage au lac Champlain. Des bâtiments aſſez gros remontent juſques à Carillon, & les bateaux vont juſques ſous la Chutes.

Les Anglois ont fait un chemin par terre, depuis la Chutes juſques à St. Fréderic. On y pourroit mener du canon. Ils ont auſſi fait un chemin depuis Carillon juſques au fort appellé *n°*. 4. ſitué dans la Connecticut. Il peut avoir 35 lieues de long, qu'ils font en 4 jours. Les milices qui ont rentré dans la Nouvelle-Angleterre de leur camp ſous St. Fréderic, en 1759, ont pris cette route; & pendant l'été ils ont tiré par cette route les bœufs venant de ces provinces, pour le ſervice de l'armée.

Le fort de Carillon (*a*) eſt

(*a*) En anglois *Ticonderoga*, & en ſauvage *Teaonteaogen.*

un quarré de 45 toises de côté extérieur, construit en pieces sur pieces de 14 à 15 pouces d'équarrissage. Les parapets ont 12 pieds d'épaisseur remblayés en terre & cailloutage du déblai de la montagne. Une demi-lune sur la façade de l'arête du côteau ; un fossé de 5 à 6 toises de largeur, avec son chemin couvert, & un glacis sur le derriere du fort, à l'extrêmité de la bute, sont ses ouvrages extérieurs. Il y a encore une redoute, qui commande sur l'eau.

Ce fort est bâti sur un rocher vif escarpé presque par-tout. Le côté le plus susceptible d'attaque est commandé par la hauteur, où est construit le retranchement, éloigné de 400 toises. Auprès de la place, sur le front que j'ai décrit, il n'y a point de terre pour y ouvrir la tranchée, parce qu'on l'a enlevée pour former le glacis.

En occupant la hauteur du retranchement, & en ouvrant la tranchée dans le bas de la riviere, on pourroit former avec ſuccès une attaque, y ayant de la terre pour ſe couvrir; & de la pointe au Diamant il eſt très-poſſible de battre avec de l'artillerie le fort. Ce poſte défend auſſi bien que Carillon, le paſſage de la baye & celui de la riviere de la Chutes; mais il ne peut empêcher de ſe rendre à St. Fréderic par terre.

Vis-à-vis Carillon eſt la montagne du Serpent à Sonnette, d'où l'on peut encore battre Carillon avec de l'artillerie. A l'entrée de la baye, il y a un paſſage à pied aſſez difficile, dans la montagne du Serpent à Sonnette, qui communique avec le lac George ou St. Sacrement.

Les Anglois ont bâti un joli moulin à ſcie à la Chutes, & conſ-

truit une blachouse à pouvoir contenir 100 hommes & 4 pieces de canon. Ils ont aussi racourci le chemin du portage de près d'un quart de lieue.

Le chemin est bon & peu susceptible de chicane ; c'est un revers de montagne dont la pente est très-douce, borné d'un côté par la montagne du Serpent à Sonnette, & de l'autre par la riviere de la Chutes.

Avant que d'arriver à la Chutes, partant de Carillon, on rencontre un ravin qui regne sur presque tout le travers de la hauteur de cet isthme. Il est fort profond & fort escarpé du côté de Carillon. A la gauche il y a un mamelon (*a*) qui bat le passage de la Chutes ; & sur la droite, le rideau

---

(*a*) C'est, je crois, le *mont de l'Indépendance.*

commande à une riviere, & à une ance de la riviere de Carillon.

C'eſt la meilleure poſition à occuper avec un corps d'armée ; l'on couvre Carillon, tout le cours de la riviere, & l'on ne peut y être vu de revers, comme dans les retranchements qui exiſtent. Les Anglois ont abattu preſque tous les bois dans cette partie, ſur la route du portage, au pied de la montagne du Serpent à Sonnette, & ſur le cap au Diamant.

En allant au lac George par la droite de la riviere au deſſus de la Chutes, l'on trouve la riviere de Bernes, étroite, mais profonde & aſſez difficile à paſſer pour pouvoir être chicanée. En la remontant, on va gagner la coulée des Arbres Matachés.

Le lac George n'a guere plus d'une lieue & demie de largeur, ſur une dixaine de longueur. Il eſt

entourré de montagnes fort eſcarpées, ſur-tout celles de la gauche. En allant de Carillon au fort George, elles ſont preſque impaſſables aux gens même à pied. Celles de la droite, quoique fort mauvaiſes, ſont paſſables. Le détachement, aux ordres de M. le chevalier de Lévis, y a paſſé pour aller inveſtir le fort George en 1757.

Nous avions un camp d'obſervation, à l'entrée de ce lac, appellé *le camp de Contre-Cœur*. Il n'étoit pas bien ſitué, parce qu'il pouvoit être tourné par les Arbres Matachés & par le lac. C'eſt l'endroit où les Anglois ont mis pied à terre en 1758. Il n'étoit pas alors occupé.

La poſition auroit été meilleure, ſi elle eût été un peu plus en avant, au pied de la montagne Pelée. Un poſte ſur cette montagne auroit été avantageux. On

n'auroit pas pu être tourné par terre; mais on couroit fort risque d'être dépassé par le lac, à moins d'y avoir des bâtiments supérieurs.

La pointe du Nord de la baye de Ganaouské, seroit une position fort bonne pour défendre le passage de ce lac. Le camp y est très-sûr & ne peut point être tourné. Le lac est fort étroit dans cette partie; en occupant avec de l'artillerie les deux petites isles qui y sont tout proche, l'on peut bien croiser tout le lac.

La position du fort George, que nous avons pris & détruit en 1757, est dans une espece de col. Les Anglois avoient retranché les sommités, pour former un camp retranché, crainte d'être tournés par la baye, laquelle a un poste de défense, le rocher à la Reine.

Les Anglois ont commencé, en 1759, un fort quarré d'environ 80

toises du côté extérieur. Le bas du rempart à plus de 18 pieds d'épaisseur en maçonnerie. Le parapet est en pieces sur pieces, travaillées fort proprement, remplies de terre de douze pieds d'épaisseur. Il y avoit en 1759, au mois de Décembre, un bastion fini, tout casematé comme une redoute. Sans doute les autres sont projetés dans le même goût. Au dessous, pour protéger les ambarquements, il y a un autre fort quarré, beaucoup plus petit, que les Anglois ont bâti depuis la démolition de l'ancien. Il est fait de pieces sur pieces : dans le haut, une fraise qui est un peu penchée vers le bas, & une piece de bois qui regne tout le tour & couvre le dessus du parapet, pour tenir lieu de créneaux. La position de l'ancien fort démoli est ponctuée dans la carte.

Le chemin du portage est fort

bon pour toutes ſortes de voitures, quoique le pays ſoit aſſez montueux; ce qui le rend fort favorable aux embuſcades des partis que nous y envoyions & qui paſſoient par la baye.

Vers le milieu du portage, où eſt la hutte, il y a un petit fort en pieux debout, pour ſervir d'entrepôt & favoriſer les convois, lequel peut contenir 100 hommes. A une lieue & demie de ce fort, le chemin ſuit la riviere d'Hudſon ou d'Orange. Sur la ſommité des côteaux à une lieue & demie au delà, on trouve le fort que nous appellons *Lydius*, & les Anglois *Edouard*.

Ce fort eſt un quarré d'environ 40 à 42 toiſes de côté extérieur, dont un côté eſt ſur le bord de la riviere. Le foſſé a environ 5 toiſes de largeur, peu profond. Le rempart de la place eſt partie

en terre revêtu en ſauciſſons, & l'autre partie en terre revêtu en pieces ſur pieces. Le parapet eſt en coffres de bois remblayés en terre, avec une fraiſe au cordon du canon, dans les flancs & ſur les pointes des baſtions. Les embraſures étoient fermées avec des chevaux de friſe. Un petit ruiſſeau coule tout le long de ces fortifications dans la partie inférieure de la place, qui eſt commandée tout le tour à la bonne portée du canon. On y a bâti des blachouſes pour le couvrir, & cela forme ainſi un camp retranché. Dans l'isle, devant la place, eſt un mauvais retranchement auſſi commandé de par-tout. Il y a quelques corps de caſernes.

Ces blachouſes dont nous venons de parler, ſont des redoutes en bois contenant deux parties quarrées. (Les mieux faites ſont celles de St. Fréderic). Elles ont un

foſſé de 15 pieds de largeur. Les terres jetées en dehors ſont miſes en glacis. On fait une paliſſade oblique ſur la crête. Le rez de chauſſée, qui eſt crenelé, ſert de corps de garde. Dans la partie ſupérieure, les angles du quarré répondent au milieu des faces du quarré de deſſous; ce qui donne un octogone. Il y a ordinairement des embraſures de canons dans le haut, outre les creneaux.

Le pays autour du fort Edouard, quoique montagneux, ſeroit propre à être cultivé. Le payſage en eſt aſſez riant, ſe trouvant ſur la ſommité des terres.

La riviere n'eſt point navigable, une lieue au deſſus de ce fort, à cauſe de ſa rapidité; c'eſt où elle ſort des grandes montagnes. Elle y a une bonne portée de fuſil de largeur, & eſt profonde.

A un quart de lieue au deſſous

du fort Edouard, on passe la riviere sur un pont de bois, & le chemin continue dans un pays bas & marécageux, pendant une lieue. Les deux autres lieues de là, jusques au fort Müller, l'on contourne le bas d'une côte dont on a coupé les terres pour y pratiquer le chemin. Ces terres mouvantes, à cause de la riviere, ont obligé de le couvrir de rondins, pour l'affermir. C'est un travail considérable.

Le fort Müller est un petit quarré à contenir 200 hommes, bâti partie en terre, partie en pieces sur pieces. Il paroît nouvellement construit, & n'étoit pas encore fini, lorsque M. Pouchot y passa. Il est dans un pays bas, marécageux & plein de boue. On joint la riviere à une portée de fusil de ce fort, & c'est là le commencement du chemin décrit ci-dessus.

On compte douze milles, du fort

Müller à Saratoga ou Sarafto. A une lieue & demie, avant d'arriver à ce fort, la riviere paffe entre deux collines affez élevées (*a*), ce qui forme un bon pofte. Les montagnes à droite & à gauche de cette vallée, font fort élevées, & les eaux de la riviere y font belles.

Saratoga eft à l'extrêmité d'une prairie, dans un recoude de la riviere. Il eft bâti en terre, revêtu de fauciffons, & peut contenir 300 hommes de garnifon. Il y a un rideau, à une portée de canon du fort, qui le commande, c'eft une peloufe, gravois & roches.

De Saratoga on fuit toujours la riviere, dans des efpeces de prai-

(*a*) C'eft par ce défilé, que l'infortuné Bourgoyne comptoit faire fa retraite; mais les Américains ayant paru à la tête, il fut obligé de figner, le 16 Octobre 1777, la capitulation que tout le monde connoît.

ries ou pacages. L'on rencontre deux chutes ſur cette route, juſques à Stil-Warter. A la premiere, il y a des moulins à ſcie. On y conſtruiſoit des bateaux. On peut arriver tout près de la Chutes par eau, & au deſſous on s'embarque tout de ſuite. Il en eſt de même de la ſeconde.

Stil-Water eſt un peu plus petit que Saratoga, & conſtruit de même. Ce n'eſt qu'une grande redoute à étoile en terre, revetue en ſauciſſons, avec un foſſé de 18 pieds de largeur, fraiſé. Ce fort eſt dans une prairie, & commandé à la portée du fuſil par un rideau qui l'environne, derriere lequel on pourroit placer 3 à 4 mille hommes, ce qui rend ce poſte fort mauvais. C'eſt l'entrepôt des vivres & autres effets qui montent d'Albany, pour être tranſportés au fort George. L'on y vient de cette

ville par eau, dans des bateaux plats qui ressemblent à des bacs, & qui vont cependant à la voile.

La marée remonte jusques-ici. Les charrois depuis ce poste se font par terre, à cause des deux chutes, & quelques batures qui se trouvent dans le cours de la riviere. D'ailleurs elle est large, a un bon courant & de la profondeur.

L'entrepôt des voitures qui charrient les effets de Stil-Water au fort George, est un poste appellé Halfmund, ou la demi-lune. Il y avoit, en 1759, 400 charriots entretenus pour le service de l'armée, payés à 12 l. par jour, les hommes & les chevaux nourris, qu'ils fussent employés ou non.

Depuis le fort Edouard jusques à Stil-Water, la vallée est serrée, les montagnes fort hautes, surtout du côté de la Connecticut, les penchants roides & cependant

fufceptibles de culture. Il y a un chemin depuis le fort Edouard, qui communique dans la Connecticut & à Bofton.

Les montagnes commencent à s'abaiffer à Stil-Water, & le pays à y être cultivé. Halfmund eft une mauvaife redoute, au bout d'une prairie, au confluent de la riviere de Mohack, qui forme un demi-cercle, ce qui lui a donné ce nom.

A l'extrêmité de la prairie, qui peut avoir un quart de lieue, on monte une côte affez roide, à deux milles de laquelle on paffe la riviere des Agniers ou de Mohack, dans un bac, demi-lieue au deffus de la chûte de cette riviere. Sur la rive oppofée au bac, étoit une redoute commencée en pieces fur pieces, pour couvrir ce paffage contre nos partis. La chûte de cette riviere eft belle; elle à 75 pieds

de hauteur (*a*) presque à pied.

Le chemin, pendant deux lieues, contourne dans des côteaux, pour regagner le fond de la vallée d'Hudson. Cette partie est très-propre à favoriser des embuscades.

Dès qu'on arrive au pied de la descente, l'on suit toujours la riviere d'Hudson au pied des petits côteaux, qui sont assez roides. Ils sont plus élevés de l'autre côté de la riviere.

Presque au bout du faux-bourg d'Orange, l'on passe sur un pont, un ruisseau sur lequel il y a beaucoup de machines. Albany, ou Orange, est bâti sur le penchant d'une colline qui aboutit sur la riviere d'Hudson, autrement appellée Albany ou Orange. Elle a la forme d'un triangle dont la base

---

(*a*) Et non pas 50, comme M. de Buffon l'a cru. *Hist. nat.* T. II. p. 89.

eſt un beau quai le long de la riviere, avec des jetées, ce qui forme un joli port. Les barques, ſenaux & goelettes, montent de la mer à Albany, où il ſe fait un bon commerce.

Au ſommet du triangle eſt une citadelle revêtue en pierre; c'eſt un quarré de 40 toiſes de côté extérieur, avec un ſimple foſſé d'environ 20 pieds de largeur, ſans glacis. Elle eſt commandée, & l'on peut en approcher du côté du S. par des cavités, juſques à la portée du piſtolet.

Il y a à côté de la ville un très-bel hôpital, bâti en bois par le général Loudon, où l'on pourroit loger environ 1500 malades. Les rues d'Albany ſont belles, larges, bien percées & bien alignées, mais ſans pavé, ce qui les rend boueuſes. Les maiſons ſont proprement bâties à la flamande. Cette ville peut

contenir cinq à ſix mille ames; preſque tous Hollandois d'origine ou Flamans.

Du côté du nord de la ville, il y a un ravin profond qui prend naiſſance près de la citadelle. On s'eſt fortifié ſur ſes bords par un bon föſſé & une paliſſade. Le reſte de la place eſt entourré de gros pieux debout, de près d'un pied de diametre, & de 15 à 16 pieds de haut. Malgré tout cela cette place n'eſt point à l'abri d'un coup de main : de l'autre côté de la riviere, il y a un chemin qui eſt aſſez bon. Il communique d'Orange à la Connecticut & à Boſton.

La riviere d'Hudſon a un bon quart de lieue de largeur, qu'elle conſerve juſques au delà des montagnes d'Iſſenglaſs. Elle a un courant doux, & une bonne profondeur, ſans preſque aucune bature. Il n'y a peut-être point de navi-

gation plus sûre ; aussi les bâtiments qui montent de la Nouvelle-Yorck à Albany, n'ont ordinairement que trois hommes d'équipage. Il y a presque par-tout bon fond pour mouiller dans l'E. ou l'O. L'on choisit suivant les vents.

Les rives de chaque côté sont élevées, & forment une chaîne de côteaux couverts d'assez mauvaises terres. Les habitations sont séparées les unes des autres, d'environ trois quarts de lieue. Hormis quelques maisons de quelques particuliers aisés, le pays a un air pauvre & désert, comme les mauvais pays dans nos montagnes d'Europe.

On trouve quelques embouchures de riviere dans le cours de ce fleuve, qui ne paroissent pas navigables, & quelques mauvais villages. L'on dit l'intérieur des terres, le long de ces rivieres, mieux habité,

habité, ſur-tout le long de la riviere Sopus. Le pays ne promet cependant rien de beau, étant fort montueux & rempli de gros cailloux ou roches détachées.

A ſix lieues au deſſous d'Albany, on trouve deux isles qui forment tellement des batures ſur tout le travers de la riviere, que les bâtiments chargés ne peuvent paſſer qu'en pleine marée. Il y a deux paſſages, l'un allant droit ſur l'isle de la gauche, & la contournant tout court, c'eſt le plus mauvais paſſage; l'autre entre l'isle de la droite & la terre de l'Oueſt, où eſt un village. L'on va droit ſur ce village, retournant ſur l'isle qu'enſuite l'on cotoye.

Quoique cette navigation ſoit très-fréquentée, il y échoue cependant ſouvent des bâtiments, mais ſans danger, ſur de la vaſe. On l'appelle la bature du Diable.

C'est la seule difficulté remarquable que l'on rencontre dans cette navigation, dont une curiosité est de voir une quantité prodigieuse d'éturgeons qui sautent perpétuellement hors de l'eau pendant l'été.

A douze lieues au dessous de ce passage, on voit sur la droite un grouppe de grandes montagnes, appellées Kaatshills, qui s'étendent bien avant dans le haut de la Pensilvanie. Ce sont les plus hautes de ces contrées, & ne le cédent point à nos Alpes, excepté qu'elles ne conservent pas de la neige l'été. Elles sont fort roides, & de simples rochers couverts de bois.

A une quinzaine de lieues au delà, l'on entre dans des montagnes, appellées Isinglas, qui sans être bien élevées sont roides presque à pic dans la riviere; ce sont généralement des chaînes de rochers couverts d'assez mauvais bois,

dont on fait un grand commerce à la Nouvelle-Yorck.

On contourne dans les ſinuoſités de ces montagnes l'eſpace de 4 lieues. Il y a cependant des mouillages dans quelques racros, pour ſe mettre à l'abri. Si on ne les attrapoit pas, on ſeroit en danger dans des gros tems. La riviere conſerve toujours à-peu-près ſa même largeur. Le courant eſt aſſez fort, ce qui fait que l'on n'y navigue qu'avec les marées, qui y montent & deſcendent aſſez rapidement. On mouille, lorſque la marée n'eſt pas favorable, ainſi que dans tous le cours de cette navigation, à moins d'avoir un bon vent qui faſſe refouler le courant.

Il ſe forme là une ſéparation de pays, que l'on pourroit appeller les pays d'en haut & d'en bas. Il y auroit de fort bons poſtes, pour couper la communication avec les

pays bas & la mer. Il y a sur-tout à l'entrée de cette gorge une petite isle, qui barre bien la riviere & n'est point commandée par les terres.

A la sortie des montagnes, à la gauche, la riviere forme une petite baye, que l'on prendroit facilement pour le chenal de la riviere en remontant, à juger de son entrée dans les rochers. A la sortie, sur la droite, le pays offre deux ou trois lieues d'écors fort élevés.

Le pays ne s'ouvre pas moins agréablement à la sortie de ce détroit, & ne paroît qu'une belle pleine avec un paysage fort riant, bien cultivé, & couvert de maisons bien bâties. La riviere a presque toujours une lieue de largeur, depuis cette sortie jusques à la Nouvelle-Yorck.

Cette chaîne de montagnes que l'on vient de décrire, court E. & O. tout le long des provinces an-

gloises, à-peu-près à la même distance de la mer ; elle empêche les autres rivieres de ces contrées de communiquer de la mer avec l'intérieur du continent, comme on le verra ci-après.

La seule riviere d'Hudson procure une navigation avantageuse avec l'intérieur des terres. Où finit la marée dans cette riviere, l'on trouve sur les montagnes au dessus les sources de la Delaware & de la Susquehana (*a*).

Le cours de cette riviere forme sans contredit la plus belle entrée de cette partie du continent de l'Amérique, nommée *Canada*, qui pourroit communiquer par là toute l'année avec l'Europe ; ce que l'on ne peut pas faire par le fleuve St.

(*a*) Observation importante, pour juger de l'élevation & de la pente des terres du continentde l'Amérique Septentrionale.

Laurent. Par le moyen de la riviere des Agniers, vous vous trouvez sans aucune difficulté considérable au milieu des terres & des lacs.

La province de la Nouvelle-Yorck contient, tout le cours de la riviere d'Hudson, vingt milles de chaque côté de ce fleuve, tout le cours de la riviere des Mohacks, ou des Agniers, & la Longue-Isle ou Long-Island. La Nouvelle-Yorck, ou New-Yorck, ou la Menade, est une fort jolie ville, dans une espece d'isle formée par un petit bras de la riviere d'Hudson, qui tombe dans le bras de mer qui sépare la Longue-Isle de la Terre Ferme. Les rues de cette ville sont fort larges, toutes pavées, quelques-unes garnies d'allées d'arbres ; les maisons sont bâties à l'hollandoise, beaucoup en bois, & de jolie construction : elle est riante & fort commerçante ; tout le monde y a

un air aisé. Elle peut avoir 15 à 18 mille ames.

Le grand port, qui est du côté qui regarde la Longue-Isle, est toujours plein de bâtiments marchands qui partent & arrivent continuellement ; il y en a ordinairement 250 à 300 dans le port. Il ne peut pas y mouiller des vaisseaux de plus de 30 pieces de canon. Il y a un peu plus de fond, du côté de la riviere d'Hudson. Le port de ce côté est cependant beaucoup moins fréquenté, parce que l'on n'y est pas à l'abri des vents de S. Les batures que l'on rencontre depuis Sandy-Houc empêchent sans doute des bâtiments d'une plus grande force de remonter cette riviere.

Il y a à New-Yorck des pilotes côtiers, entretenus pour conduire les navires depuis la passe de Sandy-Houc (*a*) jusques à New-Yorck,

(*a*) L'ortographe de ce nom est ici

qui ſont payés aſſez chérement. On a fait le long des quais de cette ville des petits éperons pour ſervir de loge aux bâtiments qui mouillent tout à fait à terre, & on les décharge avec des planches ou ponts volants.

Cette ville n'eſt point fortifiée (*a*). Elle a ſeulement une citadelle ſur la pointe de la terre des deux paſſes. C'eſt un quarré d'environ ſoixante toiſes de côté extérieur, revêtu en bonne maçonnerie, ſans foſſés ni chemin couvert. Elle eſt bien munie de canons.

Au front qui eſt ſur la pointe de la terre, on a conſtruit ſur des

---

ſelon la prononciation. *Sandy-Hook* ſignifie proprement *un crochet de ſable*; ce qui eſt relatif à la figure de cette pointe de terre.

(*a*) On doit toujours ſe rappeller que l'auteur parle de l'état de ces contrées, tel qu'il étoit dans la derniere guerre.

crans de rochers un mur de 12 pieds d'épaiſſeur, qui forme un retranchement, & une eſpece de fauſſe braye à la citadelle, dans laquelle il y a 90 pieces de canon en batterie, depuis 12 juſques à 24 livres de balles. Les plate-formes ſont toutes en grandes pierres plates. Ces pieces ſont toutes montées ſur des affûts marins. Elles battent bien l'entrée du bras de mer & une petite isle qui ſert de lazaret pour la quarantaine.

Les bâtiments pourroient remonter la riviere, en rangeant un peu la côte de l'O. & l'on pourroit venir débarquer au deſſus de la ville, qui n'eſt fermée du côté de terre que par des pieux debout, comme Orange. Cette place eſt ſuſceptible d'être très-bien fortifiée, n'ayant qu'un front ſur la terre, qui eſt même avantageux. Il donne naturellement des feux croiſés

ſur des bas-fonds qui ſe trouvent en avant, & ſes côtés étant élevés commandent ſur la riviere de 30 à 40 pieds.

Les vaiſſeaux de guerre ne viennent qu'à Sandy-Houc (*a*), ſitué à dix ou douze lieues au deſſous de New-Yorck. Le mouillage y eſt très-bon, à l'abri des vents de S. par des petites montagnes qui forment un cap. Il ſe trouve là une grande bature, qui s'étend aſſez au large dans la mer. Elle vient de la Longue-Isle, & oblige les bâtiments en entrant pour gagner ce mouillage, à des précautions, auſſi bien qu'en ſortant.

En venant de la mer, on porte le Cap droit ſur ces petites montagnes; après quoi l'on arrive ſur

(*a*) L'amiral Howe a montré, en 1778, qu'ils pouvoient mouiller beaucoup plus avant.

la pointe de sable, que l'on rase à la portée du fusil, toujours la sonde à la main. Dès que l'on a passé cette pointe, il y a toujours bon fond.

Quand on veut monter la riviere pour gagner l'Isle des Etats, il y a aussi quelques détours à prendre; il faut ranger un peu la côte de la Gersey, suivre celle du N. E. de l'isle, & de là l'on tient le milieu de la riviere jusques à la hauteur du bras de mer, ou de la citadelle: ensuite on entre dans ce bras de mer, qui est le port. En venant du Rhode-Island à la Nouvelle-Yorck par ce bras, l'on trouve un petit détroit, appellé *Heltgat*, que l'on ne peut passer qu'en pleine marée, à cause des courants & des tourbillons qui s'y forment & qui jettent sur des rochers. Il est à trois lieues au dessus de la Nouvelle-Yorck.

Au dessus de l'Isle des Etats, il se

trouve une petite isle où il y a une maison de campagne. On y pourroit former un dépot.

Le pays à l'E. d'Yorck, en allant dans la Connecticut, est rempli de monticules. Tout y est bien cultivé. Je n'entrerai dans aucun détail sur ces contrées. Je dirai seulement qu'elles sont toutes généralement divisées en comtés ou schires, que les habitations sont toutes éparses : chacune est de 300 arpents de terres ; elles confinent les unes aux autres, en tout sens. Les villes, ou chefs-lieux de chaque comté, sont des amas de quelques maisons, sans avoir rien de considérable.

Lorsque le gouvernement de chaque province leve des milices, elles ne sont sur pied que six mois. Ils ne donnent les lettres aux officiers que pour ce tems, ce qui ne leur donne pas une grande confi-

dération parmi eux. Souvent tel a été officier une campagne, qui y retourne ſoldat la ſuivante, enſuite il redevient officier, &c.

Tout le peuple de ce pays eſt claſſé en compagnies de 100 hommes. Lorſque l'on forme des bataillons, on les compoſe d'un certain nombre d'hommes de ces compagnies. Chaque habitant peut mettre un milicien à ſa place, qu'il loue pour les ſix mois de campagne, depuis Mai juſques au 1er. Novembre. Des habitans ont donné juſques à 80 piaſtres à leurs repréſentans. Quelques-uns ont aſſuré à M. Pouchot d'avoir reçu juſques à 12 & 1500 livres. Les milices ſont preſque toutes compoſées de gens loués dans ce goût.

On pourra juger de la population de ces pays, par le détail ſuivant. Pendant la guerre contre le Canada, on a levé 12 hommes par

compagnies. La Nouvelle-Angleterre & la Connecticut fournissoient . . . . . 7000 hom.
La Nouvelle-Yorck, 2900,
La Nouvelle-Gersey, 3000,

Ainsi des autres provinces proportionnellement.

La Longue-Isle a 2, 3, 4, & cinq lieues de largeur, sur trente de long. La moitié de cette isle, surtout du côté de la Nouvelle-Yorck, est unie, très-riante, bien habitée, & quoique le terrein y soit d'un sable graveleux, elle ne laisse pas que d'être fertile. L'autre partie est plus montueuse & n'est pas aussi fertile; on y seme peu de froment, mais beaucoup de bled d'Inde. On y éleve beaucoup de bestiaux; ce qui fait un commerce considérable de salaisons, destinées pour les isles de l'Amérique. Il y a autant d'habitans dans cette isle

ſeule que dans tout le Canada (*a*).

L'on ne ſeme pas beaucoup de bled, dans les provinces de la Nouvelle-Angleterre & de Connecticut; mais on y éleve une quantité prodigieuſe de beſtiaux, dont ces pays font un grand commerce avec les isles.

La Nouvelle Gerſey eſt leur magaſin à grains. Cette province eſt preſque toute dans un pays plat, remplie de petites rivieres où la marée monte; ce qui favoriſe extrêmement l'importation & l'exportation des denrées. On y éleve auſſi beaucoup de beſtiaux. Il y a des mines de fer & de cuivre; on y fabrique de l'artillerie à l'uſage

(*a*) Cela n'eſt point vrai. M. Pouchot avance, dans une note manuſcrite, qu'il y a près de 30000 ames dans *Long-Island*, ou Longue-Isle. Or dans le Canada on comptoit à la fin de la derniere guerre plus de 90000 ames.

de leurs vaiſſeaux marchands. Il n'y a aucune riviere conſidérable dans cette province, mais pluſieurs bons ports, ſur-tout en bois, où l'on dit que les plus gros vaiſſeaux peuvent mouiller.

A l'égard de la riviere de Connecticut, quoiqu'elle ſoit aſſez profonde & ait un courant facile pour la navigation, elle leur eſt cependant de peu d'utilité, la marée n'y montant guere avant dans les terres. D'ailleurs, il y a 4 à 5 chûtes, ou rapides, dont pluſieurs obligent à faire des portages.

La Delaware ſert pour la navigation intérieure de la Penſylvanie. Elle n'eſt cependant pas moins difficile que la riviere de Connecticut, & n'a de communication avec aucune frontiere du Canada, de même que la riviere Schuilkill, qui eſt peu profonde, & a auſſi pluſieurs rapides.

Dans la province de Penſylvanie, les gros bâtiments montent juſques dans le fond de la baye de Delaware, cinq lieues au deſſous de Philadelphie.

La nation des Loups deſcendoit près des ſources de ces deux rivieres, pour attaquer les habitations angloiſes de cette province, & y avoit fait beaucoup de dégât, étant très-écartées les unes des autres ſur-tout ſur les frontieres des pays habités.

CHAPITRE II.

Du fleuve St. Laurent, depuis Mont-Réal jusqu'à Chouegen.

Quoique le fleuve St. Laurent ſoit fort connu, l'on n'a jamais parlé que ſuperficiellement de ſa navigation, depuis Mont-Réal, où commencent ſes rapides, juſques au lac Ontario. On donnera des détails particuliers de cette navigation & des difficultés que l'on y rencontre.

On obſervera d'abord que ce fleuve n'eſt navigable au plutôt que vers le 15 Avril, tems où les glaces partent ou fondent. C'eſt ordinairement le plein de la lune de Mars, qui décide de cette ſaiſon,

ſuivant qu'elle ſe trouve avancée.

Les rivieres commencent à geler en Canada, vers le 1[er]. Décembre, quelquefois plutôt, lorſque les vents ſont dans le N. O. ; mais les glaces en général ne ſont bien priſes que vers les Rois.

On peut, pendant la grande gelée, charier depuis Québec, Mont-Réal, juſques aux Cedres, toutes ſortes de choſes, même de l'artillerie, ſur les glaces de la riviere, excepté dans les rapides qui ne gelent jamais. Mais dans ces endroits on a pratiqué des bons chemins par terre.

Ces voitures faites dans l'hyver peuvent faire gagner quinze jours de tems, pour la navigation des pays d'en haut, parce que le lac St. François (*a*) déprend avant le

(*a*) Ce lac n'eſt proprement qu'une extenſion du fleuve, en largeur.

fleuve, & que dès que ce lac est libre, ce qui arrive quelquefois en 48 heures, la navigation jusques à Frontenac l'est aussi, à cause de la différence du climat.

De Québec à Mont-Réal, la navigation ne rencontre de difficulté un peu considérable, que le rapide de Richelieu, où les marées finissent d'être sensibles. On le remonte par un vent frais.

Les vents étant généralement plus souvent dans le S. O. que dans le N. E. en Canada, cela rend la navigation encore plus longue, pour monter en quelque endroit que ce soit de ces contrées, que pour en revenir. On peut mouiller par-tout dans le fleuve, parce qu'on y rencontre fréquemment des isles, pour se mettre à l'abri des vents.

Les frégates peuvent monter jusques à Sorel, & les gros bâti-

ıents marchands juſques au pied u rapide de Ste. Marie ; un quart e lieue au deſſous de Mont-Réal. ls peuvent mouiller entre l'isle te. Héleine & la terre du nord.

Les bâtiments ſont quelquefois uinze jours & même un mois, à ttendre un vent de N. E. aſſez rais pour refouler ce rapide. La ıavigation ordinaire de Québec Mont-Réal ſe fait avec des gouetes.

Mont-Réal, par ſa poſition ſeoit ſuſceptible d'une bonne fortiication, à cauſe d'un ruiſſeau & d'un bas-fond qui ſe trouvent entre a montagne & la ville. Elle eſt cependant commandée à la bonıe portée du canon, par un rideau qui eſt au bas de la montagne. Mais cette place étant au centre de la colonie, n'a pas beſoin d'autre fortification que l'isle.

Cette place eſt ceinte d'un mur,

ſans terraſſement, de 3 à 4 pieds dans le bas, réduit à 18 pouces dans le haut. Son deſſein ne ſignifie rien. Il a tout au plus l'avantage de la mettre à l'abri d'un coup de main.

L'isle de Mont-Réal eſt ſuſceptible de défenſe, parce que l'on ne peut pas y mettre à terre partout, à cauſe des rapides & des courants qui ſe trouvent autour d'elle.

Sa poſition eſt admirable à cauſe de la beauté de ſon payſage & de ſes environs, qui ſont des plaines très-grandes. Elle eſt eſſentielle, parce que c'eſt un entrepôt néceſſaire, à cauſe du changement de navigation du fleuve St. Laurent à la riviere des Outaouais (ou la grande riviere).

Le ſecond rapide que l'on trouve eſt le Sault St. Louis, à deux lieues au deſſus de Mont-Réal. Il

ure une lieue. Les voyageurs le
egardent comme le plus mauvais
e ce fleuve, jusques à la Présen-
ation. L'on monte les bateaux
uides, à la côte du nord, & on
es fait passer avec peine dans un
igolet pratiqué auprès d'un mou-
n, qu'on appelle de la Chine, ap-
artenant aux Sulpiciens. On les
onduit à une lieue plus haut, où
on a fait un entrepôt général,
vec des magasins, où l'on dépose
es effets que l'on est obligé de fai-
e venir par terre, de Mont-Réal
u village de la Chine.

Le chemin de ce portage est très-
auvais, à cause des boues, sur-
out dans le printems que ce font
s plus grands charrois. Ce che-
in auroit pu se rendre fort bon,
n y pratiquant des fossés pour l'é-
oulement des eaux. Ce défaut a
ccasionné beaucoup de fraix de

voitures, des retards, & des embarras considérables.

Si le pays étoit plus habité, l'on pourroit faire un canal qui passeroit de la Chine sous Mont-Réal par ce petit ruisseau qui est entre le rideau & la ville, & iroit jusques au dessous du rapide Ste. Marie. Il éviteroit ce portage qui est de trois lieues.

Les bateaux dont on se sert pour la navigation du haut de ce fleuve, peuvent porter six milliers. Ils sont d'une construction particuliere, propres à résister aux efforts que l'on est obligé de faire en montant les rapides. Ceux que les Anglois avoient construits en dernier lieu, sont plus grands & plus légers; mais ils ne peuvent pas soutenir cette navigation après leurs premiers voyages. Ils sont toujours pleins d'eau, par les efforts qu'ils sont obligés de soutenir. Ceux des

les François ſont d'un bien meilleur ſervice. Les Anglois ne fourniſſent point de voile pour leurs bateaux, ce qui eſt cependant très-eſſentiel dans bien des occaſions ; mais ils ſont fournis de bonnes rames de frêne ; celles des François ne ſont que de ſapins très-mal faites & mauvaiſes, ce qui en occaſionnoit une grande conſommation.

Les bateaux partant de la Chine ſuivent la côte du nord, juſques à une lieue de l'égliſe de la Pointe Claire. L'on monte toujours à la perche, à cauſe des courants, qui ſont forts, ſur-tout près des pointes de terres.

Si l'on veut paſſer par Chateau-Gay, l'on traverſe dans cet endroit : ſi l'on veut paſſer à la pointe de l'Isle Perraut, on gagne l'égliſe de la Pointe Claire ; de l'Isle Perraut, on fait la traverſée aux

Caſcades. A la premiere que l'on rencontre, la riviere y forme une petite chûte ſur toute ſa largeur.

Auprès de terre, dans la partie de l'O. où eſt placé le chiffre (1) dans la carte, il y a un rigolet dans le rocher qui forme cette chûte, par où paſſent les bateaux pour les monter. Des hommes ſur le rocher tirent à eux à bras le bateau, étant dans l'eau juſques à la ceinture. De là, on le conduit à la traîne & à la perche à une portée de fuſil plus haut, où eſt un autre rapide moins mauvais que le premier.

En deſcendant, on peut ſauter, lorſqu'on connoît les deux paſſages, dans la côte de l'E. au delà de l'isle. Ordinairement on vient ſauter par le rigolet, où l'on monte les bateaux.

Le 3^e^. rapide eſt le *Trou*. On décharge à moitié les bateaux, &

on porte les effets à 150 pas au dessus de cette pointe de roche. On le passe en montant le bateau tout-à-fait contre la pointe de terre, marquée (3). Il faut retenir le bateau avec une corde tenue par plusieurs hommes. D'autres se mettent dans l'eau jusques aux épaules pour le faire avancer & contourner cette pointe.

La riviere, embarrassée dans cet endroit par de grosses roches sous l'eau, se précipite en bouillonnant comme dans des gouffres. Il y en a un sur-tout qui forme une grande cavité ; à côté est un filet d'eau qui, par sa compression, forme un dos sur lequel on passe en descendant. Si on manquoit ce passage, on tomberoit dans ces gouffres, dont bien peu réchappent, ce qui lui a fait donner le nom de *Trou*. Ces différents rapides se nomment *les Cascades*.

A une lieue au deſſous du village des Cedres, eſt une pointe de terre où la riviere bouillonne extrêmement. Il faut monter les bateaux tout près de terre. On y avoit pratiqué un rigolet, pour éviter les grands courants; mais comme il n'a pas été fini, il eſt ſouvent ſans eau, & embarraſſe plus qu'il n'eſt utile. Ce paſſage marqué (4) & nommé le *Buiſſon*, eſt un des plus fatiguans pour les canoteurs à cauſe de ce manque d'eau. De là on monte les bateaux à la perche juſques au deſſous des Cedres, où l'on débarque les effets, pour les porter à demi-lieue par terre dans le haut de ce village. De là, on mene les bateaux à la traîne. Des hommes ſe mettent dans l'eau pour les contenir; ſur-tout autour d'un moulin appartenant à M. de Longueil. Ce ſont des batures fort mauvaiſes, parce que la riviere n'y

a pas de profondeur, & coule ſur de gros cailloux ou rochers; ce qui rend ce paſſage dangereux & difficile en deſcendant.

Au deſſus du moulin, il y a une ſeconde bature moins mauvaiſe que la précédente. Si à la place de ce moulin, on avoit fait un petit canal en deçà de l'Islot ſur lequel il eſt placé, on auroit évité bien de la peine aux voyageurs.

L'endroit où eſt ſituée l'égliſe des Cedres, eſt très-favorable pour un poſte fortifié à la tête de ces rapides. Le terrein y forme une fortification naturelle. Il s'y trouve beaucoup de terre aiſée à remuer (*a*).

(*a*) Les Anglois ont bâti depuis un fort *aux Cedres*, où le major Sherburne ne put réſiſter long-tems à leur attaque, en 1776, après la levée du ſiege de Québec par les Américains, qui s'étoient auparavant rendus maîtres de ce fort.

Un camp placé en cet endroit défendroit bien l'entrée de la colonie. Les ennemis ne pouvant pas abſolument deſcendre la riviere ſous ce poſte, ils feroient obligés de ſe faire un paſſage à travers les bois, au moins de 4 lieues, du côté de Vaudreuil. Il n'eſt pas à croire qu'ils oſaſſent l'entreprendre, laiſſant ce poſte derriere eux.

Depuis le lieu du rembarquement, on monte à la perche juſques au portage du côteau du lac marqué (5). C'eſt une pointe de terre où l'eau eſt ſi agitée, & bouillonne ſi fort, que l'on y eſt obligé de décharger les bateaux. Ce portage eſt de ſoixante pas. Il faut ſe mettre à l'eau, pour monter le bateau & le faire tourner cette pointe.

On fait après cela une traverſe à la rame, pour gagner une autre pointe, appellée *la Pointe du Diable*, que l'on paſſe à la traîne. Si

malheureusement le bateau s'embarde (*a*) à cette pointe, le courant porte dans de gros bouillons où l'on périt infailliblement ; ce qui est arrivé à des voyageurs qui ont voulu passer cet endroit à la perche.

L'isle marquée (6) au dessus de cet endroit dangereux, est extrêmement avantageuse pour défendre ces rapides à droite ou à gauche, en montant ou en descendant. Elle est abordable par le haut & par le bas ; c'est encore un des meilleurs endroits pour défendre la colonie. L'ennemi ne pouvant pas se servir de la riviere, il lui seroit impossible de porter des bateaux de là à travers les bois jusques au

(*a*) On appelle embarder, lorsque le courant de l'eau fait virer au large le devant du bateau. Alors on n'est plus maître de le retenir ; il faut le laisser aller au courant.

pied des Cascades. Cette isle est bien boisée & a assez d'étendue.

Les bateaux vont à la perche tout le long du côteau du lac, & à la rame dans quelques endroits. Le courant est très-fort, & la côte embarrassée d'arbres qui sont tombés dans l'eau. L'isle marquée (7) est remarquable, parce qu'en descendant le côteau du lac, il faut aller chercher un courant qui est tout-à-fait contre cette isle, où est le passage pour descendre aux Cedres; autrement on iroit tomber dans des gros bouillons où l'on périroit sans ressource.

L'armée du général Amherst, en descendant à Mont-Réal, faute d'avoir assez de guides, a perdu dans ce passage 80 bateaux ordinaires, & 4 bateaux appellés *carcassieres*, portant chacune un canon de fonte de 12. Quand il n'y auroit eu dans chaque bateau que

4 hommes pour les defcendre, cela feroit au moins 336 hommes qui auront péri.

Le lac St. François a fept lieues de longueur, & trois ou quatre de largeur. A l'entrée du lac, on trouve l'ance au Bateau fur la partie du N. qui eft celle que l'on fuit toujours. On va de là à la rame, ou à la voile. Deux lieues plus avant, on trouve la pointe au Banc, qui eft le campement ordinaire. Les terres y font bonnes, & on y feroit de belles habitations.

Si on ne s'arrête pas dans cet endroit, il faut traverfer tout le lac, pour trouver à camper, parce que ce font des ances profondes, & le pays eft tout noyé. La Pointe Mouillée, marquée (8), eft une pointe de prairie qui avance dans le lac. Le pays eft rempli d'eau : on y fait halte quelquefois.

Plus avant, on trouve la Pointe

à la Morandiere, marquée (9). C'eſt une langue de terre où l'on peut camper, mais avec peu de monde, l'emplacement étant fort petit. Les bois dans cette côte du N. ſont des Cedres & des Pins, dont le pied eſt toujours dans l'eau. Tout cet intérieur des terres eſt extrêmement fourré d'arbres morts & renverſés.

Depuis la Pointe à la Morandiere, l'on navige toujours dans des joncs. Il faut obſerver de tenir toujours le N. ſans trop approcher des terres, pour trouver le bon chenal de la riviere. On paſſe de ces joncs entre des belles isles, que l'on appelle des *Chenaux*. Au bout de ces isles on traverſe au S. ſi l'on veut aller à la miſſion de St. Régis, nouvellement établie par les jéſuites, & fort peu nombreuſe. Les terres aux environs ſeroient ad-

mirables à cultiver. C'eſt un très-beau pays de chaſſe.

Vis-à-vis St. Régis, qui eſt le côté que l'on ſuit toujours, les terres en ſont fort élevées, & l'on trouve en montant une pointe très-rude & double, appellée *la Pointe Maligne*, marquée (10). Il faut s'y mettre à la traîne. De là on gagne les Mille Roches marquées (11). C'eſt la chûte des eaux du Long Saut par le chenal écarté, & de la paſſe du N. Le fleuve qui fait un grand recoude dans cet endroit, s'y trouve embarraſſé de groſſes roches. On a fait un rigolet pour n'être pas obligé de les contourner.

A l'entrée des Mille Roches, on trouve le bas de l'isle, au N. de la paſſe du S. en deſcendant le Long Saut. On peut entrer dans cette isle par la partie inférieure. Cette isle garnie de fuſiliers empêcheroit

très-bien les bateaux de descendre.

Des Mille Roches, on va au Moulinet, marqué (12). L'on contourne deux petites isles (l'eau y est très-douce), d'où l'on entre dans un bras de riviere qui est fort rude. Outre l'usage des perches, on est obligé de se mettre à l'eau, jusques aux épaules, pour faire avancer le bateau. On y a pratiqué un rigolet pour y passer. De là on gagne une petite isle, à la droite, pour arriver au pied du Long Saut.

Le Long Saut a un bon quart de lieue de longueur dans le N. & trois lieues de longueur, en le descendant au S. L'eau bouillonne comme celle de la mer dans une tempête. Quoique le courant soit très-rapide dans la passe du N. on y remonte néanmoins les bateaux à la traîne, avec 4 ou six hommes sur la corde, & deux hom-

mes dans le bateau, pour le guider. Heureusement les courants portent toujours à terre. Il y a quelques roches dans ce courant, qui rendent ce passage difficile. On pourroit les enlever & faire un chemin le long de la côte, qui diminueroit beaucoup la peine du tirage. On campe ordinairement dans le haut du Long Saut: Ce pays est rempli de beaux bois francs, & seroit très-propre à être cultivé.

La riviere au dessus du Long Saut, a un courant fort rapide, surtout aux arrêtes des terres, que l'on rencontre fréquemment, & où il faut toujours percher vigoureusement. Le n°. (13) est la pointe Ste. Marie, une des plus remarquables.

Le n°. (14) est l'isle au Chat; remarquable, parce que c'est sous cette isle qu'on traverse au S. pour descendre le Long Saut.

Dans l'isle au dessous, il y a une pointe qui battroit bien avec de l'artillerie les passages du N. & du S. & l'on y pourroit former un camp.

Le n°. (15) est la Pointe au Cardinal, également remarquable par son grand courant; outre ce courant, il y a des arbres tombés du rivage, qui embarrassent beaucoup cette navigation.

Le n°. (16) est le Rapide Plat, le plus grand des courants sur ces arrêtes; mais il n'est dangereux ni en montant, ni en descendant. Il y a un grand remoux, qui vous mene jusques au pied d'où l'on monte à la perche, pour ne pas embarder.

Le n°. (17) est la Pointe aux Iroquois. Elle n'est pas extrêmement rude. C'est un endroit remarquable, parce que l'on s'y arrête

presque toujours, soit en montant, soit en descendant.

Les Galots sont deux arrêtes fort roides. La riviere dans tout son travers descend en bouillonnant. On range la terre de la premiere arrête, & l'on vient auprès d'une espece de jetée de pierre, où l'on met à la traîne. Il faut bien avoir attention de tenir le devant du bateau à terre, si l'on ne veut pas se laisser emporter au courant. Le second au dessus n'est pas tout-à-fait aussi long. A la portée du fusil, au dessus, est l'ance appellée aux *Perches*, parce que c'est là où on les quitte. N'y ayant plus de rapide, on n'a besoin que de la rame ou de la voile. En descendant les Galots, on suit les courants au large.

Le n°. (18), vis-à-vis cette ance, est l'isle aux Galots, qui peut avoir 700 toises de tour. Elle n'est

preſque pas abordable que par le haut ſur un front de 150 toiſes, à cauſe que les courants ſe réuniſſent au deſſous. Cette isle bat bien la paſſe du N. On l'avoit retranchée en 1759.

Le n°. (19), à côté, eſt l'isle appellée *Piquet*, parce que ce miſſionnaire s'y étoit réfugié avec les Sauvages établis à la Préſentation. Si on avoit un camp avec de l'artillerie dans cette isle, & l'isle aux Galots étant occupée, l'on ne pourroit pas deſcendre la riviere.

Ce poſte eſt le meilleur pour arrêter les ennemis, pourvu qu'il y eût du monde ſuffiſamment pour garder ces isles. L'isle Piquet a une lieue de tour. Elle n'eſt abordable que par quelques endroits aiſés à défendre. On peut y arriver par le haut & par le bas : elle eſt bien boiſée.

On peut monter & deſcendre

par le S. de la riviere assez commodément. Cette passe n'est connue que depuis 1759. Les Anglois y avoient campé un détachement de leur armée, en 1760, lorsqu'ils ont fait le siege du fort Lévis. Il y a quelques petites isles entre l'isle Piquet & celles dont on parlera bientôt, qui ne sont pas de grande conséquence.

Le n°. (20), l'isle à la Cuisse a un quart de lieue de tour, élevée dans son milieu & capable de contenir un camp de 1200 hommes, susceptible d'être bien retranchée. Elle bat à la demi-portée du fusil, la côte du N. & avec le fort Lévis, défendroit bien le passage de toute la riviere. C'est d'où les ennemis avoient dirigé leur principale attaque contre ce fort. Ils y avoient mis 14 pieces de canon en batterie, & six mortiers; elle commande au moins de 24 pieds l'isle Ora-

kointon, dans laquelle est bâti le fort Lévis.

Le n°. (21), l'isle Magdelaine est un peu plus grande que la précédente. Elle commande aussi le fort Lévis, & enfile toute l'isle les ennemis y avoient mis 8 pieces de canon, 8 mortiers & deux aubuts.

Le n°. (23), la pointe à la Corne seroit susceptible d'un bon retranchement, pour couvrir cette frontiere, en occupant aussi l'isle à la Cuisse & celle du fort Lévis.

Le n°. (22) est la pointe à l'Yvrogne; c'est sur cette pointe qu'étoit le principal camp des Anglois, & le quartier du général Amherst.

Orakointon est une petite isle basse, ras de l'eau, dont le fort Lévis occupe les deux tiers. Ce fort est une redoute de 108 toises de tour; le front où est la porte

ſt une tête d'ouvrage à corne de 12 toiſes de côté extérieur. La porte eſt enfilée parfaitement par l'isle à la Magdelaine. Ces deux grands côtés ſont inégaux. Celui du N. eſt le plus long. Ils ſont terminés par un petit flanc d'environ 5 toiſes. Le derriere eſt compoſé de trois faces, comme les trois côtés extérieurs d'un exagone.

Le rempart eſt de 27 pieds de largeur dans le bas, réduit à 18 dans le haut, revêtu en fauciſſons. La hauteur extérieure du rempart eſt de 7 pieds, & l'intérieure de onze.

On a ajouté au deſſus des coffres en bois, pour former un parapet de neuf pieds de largeur dans le bas, & ſept dans le haut; la hauteur intérieure eſt de 6 pieds. Il y a une fraiſe entre le parapet & le rempart. Le foſſé a cinq toiſes de largeur & deux pieds de profondeur, dont un

pied sous l'eau. Sur le côté de l'ouvrage à corne, ce fossé est bord d'une palissade oblique attachée su des corps morts avec des cheville en bois de peu de tenue, parce qu'elles sont peu enterrées (*a*).

L'on a pratiqué autour de l'isle dans la partie du N. un épaulement de 9 pieds dans le bas, réduit à 5 & 6 pieds dans le haut. A la pointe au N. E. on avoit fait une redoute de pieces sur pieces, de 18 pouces d'équarrissage, percées pour cinq pieces de canon.

Le côté S. où est le port, étoit fermé par une palissade, jusques au pied du glacis, qui étoit formé d'un chantier de bois à l'usage du fort.

(*a*) Toutes ces fortifications ont dû subsister peu de tems. Nous croyons même que depuis la derniere guerre, les Anglois ont abandonné ce fort, qui leur devenoit inutile.

La pointe du S. O. étoit un épau-
ment comme un parapet de che-
in couvert. Tout le tour de l'isle
n avoit placé un abattis de bran-
es de têtes d'arbres, qui s'étendoit
5 pieds en avant dans l'eau. On
voit laissé un passage pour abor-
er dans le N. de 40 toises, & tout
epuis le fort jusques au bout de
isle.

Ce fort est aussi commandé par
ne pointe de terre dans le sud,
ppellée *Ganataragoin*, éloignée
e l'isle de 450 toises ; les ennemis
avoient placé 4 pieces de canon,
mortiers, & deux aubuts, qui
nfiloient toute l'isle du S. O. au
N. E. Sur la même terre, à la hau-
eur de l'isle Orakointon, il y a
ne petite riviere du nom de la
ointe que nous venons de nom-
ner. Elle a assez de largeur & de
rofondeur, pendant plus d'une
ieue & demie. Si on y plaçoit une

redoute & un camp, ils défendroient bien la partie du S. du fleuve.

Les isles qu'on vient de décrire, étant occupées avec la pointe à la Corne, sont les seuls postes soutenables à la tête des rapides. Le courant, à la Pointe de Ganataragoin, est fort & suit cette côte.

La riviere a un bon courant, devant l'isle Orakointon, & forme dans le bas de cette isle un grand remoux du côté du S. qui donne un bon mouillage à terre. Les bâtiments peuvent y hyverner très-commodément; mais il faut un vent de N. E. bien fraix, pour leur faire refouler le courant, qui commence à la pointe de Ganataragoin.

Les bâtiments pourroient absolument descendre jusques sur le front de l'isle Piquet; mais les mouillages n'y valent rien, & les

urants à droite & à gauche ſont
s-forts.

La Préſentation, ou Chouégat-
i, eſt un établiſſement d'Iroquois,
rmé par M. l'abbé Piquet, Sulpi-
n. On y avoit bâti un fort
arré, dont les bâtiments for-
oient les baſtions; les courtines
oient en gros pieux debout de
à 16 pieds de haut. Les miſſion-
ires, le commandant, ſa petite
rniſon & le garde magaſin, pour
ſervice des miſſionnaires établis
r le roi, occupoient les quatre
rps de ce bâtiment. En 1759,
tte miſſion, qui étoit aſſez nom-
euſe, ſe retira dans l'isle Piquet;
le fort fut démentelé, pour qu'il
ſervît pas de poſte aux ennemis.
a miſſion y étoit très-bien, parce
ue les terres y ſont très-bonnes à
ltiver.

On va très-avant dans les terres
ar la riviere de Chouegatchi. L'in-

térieur de ces pays eſt très-peu connu de nos Canadiens. Les Sauvages ne les fréquentent que pour la chaſſe.

Il y a une bature de rochers dans la riviere, preſque au bout du village ſauvage, où l'abbé Piquet avoit fait des moulins à ſcie. Les bâtiments peuvent mouiller devant ce village ; mais ils n'y ſont pas en ſûreté, à cauſe des vents, & que la riviere eſt ſujette à des crues d'eau qui entraînent des arbres.

Cette riviere a une vingtaine de lieues de cours, dont la navigation ſeroit aſſez-belle ; le reſte ne ſe peut faire qu'en canot & avec des portages. Elle approche de la hauteur des terres. Nos partis paſſoient quelquefois par là pour aller ſur les frontieres angloiſes.

Derriere le fort de la Préſentation, il y a une butte fort propre à

bâtir une ville ou un village. La
)ofition en eſt avantageuſe.

Le fleuve St. Laurent eſt beau,
& ſes côtes ſont très-belles dans
:ette partie, juſques à deux lieues
u deſſus de la Pointe au Baril, ſoit
)our cultiver, ſoit pour la chaſſe
& la pêche, qui y eſt très-abon-
lante.

La riviere n'y a pas plus d'un
on quart de lieue de largeur, &
on canal eſt fort droit pendant
nze lieues, depuis les isles au
eſſus des Galots, juſques à Tonia-
a. Elle n'eſt point embarraſſée
'isles, & a une profondeur d'eau
ſſez conſidérable.

A trois lieues au deſſus de la
'réſentation, dans la terre du N.
ſt une pointe de terre appellée la
'ointe au Baril. Elle découvre bien
a riviere, & protégeroit des bâti-
nents qui y feroient en ſtation
our la défendre. Un camp peut y

être avantageuſement placé, parce qu'à une lieue & demie plus haut, les terres ſont des écors de rochers où l'ennemi ne ſauroit ſe placer en force. Ces écors continuent juſques à l'ance au Corbeau.

Très-proche de la pointe n°. (24), eſt une ance appellée l'*Ance à la Conſtruction*, depuis les bâtiments qui y ont été faits en 1759. Elle eſt très-commode pour y conſtruire; l'eau ſur le devant eſt profonde; les bois ſont à portée; & l'on y peut faire un bon retranchement pour couvrir les chantiers.

Une lieue & demie au deſſus de la Pointe au Baril, eſt une petite isle, marquée (25), qui peut avoir 500 toiſes de tour. C'eſt un rocher ſur lequel on pourroit bâtir un fort. Il découvre la riviere depuis Toniata, & la croiſeroit bien par ſon artillerie. Il y a un fort bon mouil-

ıge dans ſa partie inférieure. C'eſt
ù l'on envoyoit les bâtiments en
:ation pour obſerver la riviere.

Depuis la hauteur de cette isle,
ı côte du ſud du fleuve, juſques
la baye de Niaouré, eſt baſſe, rem-
lie de rivieres, de bayes maréca-
euſes, & de bois très-fourrés.

A cinq lieues de la Pointe au Ba-
l, eſt l'isle de Toniata. Le grand
ıenal de la riviere eſt entre cette
le & la terre du S. La partie du
. de la riviere eſt couverte de
ncs. C'eſt où ſe fait une fameuſe
êche d'anguilles dans l'été.

L'isle de Toniata (*a*) a trois
ıues de longueur, demi & un
ıart de lieue de largeur. Ses ter-

(*a*) M. de Frontenac avoit cédé
tte isle à un Iroquois. Celui-ci la
ndit bientôt après, pour quatre pots
:au-de-vie, à un Canadien, qui l'au-
it ſans doute retrocédée pour une
au de caſtor.

res ſont bonnes à cultiver, ainſi que celles d'une autre isle qui eſt ſituée entre la terre au N. du fleuve, & Toniata. Cette premiere a une lieue de longueur, & un quart de lieue de largeur.

A leur extrêmité ſupérieure eſt un petit paſſage avec peu d'eau, rempli de joncs; on l'appelle *le Petit Détroit*. C'eſt le chemin que tiennent toujours les bateaux en montant, pour éviter les courants.

On doit faire attention de ne pas s'égarer dans les petits chenaux qui ſe rencontrent dans ſes joncs, où l'on ne trouveroit point d'iſſue, & où l'on échoueroit ſur la vaſe. L'on fait au Petit Détroit la cérémonie du baptême à ceux qui n'ont jamais monté cette riviere.

A une lieue & demie, au delà commencent les Mille - Isles, qui durent au moins trois lieues. C'eſt une infinité de petits rochers cou

verts d'arbres qui laiſſent entr'eux un chenal aſſez large en quelques endroits. En d'autres, les bâtiments paſſent entre deux preſque à toucher. Elles ſont fort ſaines. Il y a toujours bon fond tout le tour, & très-peu de courant.

Au bout de trois lieues, on trouve les isles plus grandes. On doit bien faire attention à ne pas s'égarer. On ſuit en bateau le chenal le plus proche de la terre du N. où il faut obſerver que pluſieurs de ces chenaux finiſſent par des marais qui ſont près des terres.

Il faut tourner preſque tout court au N. pour entrer dans l'Ance au Corbeau, qui eſt grande & belle. On paſſe entre ſa pointe du S. qui eſt très-étroite, & une petite isle où il y a un courant aſſez fort. De là on cotoye l'isle au Citron, qui a une bonne lieue de longueur. Elle eſt belle & bien boiſée.

On y fait une traverſe de deux lieues, pour gagner l'isle Cochois. Cette isle a trois lieues de long, & une demie de largeur. Elle eſt abondante en gibier & en poiſſons.

La perſpective du bas de cette isle avec les isles voiſines & la côte du N. forme un coup d'œil des plus gracieux, par la beauté du canal. Cette partie paroît très-propre à être cultivée, & bonne pour la chaſſe & la pêche.

De là au fort Frontenac, il y a trois lieues. On trouve une baye aſſez profonde & aſſez bonne, un peu avant d'arriver à la Pointe de Mont-Réal, qui eſt la pointe S. de la baye de Cataracoui.

La Pointe de Mont-Réal feroit un camp avantageux. Elle n'eſt acceſſible que ſur un front qui occaſionneroit un grand détour à l'ennemi pour y arriver. C'eſt une côte qui vient en s'abaiſſant ſur la pointe.

Cataracoui, ou Frontenac (*a*), étoit un fort quarré en maçonnerie, sans terrassement, les murs de 19 pouces d'épaisseur, le côté extérieur du quarré de 42 toises, les flancs très-petits, un échafaud en bois pour terre-plein. Ce fort est commandé du côté de la campagne à la demi-portée du fusil ; & les terres aux environs font des rideaux les uns sur les autres, qui sont autant de commandemens qui empêchent d'en faire jamais un bon poste qu'à grands fraix (*b*).

Le mouillage, qui est tout contre le fort, y est excellent pour les bâ-

(*a*) Cataracoui est le nom de la baye Frontenac, celui du fort bâti en 1672 par les ordres de M. le comte de Frontenac, ensuite abandonné, puis rétabli, en 1695, suivant les intentions de ce gouverneur de la Nouvelle-France.

(*b*) Ce poste n'avoit été établi que pour tenir en bride les Iroquois.

timens & pour les hyverner. Il y a aussi près de l'entrée de la baye du côté du N. une ance propre à la construction. Le fond de cette baye est une espece de marais extrêmement peuplé de gibier d'eau. Le terrein des environs a peu de profondeur de terre, mais bonne à cultiver; l'intérieur des terres est fort bon.

Cette baye a le défaut de n'être point sur le lac, & de ne pouvoir découvrir ce qui s'y passe. La côte hors de la baye est toute de roches, très-mal aisée à y mettre à terre. Il faut chercher la baye du Petit Cataracoui, si l'on ne peut entrer dans la grande baye.

Le petit Cataracoui a la même ouverture que la grande Baye, & n'a qu'un quart de lieue de profondeur. Le fond en est plein de joncs. Cette premiere baye est de conséquence, parce que l'ennemi peut y venir mettre à terre, sans être vu

le Frontenac, & s'y porter facilement, n'y ayant qu'une petite lieue; ce qu'a exécuté Bradstreet, en 1758, qui vint avec 4000 hommes attaquer ce fort, qui n'avoit que 50 hommes de garnison, & trente voyageurs qui s'y trouverent par hasard.

A un quart de lieue du petit Cataracoui, il y a une ance large, mais peu profonde, que l'on nomme l'*Ance au Sable*. C'est l'endroit où l'on venoit le chercher pour la construction de Frontenac.

A une lieue & demie plus loin, est une autre baye formée par l'embouchure d'une riviere. Les côtes en sont élevées & couvertes de grosses roches. Des bateaux n'y pourroient pas rester en sûreté.

A deux lieues, en suivant la côte du N. de Frontenac, on rencontre trois petites isles, appellées *Tonégignon*, désertées par les Sauvages.

On paſſe difficilement entre ces isles & celle de Tonti, à cauſe d'une bature conſidérable qui en tient preſque tout le travers. On paſſe entre les deux petites isles qui ſont N. & S. pour gagner celle de Tonti : cette isle a trois lieues de long, & une lieue & demie de largeur en quelques endroits.

On ſuit en bateau ſa côte du N. juſques preſque au bout. Les bâtimens paſſent au large de cette isle en deſcendant, & viennent droit ſur le petit Cataracoui. Il y a un islot de roches, couvert d'arbres, qu'il ne faut pas trop approcher, parce qu'il y a des batures, ſurtout dans ſa partie ſupérieure.

Les bateaux font la traverſe à la côte de la baye de Quinté, qui a une lieue d'ouverture. On laiſſe cette baye à droite, ſi l'on ne veut pas faire ſon portage, qui eſt à quinze lieues dans le fond de cette

baye. Ce paſſage évite de faire le tour de la grande-preſqu'isle, qui n'eſt pas trop bon. Ce portage eſt de près d'une lieue toujours ſur du ſable.

On ſuit deux lieues & demie la côte de la preſqu'isle, après quoi l'on fait la traverſe de la baye qui a trois lieues d'ouverture & cinq de profondeur. On ne connoît pas ſi elle ſeroit propre à mouiller. La pointe du N. eſt un rocher. Toute cette preſqu'ile eſt remplie de beaux bois.

A un quart de lieue de la pointe du S. ſe forme une eſpece de détroit. On paſſe auprès de l'isle d'Ecoui, derriere laquelle il y a bon mouillage. Du côté du large du lac, il y a deux bancs à fleur d'eau, appellés *les Goëlans.*

Toute la côte du nord du lac Ontario forme des pointes tous les quart ou demi-lieues, qui pro-

duisent des batures assez au large ; difficiles à doubler, lorsqu'il fait un peu de vent. Ce sont des roches plates.

A deux lieues des Ecouis, il y a une sinuosité de deux lieues d'ouverture, & de près d'une lieue de profondeur, dont la partie du N. est sablonneuse, mais n'ayant pas assez de fond pour servir de mouillage aux bâtimens. Le reste est roche plate ou galets.

A son extrêmité S. O. est la Pointe aux Gravois : on y mouille. Pendant deux lieues, la côte court N. E. & S. O. On cotoye toujours la Pointe aux Gravois qui est Roche plate.

Dans le retour de cette pointe au S. O. & dans la partie du O. à la premiere sinuosité, il y a fond de sable où l'on peut mouiller : la seconde sinuosité est fond de galet.

De là on passe la Pointe du Dé-
our. C'est celle qui porte le plus
u large : son fond est de roche
late ; elle est fort difficile à dou-
ler, lorsque le vent devient un
eu fraix. Les roulins y sont fort
nauvais, à cause du bas-fond.

On rencontre, après cette poin-
e, de grandes sinuosités d'une de-
ni-lieue de profondeur. Il y en a
ine, avant d'arriver à l'Ance des
Dunes, dont le fond a demi-lieue,
ond de sable ; mais la côte de l'O.
est rocher, ainsi que toutes les au-
tres pointes dont les ances ont
fond de galet.

L'Ance des Dunes a trois lieues d'ouverture. Le vent y a formé des dunes de sable, comme à Dunkerque, qui séparent le lac d'un marais qui a trois lieues de profondeur. Il est plein de gibier d'eau.

La côte du lac jusques à la Pointe de Quinté est par-tout de ro-

ches. Dans les racrocs qui ſont au pointes, il y a fond de ſable o l'on peut mouiller. Il y a auſ de bons mouillages autour de l'isl de Quinté ; cette isle peut avoi trois quarts de lieue de diamêtre.

De la Pointe de Quinté, on en tre dans une ance qui a cinq lieue d'ouverture juſques à la preſqu'is le. La côte du fond de l'ance eſ toute de ſable.

A près de deux lieues de la preſ qu'isle, on trouve le portage du fond de la baye de Quinté. On doit paſſer au large de cette preſqu'isle, parce qu'en paſſant en dedans, on entre dans des joncs; & de là, il faut faire un portage ſur du ſable de 300 pas, pour rentrer dans le lac.

La preſqu'isle de Quinté étoit une isle qui a été jointe à la grande terre par les ſables & gravois que les vents de S. O. ont jetés dans

'ance du S. O. On trouve aux environs de bonnes terres. Les fonds jusques aux montagnes, qui sont peu élevées, sont de très-belles prairies arrosées par les deux rivieres marquées dans la carte. Ce pays seroit charmant à habiter. Il y a une grande quantité de gibier & de poissons; aussi est-il continuellement fréquenté par les Sauvages Missisakes.

Depuis la presqu'isle jusques à la riviere de Ganaraské, les terres sur la côte seroient plus propres à être cultivées, que tout ce que l'on rencontre depuis Frontenac. Ganaraské & la riviere au Saumon, ne sont remarquables que parce qu'elles sont fort poissonneuses.

Les Petits Ecors sont des terres coupées de 40 à 50 pieds presque à pic. Elles forment des petits caps & des ances, où il y a dans le fond

des embouchures de rivieres ou des marécages ; on ne peut mettre à terre que dans le fond des ances.

Après avoir doublé les Petits Ecors, on rencontre une grande ance qui a deux lieues d'ouverture. La riviere qui eſt dans le fond paroît aſſez conſidérable. Son embouchure eſt toute couverte de joncs juſques dans le lac ; ce qui eſt fort rare, parce que tout le tour elles ſont preſque toutes bouchées par des gravois qui ne laiſſent ordinairement qu'un petit canal qui communique avec le lac. C'eſt là où l'on prend une quantité prodigieuſe de poiſſons qui dans certaines ſaiſons paſſent du lac dans les rivieres.

Au commencement des Grands Ecors, il paroît une embouchure de riviere aſſez conſidérable. Ces Ecors ſont des terres coupées preſque à pic de 80 à 100 pieds de

aut. Ils continuent pendant cinq
eues. Au bout de cet eſpace eſt une
ointe de ſable boiſée, qui forme
ne Preſqu'isle, & derriere une
rande baye couverte en partie de
oncs. Les bâtimens peuvent mouil-
er dedans & y hyverner.

A la pointe de la preſqu'isle, il
a un bon mouillage, & au fond
e la baye une riviere fort propre
our y bâtir des machines; il ſe
rouve de très-beaux bois de pins
ans les environs. On fait un por-
age, lorſqu'on va en canot du fond
e cette baye aux Ecors.

Le fort de Toronto eſt à l'extrê-
nité de la baye, ſur la côte qui eſt
ſſez élevée & couverte d'une ro-
che plate. Les bâtimens n'en peu-
vent pas approcher à la portée du
canon. Ce fort ou poſte étoit un
quarré d'environ 30 toiſes de côté
extérieur; les flancs avoient 15
pieds: les courtines formoient les

bâtimens du fort. Il étoit fait d
pieces sur pieces assez propremen
il ne pouvoit être utile que pour l
traite.

A une lieue dans l'O. du fort, e
l'embouchure de la riviere de To
ronto qui est assez considérabl
Cette riviere communique avec l
lac Huron, en faisant un portag
de 15 lieues. Elle est fréquenté
par tous les Sauvages qui viennen
du nord.

Les autres rivieres qui se ren
contrent jusques au fond du lac
paroissent assez considérables. El
les sont avantageuses, sur-tout pou
la chasse & la pêche.

Le fond du lac forme une bar-
re en gravois de deux lieues. I
sépare le grand lac d'un petit qui
est presque tout couvert de joncs.
A son extrêmité est une riviere
qui y forme une chûte. Cet en-
droit est curieux, par la quantité

e gibier d'eau qui y passe, comme canards, sarcelles, outardes, oyes & cygnes. L'on peut les tirer très-facilement à leur passage, sur les rochers de cette chûte.

Cette riviere va fort avant dans les terres, & communique à deux rivieres avec portage; l'une tombe dans le lac Erié; l'autre par un cours d'une soixantaine de lieues, descend dans le lac Ste. Claire, au dessus du détroit. Ces pays sont très-beaux & très-bons pour la chasse. La riviere dont M. Pouchot n'a jamais pu être informé du nom, est sans aucun rapide & très-navigable dans tout son cours. Les Sauvages ou les Canadiens que l'on envoye l'hyver de Niagara au détroit, prennent cette route & restent ordinairement dix jours pour arriver d'un endroit à l'autre. On compte cent lieues par cette route de Niagara au détroit.

On trouve plusieurs rivieres depuis le fond du lac jusques à Niagara, où il y a 15 lieues. Ces rivieres sortent presque toutes du rideau des terres que l'on nomme les *Côtes*, qui viennent aboutir à cette riviere du fond du lac. L'intervalle entre les Côtes est une plaine fort belle & bien boisée. Il y a des pins vers le grand Marais & le Marais aux Trois Sorties, à l'usage du fort de Niagara.

Cette espece d'arbres est rare dans ces quartiers, où il n'y a pour l'ordinaire que des chênes de plusieurs especes, des noyers, des châtaigniers, du bois jaune, qui est très-propre à la bâtisse, pour lambrisser. On y trouve encore une espece de noyer noir, fort beau pour des meubles, du hêtre, du plane & de l'érable. On tire de ces deux derniers du sucre fort bon & moins corrosif que le blanc.

Dans la partie du N. du côté e Toronto, on trouve plus communément du pin & du cedre, à ause du voisinage des montagnes. lles ne sont pas aussi hautes que s Vauges, mais couvertes de eau bois & de bonnes terres. Elles ne sont point froides comme elles du côté de Carillon.

Avant 1754, les voyageurs ne uivoient presque jamais dans leurs oyages la côte du N. où il y a ependant plus d'abris que dans la ôte du S. pour un nombre considérable de bateaux. La route est n peu plus longue pour se rendre Niagara, depuis qu'on a mieux imé suivre cette route par le N. uoique Chouegen n'existât plus.

Nous renverrons la description le Niagara au chapitre de la Belle Riviere, afin de suivre la côte du S. du lac.

La côte depuis Niagara jusques

à la grande Riviere aux Bœufs court E. & O. près de 24 lieues Cette côte est droite, ses bord étant généralement élevés de 30 à 40 pieds. Les rivieres que l'on y rencontre ne pénétrent pas bien avant dans les terres.

Le Petit Marais éloigné de Niagara d'une lieue & demie, est une petite baye où il peut entrer 2 à 300 bateaux. Les Anglois y mirent à terre en 1759. Les Rivieres aux Eclufes, & des Deux Sorties, éloignées de 5 & 6 lieues de cette place, ne font remarquables que parce qu'on y trouve des pins.

On voit au deffus de la Riviere aux Bœufs, dans les terres au deffus des côtes, une petite montagne qui paroît ronde, appellée *la Bute à Gagnon*. C'eft une marque pour connoître que l'on fe trouve fur le lac à la diftance de 15 lieues de Niagara. Lorfqu'on eft par fon

tavers, les bâtimens tiennent autant qu'ils peuvent le large, pour ne point dépasser l'embouchure de la riviere de Niagara, que l'on n'apperçoit qu'après l'avoir dépassée; les bâtimens seroient fort embarrassés s'ils ne pouvoient pas entrer. Les vents de N. E. étant ordinairement bien fraix, on ne trouveroit point d'abri depuis Niagara jusqu'au fond du lac, ce qui les obligeroit de se tenir dans le N. du lac. Dans cette navigation les coups de vent d'O. & sur-tout de N. O. qui sont furieux, les jetteroient sur la côte du S.

Les côtes formant un rideau uni par-tout, on n'a pas d'autre marque pour se reconnoître que cette côte.

La navigation de Frontenac à Niagara, avec des bâtiments, est ordinairement de 4, 6, ou 8 jours, si l'on ne rencontre pas un vent de

N. E. qui n'y regne ordinairemen
qu'aux phases de la lune. Pour al
ler de Niagara à Frontenac, on n
reste guere qu'une nuit dehors. Le
vents sont presque toujours dans l
S. O. & fraix.

L'embouchure de la Riviere au
Bœufs est bonne pour mettre à ter
re ; mais en venant de Niagara, i
faut en doubler la pointe au large
à cause d'une longue & mauvais
bature qui est dans l'O. Depui
Niagara jusques à cette riviere, i
y a très-peu, & même point d'a
bri pour un nombre un peu consi
dérable de bateaux. Depuis cett
riviere, les côtes du lac sont plu
basses. Elles tournent au S. E. &
forment des especes d'ances peu
profondes, d'environ une lieu
d'ouverture.

Un peu avant d'arriver au fon
des Sables, on trouve l'embouchu-
re de la riviere de Casconchia-
gon.

gon. Son entrée forme une affez grande baye, affez profonde. Il fe rouve à fon entrée une mauvaife bature à paffer.

C'eft la riviere de ce côté qui it le plus long cours dans les terres. Elle forme trois chûtes, au rieau dans les côtes, prefque auffi elles que celle de Niagara.

On entre dans le fond de la baye des Sables, pour commencer a navigation du Cafconchiagon. l y a un portage de 3 lieues, qui ft la route la plus commode. On onnera des détails de cette naviation dans un chapitre féparé, our ne pas interrompre la defription des côtes du lac.

Le fort des Sables n'eft que des unes de fable fort hautes, qui fe rouvent autour de la baye de ce om. Elle a trois lieues de profoneur, bon fond d'eau. Depuis cete baye, les terres jufques au pied

du rideau des côtes, sont fort bas-
ses, marécageuses; le bois en es
fourré.

La baye des Goyogoins est as-
sez belle & profonde. Les Bou-
cauts sont une baye remplie de pe-
tites isles, ou plutôt des grande
dunes de sable couvertes de bois
Les côtes en sont à pic jusque
dans l'eau. Si cette partie étoit son-
dée, il est à croire que l'on y trou-
veroit de fort bons mouillage
pour les bâtiments, entre ces isle
Les terres des environs sont élevée
& sableuses; le rideau des côtes e
est assez proche.

La côte du lac est pierreuse
mêlée de rochers, depuis cet
baye jusqu'à Chouegen, dont nou
parlerons dans le chapitre su-
vant.

Les terres depuis Chouegen, e
descendant toujours le lac, so
plus élevées, & les côtes du lac r

ont généralement que des roches, jusques à la Pointe au Cabaret. C'est une pointe de rochers assez longue à pic dans l'eau, de 30 à 40 pieds de haut, qui forme le cap le plus avancé.

A demi-lieue dans l'E. de Chouegen, il y a une petite ance fond de sable, où M. de Montcalm mit à terre & se campa, lors du siege de Chouegen, en 1756. Les Anglois y ont fait depuis un désert ou découvert, & fait des redoutes qui voyent cette ance.

Dans cette navigation, on peut entrer en bateau dans la riviere à la Planche, en sauvage *Tensaré Tegoui*, & dans celle à la Grosse Ecorce, ou *Cassontachégona.* Ces rivieres n'entrent pas bien avant dans les terres.

La riviere à la Famine (*a*), en

(*a*) Ainsi appellée depuis que M.

ſauvage *Keyouanouagué*, ent
fort avant dans les terres, &
aſſez près du portage de la haute
des terres. C'eſt où paſſoient o
dinairement nos partis pour all
ſur cette frontiere, & le long du l
& de la riviere des Onoyotes, po
n'être pas découverts.

Depuis la Pointe au Cabaret, ju
ques à la riviere à M. le Comte,
côte forme un grand arc de cer
en ſable, avec des dunes couv
tes d'arbres. Les derrieres ſont
prairies marécageuſes, juſques a
côtes dans leſquelles des rivie
ſerpentent.

Entre la riviere au Sable & c
de la Famine, eſt une petite riv
re appellée en ſauvage *Canog*
ron. La riviere aux Sables, en

---

de la Barre, gouverneur du Cana
faillit perdre toute ſon armée, en 16
ſur ſes bords, par la faim, en all
faire la guerre aux Iroquois.

ge *Etcataragarenré*, eſt remarquable, en ce que dans le haut de branche du S. appellée *Tecanouaroneſi*, eſt l'endroit que tradition des Iroquois donne pur le lieu d'où ils ſont tous for-, ou plutôt, ſuivant leur penſée, ils ſont nés.

Entre la riviere aux Sables & celà M. le Comte, eſt la petite riviere d'*Outeneſſouéta*. La riviere M. le Comte a un bon abri pour bateaux, à cauſe d'un raccroc de ble que fait l'embouchure de la riviere.

On peut naviguer dans toutes s rivieres en canot, & leurs environs ſont de bons pays de chaſſe. Baye de Niaouré, ou *Neyaouin-* a cinq lieues de profondeur; il plusieurs rivieres conſidérables i s'y déchargent. On y trouve forts bons mouillages pour les timents. Le meilleur eſt entre

les islots, & cette terre preſque ronde, où M. de Montcalm vint camper avec ſon armée avant d'aller à Chouegen.

Il paroît que c'eſt le meilleur endroit pour faire un établiſſement dans l'E. du lac ; ce poſte ne tient à la terre que par une chauſſée de gravois. Le lac a aſſez peu de fond pour ne laiſſer approcher de la côte tout au plus que les bateaux. Il ſeroit très-facile à fortifier, & protégeroit les bâtiments au mouillage. Les terres autour de la baye ſont admirables pour la culture. La pêche & la chaſſe y ſont abondantes.

Il y a deux grandes rivieres, par leſquelles on peut ſe porter facilement ſur les routes des Anglois à Chouegen, & les bien mieux obſerver, qu'étant porté à Frontenac.

Il y a un bon mouillage en dehors aux isles aux Galots, & tou-

es les commodités pour le pos-
e, & pour favoriser la navigation
lu lac. De là on se trouve toujours
 portée d'aller sur la riviere de
Chouegen, lorsque l'occasion le
lemande.

Les bâtiments qui de la côte du
S. du lac, veulent entrer en riviere,
paffent entre la Grande Terre & la
Longue-Isle, que l'on appelle *le Chenal de la Galette.* Il faut aussi
qu'ils passent par là pour aller à
Frontenac, ou entre l'isle à la Forêt & l'isle Tonti.

Les bateaux qui partent de Frontenac, pour aller à Chouegen, passent entre l'isle à la Forêt & la
Longue-Isle, que l'on cotoye avec
peine du côté du large, parce que
la lame y est toujours dure. Lorsqu'il fait du vent, il n'y a pas d'abri. On traverse de là à l'isle au
Chevreuil & à la pointe de la
baye de Niaouré. Il y a une bonne

ance dans la partie inférieure de l'isle au Chevreuil.

Les pointes de la Longue-Isle sur le lac, sont des roches plates ou galets. Toutes ces isles seroient très-bonnes à cultiver.

Il y a un raccroc dans la partie inférieure de l'isle aux Galots, près de terre, où l'on peut se mettre à l'abri dans des gros tems. On trouve une bature tout-à-fait sur la pointe de l'E. qu'il faut doubler au large, & revenir ensuite sur l'isle. Le mouillage y est très-bon pour les bâtiments.

CHAPITRE III.

De la communication de la riviere de Chouegen aux possessions angloises.

CHOUEGEN, suivant sa derniere construction (*a*), est bâti sur le terrein où étoit le fort Ontario; les Anglois l'ont nommé de même. C'est un pentagone dont le côté extérieur a environ 80 toi-

(*a*) Ce poste ne consistoit dans son origine qu'en un hangar de traite, que les Iroquois avoient permis aux Anglois, en 1713, de construire. Il fut changé en fort, en 1727, par l'adresse de ceux-ci, qui ne cesserent depuis de l'augmenter. Il avoit été bâti sur le territoire de la France. M. le marquis de Beauharnois, gouverneur du Canada, avoit protesté contre cette usurpation manifeste.

ses. Il est partie en terre revêtu de saucissons sur la partie du lac. Le reste est enquaissé dans des pieces de bois de près de 3 pieds d'équarrissage. Les parapets peuvent avoir 12 pieds d'épaisseur. Le terre-plein est un plancher fait de grosses poutres d'une quainzaine de pouces d'équarrissage. Tous les dessous de ces planchers forment des bâtiments, ou des casemates. Le fossé a au moins cinq toises de largeur. Il y a un glacis. On n'y a point apperçu d'ouvrages extérieurs. Ce fort étoit presque fini en 1760.

Les Anglois ont construit autour du fort, à la grande portée du fusil, quatre blachouses fort perfectionnées. Il y en a une qui voit sur la côte dont j'ai parlé, l'autre sur la riviere. L'on pourroit tourner le fort à la portée du canon. Du côté du haut de la riviere, il y a une espece de rideau qui com-

mande le fort, où il ſeroit facile d'ouvrir la tranchée. Le terrein va en s'abaiſſant ſur le fort.

L'entrée de la riviere de Chouegen eſt étroite, à cauſe d'un rocher ſous l'eau, qui ſe trouve dans le milieu. Un peu au deſſus, à la pointe des deux bancs de gravois, la paſſe eſt étroite & aſſez difficile. Les Anglois y ont cependant fait entrer des bâtiments de 22 pieces de canon.

A l'extrêmité de cette paſſe ſont deux raccrocs, qui forment deux eſpeces de ports. Ils y mettent tous leurs bateaux à l'abri des crues d'eau. Ils ont même fait à celui qui eſt ſous le fort une jetée en bois & en pierre, pour mieux contenir l'eau & le fermer.

Les rapides commencent à demi-lieue du fort, au premier recoude de la riviere. Ces rapides ſont tous gayables. On monte les ba-

teaux à vuide & à la perche, avec quatre hommes dans les grands bateaux, & deux hommes dans les petits.

Ces grands bateaux avec leur charge, portent juſques à 20 hommes, & les petits à vuide 10 ou 7 hommes. Les Anglois ont, outre ces bateaux, des chaloupes de pêche à la baleine, qu'ils appellent *Woel-Bot*, qui ſont très-légeres à la rame, mais qui ne valent rien pour la navigation de ces rivieres, ſur-tout quand les eaux ſont baſſes: on eſt ſouvent obligé de ſe mettre dans l'eau pour les traîner; ce qu'ils ne peuvent pas ſoutenir.

Le fond de la riviere eſt rempli de petites roches, qu'il faut contourner; ce qui reſſemble aſſez au rapide de Chambly; mais la riviere n'y eſt pas auſſi large. Les terres des deux côtés en ſont fort élevées.

Il y a un chemin à talon, qui ſuit la gauche de la riviere, du côté du vieux Chouegen, pendant trois lieues. Les bois ſont fourrés. Le terrein eſt rempli de buttes & de cavités propres à des embuſcades.

Au bout de ces trois lieues, la riviere eſt navigable; mais preſque à toutes les lieues, on trouve des recoudes où il y a des batures mal-aiſées à paſſer. Les bateaux ſont obligés de défiler & de percher vigoureuſement. On ſe met à l'eau, ſi le bateau embarde.

Au deſſus du rembarquement, la riviere devient plus large, & l'eau belle. Le pays eſt plat & couvert de beaux bois. Il y a aſſez de courant ſur l'arréte des ſinuoſités. Chaque retour court environ un mille, dans le même air de vent. La riviere a toujours en général ſa direction E. N. E. Il y a pluſieurs isles dans ce canal de la riviere.

Celle où M. de Villiers attaqua Bradstreet, est à 5 lieues au dessus de Chouegen.

Au dessus de cet endroit, les isles sont plus communes, & on y peut entrer à gué. On en trouve tous les milles. La riviere, au pied de la Chutes, est remplie d'isles. Il faut tenir le N. autrement on iroit échouer.

On débarque à une bonne portée de fusil du portage, & on remonte le bateau à la perche dans le courant, jusques au pied de la Chutes, où il y a un chemin fait avec des rondins, pour tirer les bateaux. A 100 pas au dessus de la Chutes, l'eau est bonne.

Les Anglois ont fait à ce portage un fort à étoile, en pieux de 15 pieds de haut & d'un pied de diametre. Ce fort est commandé dans le N. E. à la demi-portée du fusil. Il peut contenir 100 à 150 hom-

nes. Ils y ont conſtruit quelques hangars, pour l'entrepôt des effets.

La riviere au deſſus du portage eſt belle & large, comme celle de Sorel, ſans grand courant. Les ſinuoſités ont environ un quart & demi-lieue de longueur. On trouve trois batures juſques à la fourche de la riviere des Sonnontoins & de Chouegen. Celle qui eſt à demi-lieue de ce confluent eſt la plus conſidérable.

Il eſt à remarquer que toute cette riviere n'a pas beaucoup de profondeur; le fond eſt rempli de pierres plates, couvertes d'un limon très-gliſſant; ce qui oblige de ferrer les perches & les avirons dont on ſe ſert dans cette navigation.

La riviere des cinq Nations, ou des Sonnontoins, eſt belle & un peu plus large que celle de Choue-

gen : elle a une bonne profondeur d'eau ; la navigation en est sûre jusques au bout. Cette riviere communique à plusieurs lacs, & chez les différentes nations iroquoises, comme on le peut voir dans la carte. Les terres des environs sont fort belles, remplies de beaux bois.

On trouve à ce confluent un fort de quatre bastions, de 40 toises environ de côté extérieur, fait de pieces sur pieces : il y a trois grands hangars dans ce fort, qui est situé dans l'E. de la riviere. Le pays des environs est tout plat.

A trois lieues au dessus de ce confluent, il y a deux batures qui ne sont pas bien considérables. Trois quarts de lieue avant d'arriver au lac des Onoyotes, il y a une barre de roche plate qui ne laisse qu'un passage dans le milieu de la riviere. Il faut se mettre à l'eau jusques à la ceinture, pour la

passer. Les Anglois ont jeté des grands arbres en travers de la riviere, pour conduire l'eau dans ce passage. C'est la plus mauvaise bature de la riviere.

A l'entrée du lac, il se trouve encore une bature ; mais qui se passe facilement avec un peu d'attention. Il y a un fort à l'entrée de ce lac, qui sert d'entrepôt ; c'est un retranchement en terre, revêtu de saucissons, mal-fraisé, avec un fossé d'une douzaine de pieds de largeur.

Les Anglois ont fait deux grands bateaux plats, pour les transports de ce lac. Les miliciens de la Nouvelle Gersay, à leur retour du Canada, en 1760, ayant fait foule sur un de ces bateaux, pour être transportés des premiers, furent pris d'un coup de vent sur ce lac, qui est mauvais, parce que l'eau n'est pas trop profonde. Le bâti-

ment chavira, & il périt plus de 200 perſonnes.

Le lac des Onoyotes a huit lieues de longueur, deux lieues & demie dans ſa plus grande largeur, & communément une lieue, & une lieue & demie. Les deux côtés paroiſſent ſans rivage. C'eſt un pays bas & bordé de joncs.

Les Sauvages ne voyagent qu'en canots d'orme dans ce lac qui gele tous les hyvers, & déprend en Mars ou au plein de cette lune. Les glaces n'en ſortent point; ce qui retarde un peu cette navigation. On voit de deſſus ce lac, à trois ou quatre lieues ſur la droite, des montagnes qui ſont fort hautes, mais aſſez arrondies. Ce ſont les montagnes des Goyogoins.

Il y a une bature de ſable, à l'entrée de la riviere de Woods-Orick. On ne la paſſe jamais ſans que le bateau touche. Il faut, pour la

passer, aller droit sur le fort, & on retourne dans la riviere, tenant plus la droite que la gauche.

Sur la terre de l'ouest, les Anglois ont bâti une grande redoute, toute couverte en bois, de pieces sur pieces : ils ont fait au dessus un machicoulis ; c'est un grand entrepôt, de tout ce qui passe dans cette riviere.

Les bâtiments viennent charger dans le premier retour de la riviere, où l'on a bâti de grands magasins d'entrepôt. Ce fort est situé dans une presqu'isle formée par la sinuosité de la riviere.

Au fond du lac dans l'O. il y a une riviere sur laquelle sont des villages onoyotes. Sur celle qui se trouve dans le fond du côté de l'entrée du lac, on trouve des villages onontagues. Celui appellé *Cassouneta* fut ravagé autrefois par M.

de Vaudreuil (*a*). Il étoit alors sur le bord du ruisseau. C'est le village d'où ils tirent leur nom d'Onontagues.

La riviere de Woods-Orick n'a pas trente toises de largeur à son embouchure; l'eau en est très-noire & ne vaut rien pour boire. Cette riviere est très-sinueuse & assez profonde, pendant quatre à cinq lieues, & a fort peu de courant. Son fond est sable & vase.

Ses sinuosités n'ont pas plus d'une portée de fusil de longueur, & plus on la remonte, plus elles sont courtes. La riviere est si étroite, qu'un arbre renversé la croise, & l'on pourroit la traverser dessus. En 1756, les Anglois y avoient fait un abattis d'un mille de lon-

---

(*a*) Le premier de cette famille, qui ait été gouverneur du Canada, & dont la nombreuse postérité n'a cessé de rendre à l'Etat des services signalés.

gueur, pour ſe couvrir contre les François, qui avoient pris Chouegen. Ils l'ont rouvert avec bien de la peine, quoiqu'il n'y ait d'ouverture que pour paſſer un bâteau à la file, qui touche ſouvent des deux côtés, & traîne ſouvent ſur la vaſe faute d'eau.

Cette riviere eſt l'endroit le plus favorable pour couper aux Anglois la communication avec les lacs, par des abattis, que l'on pourroit faire pour boucher le lit de cette riviere. Un chemin par terre ſeroit très-long & très-difficile à pratiquer, parce que ces pays ſont coupés de bas-fonds marécageux.

A trois lieues de la naiſſance du Woods-Orick, il y a un petit fortin en pieux debout, pour couvrir des écluſes que l'on a faites pour retenir les eaux, & favoriſer la navigation des bateaux chargés. Lorſ-

que l'on ne lâche pas les eaux, on se trouve obligé de se mettre à l'eau pour traîner son bateau sur le gravois. Il n'y a pas quelquefois six pouces d'eau.

Ces éclufes ne sont pas assez bien gardées, pour que l'on ne puisse les rompre en même tems que l'on feroit l'abattis. Lors que l'on est arrivé sur la sommité des terres, le pays est plein de cavités marécageuses; les bois sont fourrés, remplis de pins.

Plusieurs rivieres qui ont leurs cours en différens sens, prennent leurs sources dans ces terres élevées. A un quart de lieue de là, commence la riviere des Agniers, ou de Mohack, qui est plus grande & beaucoup plus profonde que la précédente. Ses moindres gués sont jusques au genou, près de sa source. Les terres des environs seroient bonnes à cultiver.

Le fort Sténix eſt bâti à une ortée de fuſil de la riviere, ſur le enchant des terres qui tombe du ôté de la riviere. La pente eſt fort ouce. On le remarque, parce que terrein, en ſortant des bois pour ntrer dans ſon déſert, commande n peu ce fort.

Ce fort eſt un quarré d'environ o toiſes de côté extérieur. Il eſt n terre, revêtu en dedans & en ehors de groſſes poutres, dans le oût de celui de Chouegen.

En Septembre 1760, il n'étoit as entierement fini. C'eſt le grand ntrepôt des Anglois, pour tout ce ui paſſe de leurs colonies ſur les cs, & où ils aſſemblent ordinai-ement leur armée & tous les ateaux employés à la navigation e ces pays.

On eſt obligé de les porter de-ni-lieue ſur des hacquets, pour hanger de riviere. Ces hacquets

ſont deux avant-trains fort lé-
gers, joints enſemble par une flè-
che proportionnée à la longueur
des bateaux. Ils ſe chargent avec
huit hommes, & même avec moins.
On place d'abord l'avant du bateau
ſur l'avant-train de devant, en-
ſuite le derriere. Deux aſſez mau-
vais chevaux menent cette voiture
légérement, au grand trot. On
peut juger par là de la légéreté de
ces bateaux, faits de bois de pin,
qui peuvent porter 25 hommes.
Auſſi ont-ils peine à finir une cam-
pagne. Les Anglois entretiennent
toujours dans ce fort des voitures
pour les portages.

Depuis ce fort, la riviere eſt à
peu-près de la largeur de la Seine
à Paris. Elle a un courant uni &
aſſez fort, ſur-tout dans les re-
tours. Ses ſinuoſités peuvent avoir
un quart & demi-lieue de lon-
gueur. Elle coule à travers un pays

pla-

lat & beau, pendant 18 à 20 lieues. On rencontre quelques batures dans les retours, mais qui ne sont pas bien mauvaises. Il y a aussi quelques arbres qui embarrassent un peu la navigation, si l'on n'y fait pas attention. Les rives de la riviere sont assez élevées & de bonnes terres.

Les Anglois ont bâti un petit fort en pieux, à-peu-près à moitié chemin des habitations au fort Sténix, pour mettre leurs convois, lors qu'ils s'arrêtent, à l'abri de nos partis. Il est de nulle considération; on le nomme *Schüller*.

A 4 à 5 lieues au dessus des habitations qui ont été abandonnées, on commence à voir des rangs de petites montagnes qui courent E. & O. éloignées les unes des autres d'environ demi-lieue. Elles viennent aboutir sur la riviere, & y forment des batures. Les pre-

mieres habitations que l'on trouve, sont dix ou douze maisons détruites par le parti de M. Bellestre.

La droite de la riviere est couverte par le fort Harkman, qui peut contenir 200 hommes, & où il y a toujours garnison ; c'est une redoute à étoile, en terre, revêtue de saucissons, avec un fossé de 15 à 18 pieds de largeur, palissadé dans le fond & sur la berme extérieure, avec trois ou quatre mauvaises pieces de canon sur la riviere. Il est à une portée de fusil d'une montagne assez haute, qui le commande.

La vallée n'a pas plus d'un mille de largeur ; les habitans n'y ont pas l'air opulent. Vis-à-vis le fort, est l'embouchure d'une riviere qui vient de fort loin, dans les montagnes. Elle est assez rapide à son confluent, où elle forme une ba-

e, qui oblige les bateaux grands petits, de venir paſſer ſous le t. Les habitations, dans ce quartr, ſont ſéparées les unes des aus à ne pouvoir ſe protéger.

Depuis ce fort, pendant l'eſpade deux lieues, la riviere a un rant aſſez fort, avec des batures toutes les arrêtes des ſinuoſités, t mal-aiſées à paſſer. On y oue facilement; ce qui cauſe des ries dans les tranſports.

La chaîne de petites montagnes, ient plus haute dans cette par & l'on entre dans une eſpece gorge, dont les côtes ſont des es détachées, entremêlées de vais bois.

deux milles en deça de la tes, les Anglois ont un han, où l'on tient les voitures r les tranſports & les bateaux. chemin du portage eſt dans gorge, entre les rochers, ſur un

fond marécageux. Il eſt couver
de rondins.

La riviere coule un bon mille
entre ces rochers, & forme au bas
une petite chûte, au pied de la-
quelle on s'embarque fort aiſément
Le rocher de la chûte n'étant pa
fort élevé, l'eau au pied eſt for
amortie. Elle y forme un fort jol
baſſin, entre des rochers fort éle
vés & à pic ſur l'eau, couverts d
bois. Il peut y avoir trois cents to
ſes du baſſin, pour ſortir de ce
rochers.

C'eſt le meilleur poſte que l'o
puiſſe avoir dans cette commun
cation; peu de monde poſté ſu
ces rochers ſeroit en état d'arr
ter une armée conſidérable. C
endroit ſemble fait pour une limi
naturelle.

Le payſage change ici entier
ment, ainſi que la nature du te
rein. En débouchant de cette mo

agne, le pays s'élargit. La vallée environ une lieue de largeur. Le ol en est très-bon & bien cultivé : es habitants y sont bien & commo-lément bâtis. Leurs maisons sont près d'un quart de lieue les ınes des autres, le long de la ri-iere, dans les terres & dans les nontagnes.

Ce pays est coupé, comme le précédent, de petites montagnes qui ont leur direction E. & O. Elles viennent aboutir à la riviere, forment des batures & des pe-ıts rapides plus fréquents que lans la partie haute de cette même riviere, qui n'est pas habitée.

La riviere fait un coude consi-lérable, dans le pays appellé *Co-yoxery*. On y voit une petite ri-iere qui vient des montagnes, en erpentant dans les terres, à-peu-près large comme un grand fossé.

Celle des Agniers conserve tou-

jours dans son cours une largeu
assez considérable, & une eau lim
pide, excepté sur les batures qu
l'on rencontre presque de lieue e
lieue. Il y a une autre riviere asse
belle auprès du premier village de
Agniers, qui vient de l'O. Elle n
paroît pas navigable, son cours n
venant pas de loin.

Il y a un vieux & mauvais for
en bois, sur son bord & au con
fluent des deux rivieres. On trou
ve quelques habitations angloise
dans ce village, mêlées avec celle
des Sauvages.

A deux lieues au dessous, est l
grand village des Agniers ou Mo
hacks. il y a un fort assez grand, d
pieces sur pieces, appellé fort *Hun
ter*. Il est bâti sur une riviere asse
grande qui contourne ce fort. Ell
vient des montagnes derriere le
sources de la Delaware. Ces deu
villages peuvent avoir 150 à 20

guerriers. Ce ſont les Sauvages les plus affidés des Anglois. Ils ſont de la religion proteſtante.

Depuis ce village, les montagnes commencent à ſe ſerrer; & à une lieue au deſſous, ce n'eſt plus qu'une eſpece de gorge, cependant habitée le long des revers des côtes. La maiſon du colonel Johnſon, chargé de toutes les affaires vis-à-vis les Sauvages, ſe trouve à gauche, à deux lieues au deſſous du deuxieme village des Sauvages. Elle eſt au fond d'une petite prairie, au pacage qui vient juſques au bord de la riviere. Sur la partie droite de la maiſon, il y a un petit ruiſſeau, venant des montagnes, aſſez profond. Cette maiſon eſt une eſpece de château, avec un avant-corps dans ſa façade, couronnée d'un ceintre. Elle a une aſſez grande avant-cour, avec un mur d'enceinte, deux tourrelles

aſſez hautes de chaque côté de la porte d'entrée, du côté de la prairie. Le derriere de la maiſon eſt acculé à deux mamelons de la montagne. Sur celui de la droite, il y a une blachouſe pour couvrir un peu le château, qui eſt dominé par ces hauteurs, à la portée du piſtolet. Cette maiſon eſt iſolée & bien ſuſceptible d'être inſultée. Si on l'avoit connu, nos partis auroient pu facilement enlever le colonel Johnſon. Preſque vis-à-vis chez lui, dans la montagne oppoſée, il y a un chemin qui deſcend dans la vallée de la Suſquehana.

La riviere, depuis cet endroit, coule toujours dans une gorge. Les ſinuoſités y ſont plus courtes, d'une portée de fuſil, ou d'un quart de lieue au plus. Dans toutes les arêtes, il y a peu d'eau : ce ſont des batures mal-aiſées à paſſer. Le pays n'eſt point beau.

A une lieue de Schenectady, ou Corlack, le pays se découvre bien, & n'offre plus qu'un terrein élevé, & garni de côteaux, mais sans montagnes. Le paysage est beau, & les terres paroissent fertiles.

La riviere, jusques à Corlack, a peu d'eau, & est remplie de batures. Au devant de Corlack, est une isle en prairie, fort grande, formée par la riviere des Agniers, & une autre riviere qui contourne presque toute la ville.

Schenectady, ou Corlack, est une ville bien bâtie; les rues en sont bien percées & bâties à la flamande. Elle peut contenir 3000 ames. Sa position seroit admirable, sans une hauteur qui se trouve devant la porte d'Orange, à la petite portée du fusil. Elle forme une montée assez rude, à la sortie du fauxbourg. Le reste du contour de la ville est une presqu'isle, élevée

ſur un eſcarpement en terre de 40 pieds de haut. Une riviere qui n'eſt point guayable l'enveloppe toute, excepté le côté d'Orange, qui eſt étroit. On voit ſur les bords de cette riviere beaucoup de jardins fort jolis. La ville n'eſt entourée que de pieux de cedre ſans flancs. Elle n'a point de défenſe contre un parti un peu conſidérable.

On ne navige point ſur la riviere des Agniers, que depuis Corlack juſques à ſa chûte. Elle eſt extrêmement encaiſſée dans tout ce cours. De Schenectady à Albany, il y a cinq lieues, qui ſe font toujours par terre. Le pays eſt montueux & déſert. On trouve ſeulement deux ou trois cabarets à michemin.

Ces hauteurs ſont des dunes de ſable, couvertes de pins. Juſques à Albany, le terrein va toujours en deſcendant.

C'eſt à Schenectady, que ſe fai-
oient tous les bateaux à l'uſage des
rmées qui alloient ſur le lac Onta-
io. Si on en prenoit à Orange,
n les tranſportoit ſur des hacquets
Corlack.

CHAPITRE IV.

De la communication du lac Ontario aux frontieres angloiſes, par la riviere de Caſconchiagon.

LA baye de Caſconchiagon, omme on l'a dit ci-devant, ſeoit fort bonne pour le mouillage es bâtiments; mais ſon entrée eſt ifficile, à cauſe de la bature. Si le ays étoit habité, on y pourroit ependant faire un paſſage comiode.

On entre ordinairement dans la

baye du fort des Sables, pour aller faire le portage dans son fond, & l'on y monte les côtes pour rentrer dans cette riviere. Jusques à présent, cette navigation n'a été pratiquée qu'en canots d'écorce. L'on seroit obligé d'avoir ses bateaux en réserve, au dessus de ces chûtes (*a*), où l'eau se trouve assez profonde, & a un courant doux, pour la navigation des bateaux. Cette riviere n'a de portage que celui marqué dans la carte. Elle traverse tout le pays des cinq Nations, & communique avec la Belle-Riviere par un petit lac dont les eaux tombent en partie

(*a*) Elles sont au nombre de trois la premiere a 60 pieds de haut, & deux arpens de large; la troisieme 100 pieds délevation, & trois arpens de largeur. La seconde est beaucoup moins considérable. *Journ. du P. Charlevoix*, T. V. p. 330.

ans Cafconchiagon, & l'autre ans l'Ohio. C'eft fans doute un es points de l'Amérique le plus levé, puifque fes eaux fe rendent 'une part dans le golfe St. Lau-ent, & de l'autre dans celui du Mexique. Il y a auprès de ce lac ne fource d'huile bitumineufe fort onfidérable (*a*).

La quantité de lacs, la douceur les navigations, & le peu de portages défignent bien que ce font des plaines fort élevées ; & véritablement on ne rencontre les grandes montagnes qu'à mefure que l'on s'éloigne des fources de ces rivieres.

La navigation de cette riviere fera des plus confidérables, fi ces

---

(*a*) Au rapport de M. de Joncaire, il y a deux de ces fontaines. Les Sauvages fe fervent de leurs eaux pour calmer toutes fortes de douleurs. *Journ. cit.* p. 331.

pays viennent à être habités par des Européens. Une de ses branches, comme nous venons de le voir, peut communiquer avec la Belle-Riviere ; une autre branche communique avec la riviere de Canestio, par un portage d'une lieue. Cette derniere riviere joint la Susquehana, dont elle est une branche.

Le cours du Casconchiagon (*a*) & du Canestio, est la partie la plus habitée par les Sonnontoins, les plus nombreux des Cinq Nations. Tous les pays autour de ces rivieres sont beaux & bons, ainsi que tout celui en général qu'habitent les Iroquois. Leurs villages sont autour des lacs. Il s'y trouve des prairies qui forment des paysages les plus riants, & des terres qui

---

(*a*) Il a 100 lieues, suivant le P. Charlevoix. *Journ. cit.* p. 330.

roient admirables à cultiver. C'est
ans le pays des Cinq Nations que
trouve le plus communément la
lante du *gin-seng* (*a*).

(*a*) On doit la découverte de cet-
plante au P. Lafitau. Ce mission-
aire se convainquit qu'elle se trou-
oit en Canada. Après une assez lon-
ue recherche, il la trouva dans ce
ays. Il ne vit pas sans beaucoup de
urprise que le mot chinois *gin-seng*
gnifie *ressemblance de l'homme*, ou,
omme l'explique le traducteur du P.
ircher, *cuisse de l'homme*, parce que
mot iroquois *garent-oguen* avoit la
ême signification: *orenta*, en iro-
uois, signifie les *cuisses* & les *jambes*,
oguen veut dire *deux choses séparées*. Il
ublia cette découverte, en 1718, dans
ne brochure dédiée à M. le Régent; &
our flatter ce prince, il appella cette
lante, *Aureliana Canadensis, Sinensi-
us gin-seng, Iroquæis garentoguen*. M.
arrasin, médecin de Québec, avoit
nvoyé, en 1704, quelques-unes de
es plantes, pour le jardin du roi;
nais on ne les reconnut point alors
Paris. Elles se trouvent dans plu-

La nation iroquoise qui com-
prend six nations, peut avoir deux
mille hommes guerriers, suivant
le rang qu'ils tiennent entr'elles
savoir.

Les Onontagues. . .	30(
Les Sonnontoins. . . .	70(
Les Goyogoins. . . .	35(
Les Onoyotes. . . .	25(

---

sieurs contrées de l'Amérique Septen-
trionale, qui sont à-peu-près sous les
mêmes paralleles que la Corée, d'où
vient celui dont les Chinois font le
plus de cas. Le gin-seng est aussi
commun dans le pays des Illinois,
que dans celui des Iroquois. On en
a aussi vu dans le Mariland, &c. Dès
qu'on fut assuré que le *garentoguen*
étoit le *gin-seng*, on se hâta de le cueil-
lir. La compagnie des Indes en trans-
porta à la Chine, & le paya d'abord
aux Canadiens jusqu'à 96 liv. la li-
vre. Dans la suite, il ne valut que
4 liv. & tomba dans le discrédit, par
les raisons qu'en a rapportées M. l'abbé
Raynal dans son *histoire phil. & pol.
des établissemens des Européens*, &c.

les Agniers ou Mohacks. .	150
les Tascarorins. . . .	100

On doit juger par cet état, de la population de cette nation. Peut-on imaginer qu'elle se soit autant affoiblie, depuis la fréquentation des Européens (*a*)? Nos historiens en font volontiers marcher des armées de 20 & 10 mille hommes, qui ont subjugué une partie des autres nations de l'Amérique. Depuis ce tems, nous n'avons pas connoissance d'aucun fléau particulier qui les ait détruits (*b*). Il pourroit donc y avoir de l'exa-

(*a*) On ne peut douter que les nations sauvages n'ayent prodigieusement diminué depuis cette époque. Voyez à la fin de cet ouvrage.

(*b*) La petite vérole & l'eau-de-vie n'ont-elles pas été deux grands fléaux pour tous les Sauvages de ce continent?

gération dans leurs rélations (*a*

Les bords de la riviere de Cane
tio sont aussi habités par des Ab
nakis. Nous les nommons *Loup.*
& les Anglois *Mohaigans.* Il y
aussi un village de Renards, c
Outugamis, qui s'y sont réfugi
depuis la derniere guerre que ce
te nation a eue avec les François.

Les Loups, qui habitent les va
lées de la Susquehana, peuve
mettre sur pied 15 à 1800 gue
riers ; le seul village de Theaoge
en a 600. Le petit village de T
teyonons, qui ne fournit pas so
xante guerriers, est allié des Irc
quois.

La riviere de Susquehana est na
vigable jusques auprès de sa sour
ce. Elle coule dans une belle vallé

(*a*) Cela peut être ; mais la dimi
nution, quoique moins grande, n'e
sera pas moins certaine.

emplie de beaux bois francs. Dans out ſon cours, elle a une bonne rofondeur d'eau, à porter bateau ıſques au fort Schamokin.

La branche de l'O. de cette riiere eſt plutôt un torrent qu'une iviere. Comme elle eſt enveloppée de montagnes fort rudes, elle ſt très-rapide. Les Sauvages la eſcendent cependant en canot, ans les grandes eaux.

Depuis Schamokin, juſqu'à la aye de chesaſpeheack, la Suſqueana a des rapides qui ſe rencon-rent dans ces chaînes de montanes qui courent E. & O. le long es poſſeſſions angloiſes. Le plus ıauvais eſt celui de Canowega. ;es rapides font que les Anglois e ſervent peu du cours de cette iviere, pour la navigation intéieure de leurs poſſeſſions.

Depuis le fort de Schamokin, 'eſt la navigation la plus aiſée

qu'ils ayent pour se rendre chez l
Cinq Nations & sur les lacs. Ma
l'interposition des nations sauv
ges, Loups & Iroquois, les ont en
pêchés, jusques à présent, de form
des établissements dans ces partie

Avant cette derniere guerre, i
en avoient poussé jusques aupr
de Theaogen, que les Sauvag
leur ont fait abandonner, & ju
ques au dessous de la vallée de J
niata, qui est belle & fort fertil
Ils ont aussi été obligés de se ret
rer (*a*).

(*a*) Les Anglois sont retourné
depuis le tems dont parle M. Po
chot, en force, sur les rives de l'Oh
& des rivieres qui s'y jettent, & o
forcé les Sauvages de les laisser tra
quilles. Peu d'années avant la guer
actuelle, la cour de Londres formo
le projet d'envoyer une puissante co
lonie dans cette contrée. Le célebr
économiste Voung écrivit alors con
tre ce projet, que les troubles de l'A
mérique ont empéché d'exécuter.

CHAPITRE V.

e la communication de Niagara avec la Belle-Riviere ou Ohio, en anglois Alligeny, & de l'Ohio en Penſylvanie & en Virginie.

LE fort de Niagara eſt ſitué à la ointe E. de la riviere de ce nom, ui eſt toujours le fleuve St. Laun ent (*a*). C'eſt un triangle, qui ermine cette pointe. Sa baſe eſt la ête d'un ouvrage à corne de 114

(*a*) Ce fleuve n'eſt proprement u'un dégorgement des grands lacs lans la mer & la riviere de Niagara, celui du lac Erié dans le lac Ontario. Il eſt donc inutile d'aller chercher les ſources de ce grand fleuve dans les pays ſitués au N. ou au N. O. du lac Supérieur.

toiſes de côté extérieur, tout en terre, gaſonnée intérieurement & extérieurement, avec un foſſé d'onze toiſes de largeur, ſur neuf pieds de profondeur, une demi-lune, & deux petites lunettes, ou places d'armes retranchées, avec un chemin couvert, & glacis proportionné aux ouvrages. Les foſſés n'ont point de revêtement.

La place & la demi-lune ſont paliſſadées ſur la berme. Les deux autres côtés ſont un ſimple retranchement, auſſi en terre, gazonnés en dedans & en dehors, de ſept pieds de hauteur en dedans, & de ſix pieds d'épaiſſeur ſur le ſommet du parapet, avec une fraiſe ſur la berme. Ces deux côtés de retranchements ſont ſur une terre coupée de 40 pieds de haut. La partie qui eſt ſur la riviere ſeroit acceſſible, quoiqu'avec peine. Celle du côté du lac eſt plus roide. Il ne ſe trou-

point de pierres autour de Niagara. Il faut les apporter du pied des tes ou Platon. Il s'y trouve carrieres de grès détachés, s-propres pour toutes sortes de çonnerie ; mais on n'y découpas de la pierre de taille. Avant 59, on avoit toujours été oblid'apporter la chaux à l'usage du t de Frontenac. M. Pouchot, nmandant à Niagara, en décou de la fort bonne dans le haut côtes. On doute que les Anis la connoissent. Ils sont oblide faire venir la chaux de ouegen. On pourroit bâtir une e avec ces carrieres.

l y a une bature sur le devant fort, laquelle porte un bon rt de lieue dans le lac. Il n'y t passer dessus que des bateaux. ntrée de la riviere est difficile, nd on ne la connoît pas, à se de la bature & d'un courant

considérable de la riviere. Celu
ci vous jette dans un remoux, q
vous mene échouer sur la batur
Ce passage est bien défendu p
l'artillerie de la pointe du fort
parce que les bâtiments ne refo
lent qu'avec peine ce courant, q
se trouve sous les batteries du for
On est même souvent obligé d
jeter à terre un grelin, pour se fai
haler, jusques au mouillage q
est à un platon de sable, sous
milieu du fort. Les bâtiments
mouillent à toucher terre, & il
auroit assez de fond pour un vai
seau de guerre.

Le passage par Niagara est
plus fréquenté de ce contine
de l'Amérique, parce que cett
langue de terre communique à tro
grands lacs, & que la commodit
du voyage y fait passer tous le
Sauvages, dans quelque endro
qu'ils veuillent aller. Niagara
trouv

ouve comme le centre du com-
erce des Sauvages avec les Euro-
éens ; auſſi s'y rendoient - ils vo-
ntiers de toutes les parties de ce
ntinent.

Les bâtiments ne peuvent pas
verner dans la riviere de Niaga-
, parce qu'elle charie conti-
ellement des glaces qui vien-
nt du lac Erié, depuis le mois
Décembre juſques au commen-
ment de *Mars*. On pourroit ce-
ndant leur faire un port ou un
ri dans le côté de l'oueſt, à la
inte à *Maſcoutin*.

La riviere, depuis ſon embouchu-
, juſques à trois lieues au deſ-
s à l'endroit nommé le *Platon*,
nſerve toujours un canal d'envi-
n 400 toiſes de largeur, le cou-
nt aſſez doux, & une profon-
ur d'eau à pouvoir porter des
égates qui remonteroient juſques
Platon, & mouilleroient par-tout

dans ce trajet. Elle forme trois ſi nuoſités dans ce cours, d'une lieu chacune ; ce qui offre un bea coup d'œil à Niagara. La rivier coule pendant trois lieues, entr deux rochers preſque à pic de à 300 toiſes de haut, avec une grande rapidité qu'elle n'y eſt poin navigable, depuis le Platon ju ques au baſſin ſous la chûte.

Demi-lieue au deſſus de la chû te, la riviere, qui a près de dem lieue de largeur, n'eſt qu'un cou rant très-fort. Elle deſcend e bouillonnant juſques à ſa chûte, o elle ſe précipite à pic 140 pieds ſur un banc de roche très-du Sa largeur eſt d'environ 900 to ſes. La cime de cette gerbe d'ea forme un arc fort ouvert, aux deu tiers de laquelle on voit une petit isle boiſée, qui ſemble toujou devoir être bientôt engloutie (*a*

(*a*) Le P. Charlevoix aſſure que c

Au bas de la chûte, la riviere orme un grand baſſin entre ces ochers, où l'eau eſt ſi amortie, ue l'on pourroit y aller en bateau. Du pied de cette chûte, les eaux ejailliſſent près de 40 pieds de aut; ce qui y fait comme un paement de glace.

On trouve ſouvent ſur les rivaes de ce baſſin, des poiſſons, des urs, des chevreuils, des oyes, es canards, ou autres oiſeaux qui e ſont tués en ſe précipitant, ou ui ſont entraînés par l'eau ou le ourant d'air de la chûte. Les Sauages en font une recolte.

Il y a un chemin de voitures, de

---

lot eſt fort étroit, & a un demiuart de lieue de long. Il ajoute que luſieurs écueils ſemés çà & là, à côé & au deſſus, ralentiſſent beaucoup e courant ſupérieur. On voit de paeils islots, ou rochers couverts de ois, à la chûte du Rhin, à Lauffen.

Niagara au Platon; mais on y va communément par eau, pendant l'été. L'hyver, on est toujours obligé d'y aller par terre, à cause des glaces. Le chemin du Platon au fort du portage est aussi de trois lieues, que l'on fait en trois heures. Comme il est à travers des bois, il est quelquefois boueux. S'il étoit bien entretenu, il seroit fort beau.

Il y a au bas des Côtes ou du Platon, trois hangars, pour servir d'entrepôt aux effets transportés. Le rivage où on les débarque a bien 60 pieds d'élévation. Il est très-difficile, parce que l'on n'y a jamais rien su faire pour la commodité des débarquements.

Les Côtes sont trois rideaux dont la hauteur, depuis le Platon au dessus des Côtes, égale tout au plus celle de Meudon & n'est pas plus roide. Il y a deux chemins

ɔour les monter ; l'un pour les voitures, qui allonge d'un quart le lieue. Il a deux rampes assez douces. L'autre est un chemin à talon qui descend ces côtes tout droit. Celui - ci est fort roide ; les voyageurs, & autres qui portent les fardeaux, passent toujours parlà. L'on ne reste jamais, cependant, demi-heure pour le monter. Il y a un hangar d'entrepôt sur le haut des côtes.

Le mémoire de M. Belin donne cet endroit comme seroit un des difficiles passages des Alpes, tandis que le dessus, & le bas de cette côte sont des plaines immenses.

Le fort du portage n'étoit qu'une enceinte de pieux debout On y avoit bâti des hangars pour les transports, & des bâtiments pour le service du fort; c'est à ce poste que se font les embarquements pour le lac Erié. Depuis cet en-

droit, la riviere n'eſt pas navigable plus d'un quart de lieue, encore faut-il prendre beaucoup de précautions, pour n'être pas entraîné par le courant de la chûte. Le terrein autour de ce fort eſt uni & très-bon. Cet endroit eſt ſuſceptible d'y faire tel ouvrage que l'on voudroit.

Dans le côté O. de la riviere, à la hauteur de ce fort, il y a une jolie petite riviere, appellée *Chenondac*, dont les bords portent de très-beaux bois. C'eſt là où on les prenoit pour la conſtruction des bateaux de cette navigation; ainſi que les planches & madriers à l'uſage des forts.

Il faut de l'attention pour arriver & ſortir du Chenondac. Après avoir remonté une lieue au deſſus, pour le traverſer, on deſcend le long de la côte juſques à ſon embouchure. De-même en ſortant,

i faut remonter la riviere, & venir
escendre sur le fort, en passant
ntre les isles qui se trouvent au
evant.

La riviere est remplie d'isles
ans son canal, jusques auprès du
etit rapide, comme on le peut
oir dans la carte. Le courant en
t doux; l'on y navige à la rame
à la voile : plusieurs de ces isles
ont de belles prairies.

Dans la partie de l'E. à trois
eues du fort du portage, est la
viere aux Bois Blancs. C'est la ri-
ere par où les Cinq Nations des-
endent sur ce fleuve. Son courant
t fort doux; plusieurs endroits
ont cultivés par les Sauvages. Les
rres aux environs sont fort belles.
a riviere est bien poissonneuse.

Le petit rapide est l'écoulement du
c Erié. C'est une bature dont le
ourant dessus est uni, mais fort, pen-
ant une demi-lieue. La riviere a

un bon quart de lieue, fond de ro
che. Elle n'y a pas beaucoup d
profondeur. On y trouve cepen
dant des passages, où si l'on cons
truisoit des bâtiments, ils pour
roient refouler ce courant avec u
vent fraix. Les bateaux remonten
à la perche ou à la traîne.

Les côtes du lac du côté d
l'E. sont plus élevées que celles d
l'O. Elles paroissent toutes très
bonnes.

Le lac Erié n'a jamais été parcou
ru par quelqu'un capable de pou
voir en donner avec quelqu'exac
titude le gissement des côtes, le
profondeurs des ances, & les mouil
lages qui s'y trouvent, ainsi qu
les ports que l'on pourroit y éta
blir, pour tirer avantage de sa na
vigation. La figure qu'on lui don
ne dans cette carte, est selon le
mémoires les plus connus, pou

a partie du S. sur-tout (*a*).

L'entrée du lac jusques à la rivie-e aux Chevaux, forme une gran-e ance toute couverte de galets, ù il ne sauroit y avoir de mouilla-e. Si l'on tenoit ouverte l'embou-hure de cette riviere, il y auroit n mouillage pour des bâtiments.

La côte de là jusques à la pres-u'isle n'a point d'abri connu. A a presqu'isle il y a une bonne an-e; mais elle n'a que 7 à 8 pieds 'eau.

Des bâtiments entreroient dans

(*a*) Nous apprenons par une let-re du maréchal de Bellisle, datée u 3 Juillet 1758, que M. Pouchot voit remis une carte particuliere de e lac à M. de Montcalm, qui devoit envoyer à ce ministre. Nous n'en vons trouvé aucune copie dans les apiers de M. Pouchot. C'est sans oute une perte.

la riviere à Seguin, & il s'y feroit un bon port, aussi bien qu'à Sandoské. En général on dit que le fond de ce lac est fort plat, & que la navigation en est dangereuse. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les orages s'y forment presque tout-à-coup, que la lame y est mauvaise, & que dans les gros tems, elle tue souvent les poissons que l'on trouve épars sur la côte. Mais il est à observer que l'on n'a voyagé sur ce lac qu'en canot d'écorce, & très-rarement en bateau, que depuis la riviere de Niagara jusques à la presqu'isle.

On n'a jamais suivi que les côtes qui sont fort plates. Le lac un peu au large peut cependant avoir une bonne profondeur. Il auroit été utile d'y avoir fait construire un bon esquif, avec lequel, depuis le mois de May jusques vers

la fin de Septembre, où les tems ſont toujours beaux, on auroit pu ſonder & reconnoître tous les abris qu'il peut y avoir autour du lac ; on auroit enſuite conſtruit des bâtiments propres à cette navigation, qui auroient épargné bien des détails & des fraix.

La riviere d'Ohatacoin eſt la premiere riviere qui communique du lac Erié à l'Ohio. C'eſt par là que l'on y deſcendoit dans les premiers tems que l'on a voyagé dans cette partie. Cette navigation ſe faiſoit toujours en canot, à cauſe du peu d'eau de cette riviere. Effectivement, à moins qu'il n'arrivât quelque crue d'eau, l'on n'y pouvoit paſſer qu'avec peine ; ce qui a fait préférer la navigation de la riviere aux Bœufs, dont l'entrepôt eſt le fort de la preſqu'isle.

Ce fort eſt aſſez grand, bâti de

pieces fur pieces avec des hangars, pour l'entrepôt des tranfports; il eft fitué fur un platon qui forme une prefqu'isle, qui lui a donné fon nom. Le pays des environs eft bon & agréable. L'on y entretient des voitures pour le portage, qui eft de fix lieues. Quoique dans un pays plat, le chemin n'y eft pas trop bon jufques au fort de la riviere aux Bœufs, lequel eft un quarré moins grand que celui de la prefqu'isle, & auffi bâti de pieces fur pieces.

La riviere aux Bœufs eft fort finueufe, a peu de fond dans les baffes eaux & dans les tems de pluye. Elle groffit beaucoup & a un courant fort rapide. Elle eft encaiffée dans une vallée qui s'approfondit à mefure que l'on approche de la Belle - Riviere.

A fon embouchure, appellée en

anglois *Vaningo*, les François avoient un fort mauvais & petit fort, appellé *fort Machault*, qui eſt auſſi un entrepôt pour ce qui deſcend au fort du Queſne.

Les deux rivieres marquées dans la carte, au de là dela preſqu'isle, qui tombent dans le lac, communiquent auſſi avec des rivieres qui tombent dans l'Ohio, comme la riviere au Caſtor. Mais celle-ci n'eſt pas profonde. Elle eſt même embarraſſée de quelques rapides.

La riviere à Séguin a une bien plus belle communication avec la Belle-Riviere. Les bâtiments remonteroient preſque à trois lieues de ſa ſource, & avec des bateaux on arrive juſques à un portage qui n'a pas plus d'un mille. De là on entre dans une fort bonne riviere, que les Anglois appellent *Muskingann*. Suivant les rélations, c'eſt

le plus joli pays de l'Amérique à habiter. On y voit les plus beaux bois, propres à différents usages, & les plus belles terres, dans de belles plaines.

Sandoské communique aussi dans la riviere Sonhioto & à la riviere à la Roche, qui descend dans l'Ohio avec des portages fort courts. C'est le grand passage des Sauvages, pour venir dans la Belle-Riviere.

Si l'on se fût d'abord fixé aux deux derniers postes décrits ci-dessus, au lieu de s'aller établir dans la Belle-Riviere, l'on auroit intercepté toute la communication des Sauvages avec les Anglois. L'on auroit évité par là de donner à ces derniers de l'ombrage, jusques à ce que l'on eût été en force pour s'établir où l'on auroit voulu. Le commerce de la Belle-Riviere

étoit moins que rien pour les François (*a*), parce que cette contrée n'eſt habitée que par des Loups & des Iroquois fugitifs de leurs pays, qui s'y ſont venu établir.

L'Ohio eſt preſque navigable depuis ſa ſource avec des canots, ſans aucun rapide. Depuis Kanoagon, l'eau eſt toujours belle pour porter des bateaux de moyenne grandeur. Son cours eſt ſinueux, encaiſſé dans une vallée qui s'approfondit & s'élargit à meſure que l'on deſcend. Elle n'a pas des rapides, mais un grand courant, ſur-tout dans les grandes eaux du printems.

Cette navigation demande ce-

(*a*) Mais la poſſeſſion des bords de cette riviere étoit de la plus grande importance, pour conſerver la communication du Canada avec la Louiſiane.

pendant de l'attention en descendant, parce que les retours de cette riviere sont fort fréquents, & portent souvent sur des troncs d'arbres, dont son cours ne laisse pas que d'être embarrassé. Depuis le fort du Quesne en descendant, la navigation devient meilleure, son lit plus large, & a une bonne profondeur d'eau.

La vallée n'a pas plus d'un quart ou demi-lieue de largeur jusques au fort du Quesne. La côte du nord est bordée de pays élevés sans montagnes. Celles du sud sont les revers des Apalaches, ou montagnes Alligeny. Il n'y a point de rivieres navigables qui sortent de ces montagnes pour communiquer à la Belle-Riviere; la plupart sont plutôt des torrents ou des ruisseaux que des rivieres.

La Manenguelée porte bateau

usques à sa fourche avec l'Oxiogani, au pied du Laurel-Hill, ou Mont du Laurier. Aussi les Anglois n'ont jamais cherché à faire ces routes que par terre.

Les montagnes du côté de la source de la Belle-Riviere, sont des roches couvertes de buis, comme les Cevennes. J'ai marqué sur la carte les chemins faits par les traiteurs. Ils menent des chevaux chargés, comme nos colporteurs.

Bradokc faisoit tous les jours son chemin devant lui, dans sa marche à la Belle-Riviere. Mais les Anglois l'ont refait en 1758, & perfectionné en 1759, comme il est tracé sur la carte (*a*).

(*a*) Voyez aussi celle de la marche du colonel Bouquet à travers le pays des Indiens, en 1764, par Thomas Hutchins.

Le fort du Quesne étoit sur une pointe basse près de la riviere, & sujette à l'inondation. Les Anglois ont fait leur nouveau fort, appellé *Pittsbourg*, sur le rideau qui est devant l'ancien fort. C'est un pentagone d'environ 80 toises du côté extérieur, en terre, revêtu intérieurement & extérieurement de grosses pieces de bois, dans le goût de celui de Chouegen. Il peut contenir 7 à 800 hommes.

Ils avoient construit à Loyal-Anon, un fort de pieux debout, à tenir 200 hommes. Ils avoient aussi fait dans cet endroit un camp retranché, en terre, de dix pieds d'épaisseur dans le haut, revêtu de pieces de bois, avec un fossé de 12 à 15 pieds de largeur. Ce camp étoit adossé à une montagne dans un fond, & commandé de partout.

Les autres forts sur cette route, jusques en Virginie, sont des enceintes en pieux debout, pour servir d'entrepôt. Ils y tenoient 25 à 30 hommes de garnison.

Les montagnes & les chemins de cette route sont assez difficiles. Lorsque les Anglois faisoient des convois, il falloit un tiers de chevaux de plus, pour porter de l'avoine pour nourrir les chevaux de charge.

Les villes d'entrepôt pour ces expéditions étoient Lancaster (*a*) & Schippenbourg, où l'on assembloit tous les vivres & munitions qui passoient à la Belle-Riviere.

Il n'est pas à douter que si les François eussent été un peu en for-

(*a*) Les Anglois comptent de Pittsbourg à Lancaster 238 milles, & de Lancaster à Philadelphie 66.

ce dans cette partie, ils n'euſſe
empêché les ennemis de s'y établi
par les chicanes dont ces pays
montagnes ſont ſuſceptibles.

OBSERVATIONS

ur les montagnes de l'Amérique Septentrionale.

On ne peut se former une juste idée de la théorie de la terre, que ar une connoissance approfondie e la structure & de la direction es montagnes. Les chaînes des lus hautes de notre continent, ont la plupart d'Occident en Orient. Celles du Nouveau Monle, les Cordelieres & les Apalahes, tournent, au contraire, du ord au sud. Les savans académiciens envoyés au Pérou pour la nesure de la terre, ont fourni à M. de Buffon des détails intéressans sur les Cordelieres, dont il s'est servi pour établir son systême.

Il n'a pas eu le même secours pa
rapport aux Apalaches, qu'il a
pour ainsi dire, oubliées; c'est pou
quoi nous transcrirons ici les ob
servations judicieuses que nou
avons trouvées, sur cette dernier
chaîne de montagnes, dans les pa
piers de M. Pouchot, qui a beau
coup profité du travail de M
Evans, sans néanmoins le citer (*a*)

Les monts Notre Dame formen
une espece d'angle à l'entrée d
fleuve St. Laurent, & peuven
être pris pour une continuité, ou
plutôt pour le commencement d
la chaîne des Apalaches. Ces mon
tagnes sont plus hautes, vers l'em
bouchure de ce fleuve, & à mesure
que l'on avance dans le continent

(*a*) Il ne fait même souvent que tra
duire l'analyse de la carte générale des
colonies britaniques, ouvrage anglois,
publié en 1755, *in*-4°., par M. Evans.

les paroiſſent s'abaiſſer, & ce même continent s'élever juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu aux lacs, où on voit des plaines d'une élévation très-conſidérable. Celles-ci viennent aboutir du côté de l'eſt au ſommet des Apalaches, qu'elles ſemblent même former.

Dans le pays qu'occupent les colonies angloiſes, la ſtructure de ces montagnes varie, & elles ſont partagées, par la riviere d'Hudſon, en deux chaînes qui ont généralement leur direction parallele à la mer. Depuis la partie de l'eſt juſqu'à la baye de Maſſachuſet, elles n'en ſont qu'une, dont la direction eſt preſque nord, & en avançant toujours un peu plus E. ſuivant la forme de la côte de la mer. Cette étendue de pays peut ſe diviſer en deux bandes, priſes depuis Boſton, en allant à l'oueſt.

La premiere commence auprès

de Water-Town, & forme des côteaux ou monticules fort rudes, juſqu'à ce que l'on ait paſſé Veſter, & de là environ 20 milles du côté de la riviere d'Hudſon. La ſeconde bande eſt la plus grande partie, couverte de petites montagnes qui forment une longue chaîne qui s'étend vers le ſud juſqu'au Sund, qui diviſe le Long-Island du Main, & occaſionnent ces pentes, ces arrêtes, ces ſommités & ces terres remplies de rochers détachés, que l'on obſerve, lorſqu'on voyage le long des rivages de la mer dans le Connecticut, & qui empêchent de faire un meilleur chemin dans l'intérieur de ce pays.

Quoique la plus grande partie du Connecticut ſoit compriſe dans cette eſpece de bande, cependant on y trouve de grands vallons, de beaux & bons pays. Entre ces chaînes, les plus grandes ſont le long

ong de la riviere de Connecticut. l se trouve de ces intervalles de o milles de largeur. La direction e ces chaînes de côteaux & de nontagnes donne la direction du ours des rivieres & des ruisseaux de ces pays.

Dans l'est de la premiere bande, lu côté de la mer, les terres sont ormées par un amas des sables de 'Océan, mêlés avec les débris ramassés par les marées du N. E. & lu S. O. qui ont formé presque out le pays du Cap Cod, jusqu'à 'E. du fond de la baye de Massahuset. La Longue-Isle, ou Longsland, paroît aussi formée des sables de l'Océan, mêlés avec des erres qui ont coulé du continent. Les terres, en s'avançant dans l'O. ont de même nature; mais les nontagnes sont plus élevées, à nesure que l'on approche des fronieres du Canada.

Le pays, au S. O. de la riviere d'Hudson, est divisé plus réguliérement, par un plus grand nombre de bandes que celui dont nous venons de parler. Le premier objet que l'on trouve dans cette partie, est ce rideau de rochers d'une espece de talc de deux, trois, & même de six milles de largeur, dont le sommet s'éleve au dessus des contrées adjacentes. Il s'étend de la ville de New-Yorck au sud-ouest, par les chûtes les plus basses des rivieres de Delaware, de Schuylkill, de Susquehana, de Gun-Powder, de Patapsco, de Potomack, de Rapahannock, de James-River & de Ronoack. Cette chaîne de roches, qui se présente comme une courbe réguliere, formoit anciennement la côte de la mer, dans cette partie de l'Amérique.

Depuis la mer jusqu'à cette chaî-

ne, & depuis les côteaux de Navesink, au sud ouest, jusqu'aux extrêmités de la Géorgie, tout le pays forme la premiere bande. On peut le désigner en le nommant *les plaines basses*, qui sont formées par les terres coulées des pays supérieurs, mêlées avec le sable de l'Océan. Ces plaines ne sont arrosées par aucune riviere. C'est un sable blanc, d'environ 20 pieds de profondeur, entiérement stérile, & où il n'y a aucune terre végétable qui puisse l'améliorer. Mais les parties où se trouvent les rivieres ont été fertilisées par les terres qu'elles ont entraînées avec elles, & qui se sont mêlées avec les sables, comme les vases de mer, les coquillages, & les autres corps étrangers que l'on y trouve, le démontrent.

Ce sol est le même, dans une espace de 40 à 50 milles de large.

Dans la route depuis Navesink jusqu'au cap de la Floride, on découvre par-tout un pays stérile. Le voisinage d'aucune riviere n'y a point fertilisé quelques terres qui ont coulé des parties supérieures. On y voit seulement quelques marais, ou bas-fonds, qui à peine peuvent nourrir quelques cedres blancs. On y trouve aussi communément des veines d'argile, détachées, par la mer, de ces côteaux de talc ; quelques-unes ont trois à quatre milles de largeur.

Depuis cette chaîne de rochers, où toutes ces rivieres forment une chûte, jusqu'à la chaîne des monticules interrompus, appellés *les Montagnes du sud*, il y a un terrein de 50, 60, & 70 milles d'étendue, fort inégal, qui s'éleve à mesure que vous pénétrez dans l'intérieur du pays. Cette seconde bande peut se dénommer le Pays

Supérieur. Il confifte en quelques veines de différentes efpeces de terres & de décombres. Il a quelques milles de longueur, & eft entremêlé, en quelques endroits, de petits rideaux & de chaînes de monticules. Leur pente donne une grande rapidité aux eaux des torrens & des ravins, qui entraînent les terres dans les rivieres, qui fertilifent les plaines baffes. Ces pentes rudes & ces ravins rendent la moitié de ce pays peu propre à la culture.

Les montagnes du fud n'ont pas des fommets, comme les montagnes Endlefs; mais ce font de petits monticules rocaffeux, interrompus irréguliérement en quelques endroits, & ifolés. Les uns ont un cours de quelques milles en longueur; d'autres s'étendent plufieurs milles en largeur. Entre les montagnes du fud, & les hautes montagnes Endlefs, que l'on ap-

pelle par diſtinction de celles du nord, en quelques endroits, Kittatini & Pequilin, il y a des vallons très - beaux & fort bons, de 8, 10, & 20 milles de largeur ; c'eſt où ſe trouve la partie la plus conſidérable du meilleur pays cultivé que poſſédent les Anglois. Cette bande paſſe à travers la Nouvelle Gerſey, la Penſylvanie, le Mariland & la Virginie. On n'a point encore donné de nom général à ce pays ; mais on pourroit l'appeller *Piémont*, à cauſe de ſa reſſemblance avec cette contrée de l'Europe pour la bonté des terres. C'eſt la troiſieme bande du continent ſeptentrional de l'Amérique.

Les montagnes *Sans fin*, ou Endleſs, ainſi appellées de la dénomination ſauvage, traduite en langue angloiſe, forment une longue chaîne aſſez uniforme. Elles ont environ 5 à 600 toiſes de hauteur per-

pendiculaire, au dessus des vallées intermédiaires. Leur nom exprime assez leur étendue.

En quelques endroits, comme vers les montagnes de Kaatikill & vers les sources du Ronoack, on pourroit s'imaginer voir les extrémités des monts Endless; mais si on examine un peu de près dans les côtés, on les verra s'étendre en de nouvelles branches qui n'ont pas moins d'étendue. Leur derniere chaîne, qui est celle d'Alligeny, ou de la Belle-Riviere, est parallele avec cette premiere chaîne de rochers talqueux qui termine la premiere bande. Cette chaîne est terminée par de grandes buttes de terres & de rochers détachés, vers les sources du Ronoack & de la New-River.

Les chaînes les plus E. qui paroissent courir au S. tournent imperceptiblement à l'O. ce qui fait

que les vallons de la bande du Pays Supérieur & du Piémont, comme nous venons de l'appeller, ont plus de largeur dans la Virginie que dans les parties au N. Les chaînes du S. O. ſemblent vouloir ſe lier avec celles d'Alligeny. Dans quelques endroits, elles ſe diviſent & forment de nouvelles chaînes de montagnes, comme ſont celles d'Ouaſioto.

Par-tout ces chaînes ſe pénétrent, pour ainſi dire, les unes les autres, par des contre-forts, ou des éperons, qui ſortent de la plus grande chaîne de montagnes, & ſe répandent en monticules détachés; ce qui paroît indiquer de bonnes routes dans leur intérieur; mais on ne trouve point d'iſſue, quand on y voyage. Il eſt plus ſûr de paſſer ſur les rochers, que dans les parties mêlées de roche & de terre, parce qu'elles menent à des

avins qui forment des précipices. À peine la dixieme partie des terres dans ces montagnes eſt propre à être cultivée. C'eſt la quatrieme bande, qui aboutit aux contrées des Iroquois & au pays qui vient finir ſur les plaines de l'Ohio.

Concluons de ces remarques de M. Pouchot, 1°. que toutes ces bandes dont il parle ne ſont que des rameaux des Apalaches, ou plutôt les différentes parties qui compoſent cette chaîne de montagnes, ſoit en longueur, ſoit en largeur; 2°. que toute la contrée ſituée à l'eſt des Apalaches a été évidemment couverte par les eaux de la mer, & que les veſtiges nombreux & ineffaçables de ce changement prouvent qu'il ne peut être fort ancien.

Il nous ſera encore permis d'ajouter ici, que cette chaîne des monts Apalaches, & cette bande

élevée de terre à l'oueſt, qu'ell
ſemble ſoutenir & être ſon ancien
ne limite, ſont une portion d'un
bande principale qui s'étend, du
ſud-eſt au nord-oueſt, depuis
l'embouchure de Rio de la Pla
ta, juſqu'au delà des grands lac
de l'Amérique Septentrionale.

REMARQUES

Sur le Saut de Niagara.

LA partie la plus ſeptentrionale de l'Amérique étant fort élevée, les rivieres qui en découlent, doivent néceſſairement, avant de ſe décharger dans les lacs, ou dans les fleuves, & ſuivant la pente des terres, faire des chûtes plus ou moins conſidérables. La plus célebre de toutes eſt évidemment celle de Niagara. Les Sauvages voiſins de Québec la regardoient comme ſituée à l'extrêmité occidentale de ce continent, quand les François vinrent s'y établir. Ils aſſuroient à ces derniers „ qu'à la „ fin du lac Ontario, il y a un „ ſaut qui peut avoir une lieue

„ de large, d'où il deſcend un „ grandiſſime courant d'eau dans „ le dit lac; que paſſé ce ſaut on „ ne voit plus de terre, ni d'un „ côté ni d'autre, mais une mer „ ſi grande qu'ils n'en avoient „ point vu la fin, ni oui dire „ qu'aucun l'eût vue; que le ſo- „ leil ſe couche à main droite du „ dit lac, (*a*) &c.".

Les voyages que les François entreprirent bientôt dans l'intérieur de l'Amérique, leur procurerent des connoiſſances moins vagues ſur cette célebre caſcade. Elles furent cependant d'abord inexactes, & on ne peut guere compter ſur les détails que le baron de la Hontan & le pere Hennepin nous en ont donnés. La deſcription que nous en devons au P. Charlevoix, mé-

(*a*) *Marc l'Eſcarbot*, Hiſt. de la Nouvelle France, p. 352.

rite plus de confiance. M. de Buffon n'a pas dédaigné de l'insérer dans son ouvrage immortel. Outre ce que M. Pouchot a rapporté de ce saut, dans les observations qu'on vient de lire, nous en avons trouvé dans ses papiers, d'autres dont nous ferons usage.

La riviere du Portage, ou de Niagara, n'est proprement que l'émissoire du lac Erié, qui se décharge par là dans le lac Ontario, à six lieues de la Chutes. N'étant pas aisé de mesurer avec des instrumens l'élevation de cette chute, les voyageurs, qui ne pouvoient d'ailleurs la voir que de profil, ont fort varié dans leurs récits. Le baron de la Hontan avance qu'elle a sept à huit cents pied de haut (*a*), & le chevalier de Tonti, cent toises (*b*). L'estime du P. Charle-

(*a*) Voyag. p. 107.
(*b*) Dern. dec. de l'Amér. p. 30.

voix eſt plus ſûre ; il ne donne que cent-quarante à cent-cinquante pieds de hauteur au ſaut de Niagara.

M. de Buffon avoit d'abord cru que cette caſcade étoit la plus belle du monde entier, & qu'elle devoit cet honneur à ſon élevation ; mais depuis peu il ſemble s'être retracté, pour donner la préférence à celle de Terni en Italie. Quoique la plupart des voyageurs ne donnent à celle-ci que deux cents pieds de haut, l'illuſtre naturaliſte la ſuppoſe de trois cents (*a*). Sans chercher ici à recuſer ſon témoignage, nous obſerverons ſeulement que la montagne *del Marmore* n'a qu'une ouverture de vingt pieds, par laquelle ſe préci-

le P. Hennepin donne à cette chûte 100 braſſes, c'eſt-à-dire, 600 pieds.

(*a*) Suppl. à l'hiſt. natur. T. I. p. 469.

pite le Velino, dont la chûte perpendiculaire forme cette derniere cascade.

Ce n'est point la hauteur, mais la largeur d'une cascade, qui la rend considérable. Or celle de Niagara ayant neuf cents pieds de large, l'emporte évidemment sur toutes les autres. Elle ne peut être comparée à celle de Terni, qui, relativement à l'élevation, est inférieure à plusieurs que nous connoissons dans le pays des Grisons, le Valais & la Suisse. Nous sommes étonnés que M. de Buffon n'ait pas cité pour exemple de chûtes perpendiculaires, celles qu'on voit dans la célebre vallée de Lauterbrun, où la nature a étalé ses plus affreuses beautés. De la cime de deux montagnes qui se terminent au glacier, & laissent entr'elles un étroit & sombre vallon, se précipitent plusieurs

ruisseaux qui forment les cascades peut-être les plus élevées de l'univers. Celle de Staubbach a été exactement mesurée, & sa hauteur perpendiculaire n'est pas moins de huit cents seize pieds de roi, ou de onze cents pieds de Berne. A la vérité, sa largeur n'est pas considérable; on peut en juger par le ruisseau qu'elle forme en tombant, & qui n'a guere plus de huit ou neuf pieds de large dans sa plus grande étendue. Nous ne parlons point de la cascade de Myrrebach, & de quelques autres dont la masse des eaux est aussi petite, & l'élevation un peu moindre.

La chûte de Niagara est aussi remarquable par les phénomenes qu'elle produit que par sa largeur. Lorsque le tems est beau, on y voit plusieurs arcs-en-ciel, les uns au dessus des autres. Il n'est pas difficile d'en deviner la cause. Quel-

quefois un léger brouillard s'éleve comme une fumée, au dessus de cette cascade, & semble être celle d'une forêt qui brûle. On l'apperçoit du lac Ontario, quinze lieues au delà du fort de Niagara. C'est un signe non équivoque de pluie ou de neige, & un moyen sûr de reconnoître ce fort, ou l'embouchure de la riviere du Portage.

Le bruit que fait la cascade, augmenté par les échos des rochers d'alentour, s'entend plus ou moins loin, selon le vent qui regne. Il n'est pas rare de l'ouir de dix à douze lieues, mais comme un tonnerre éloigné & qui gronde fort sourdement; ce qui fait conjecturer au P. Charlevoix, qu'avec le tems il s'est dû former quelque caverne sous la chûte. Il en donne encore pour raison, qu'il n'a jamais rien reparu de tout ce qui

y est tombé (*a*). Ce dernier effe
est celui des gouffres qui se trou-
vent toujours, soit au bas des gran-
des chûtes d'eau, soit dans les en-
droits où le courant des rivieres
se trouve contrarié avec force, ou
trop resserré.

L'envie de critiquer le baron de la Hontan, a porté le P. Charlevoix à nier que les poissons qui se trouvent engagés dans le courant, au dessus de la chûte, tombent morts. „ On m'avoit encore assu-
„ ré, ajoute ce jésuite, que les
„ oiseaux qui s'avisoient de voler
„ par dessus, se trouvoient quel-
„ quefois enveloppés dans le tour-
„ billon que formoit dans l'air la
„ violence de ce rapide. Mais j'ai
„ remarqué tout le contraire. J'ai

(*a*) Journal hist. du voyage de l'Amérique Septentrionale, T. V. de l'hist. de la Nouvelle-France, p. 346.

„ vu de petits oiseaux voltiger „ assez-bas, directement au dessus „ de la chûte & s'en tirer fort „ bien" (*a*). Nous avons vu nous mêmes des oiseaux plongés, au bas de la cascade du Rhin, qui a du côté du château de Lauffen quatre vingts pieds d'élevation (*b*), & s'envoler ensuite sans danger. Les oiseaux de proie peuvent s'en être tirés aussi heureusement à Niagara dans un tems calme, mais non pas quand les vents sont renforcés dans la bande du Sud. Alors, comme M. Pouchot l'a observé plusieurs fois, les oiseaux aquatiques qui suivent le cours de la rivière, & s'élevent à la hauteur des rochers, sont contraints, pour se mettre à l'abri, de voler près de

(*a*) Id. p. 346. 347.

(*b*) Au côté opposé, près des forges de Neuhaussen, cette chûte paroît plus basse.

la surface de l'eau ; mais ne poi
vant plus dans cette position r
fouler le courant d'air, ils sont pr
cipités dans le bassin. Il en est
peu-près de même des poissons e
traînés par les rapides supérieu
à la cascade, qui se font sentir asse
avant dans le lac Erié. Un gran
nombre d'animaux doivent enco
périr dans les tournoyemens d'ea
Ils sont si terribles au dessus d
ces cataractes, qu'on ne peut y na
viguer (*a*). Dix ou douze Sau
vages Outaouais, ayant voulu tra
verser en cet endroit la rivie
avec leurs canots, pour éviter u
parti d'Iroquois qui les poursu
voit, firent en vain leurs effor
pour résister à l'impétuosité de
courans, & ne tarderent pas
être engloutis dans les eaux de l
cascade (*b*).

(*a*) Transf. Philos. T. VI. part. I
p. 119.

(*b*) Charlevoix, journ. cit. p. 34

Quoique leur masse tombe per-
pendiculairement sur des rochers
vifs, elle forme néanmoins par
l'impulsion forte du courant & sa
quantité, un talus assez considéra-
ble. Le baron de la Hontan pré-
tend qu'au dessous, il y a un che-
min où trois hommes peuvent ai-
sément passer de l'un ou de l'au-
tre côté, sans être mouillés, &
sans même recevoir aucune goutte
d'eau (*a*). Ni le P. Charlevoix,
ni M. Pouchot, ne parlent de ce
chemin, que personne n'a eu vrai-
semblablement envie de pratiquer.

Autour de la chûte, on apper-
çoit des rideaux de quatre-vingts
pieds de haut. Ils désignent évi-
demment que le canal ou la rivie-
re qui la forme, étoit autrefois
presque de niveau avec le lac Erié.
Le saut de Niagara doit donc

(*a*) Voy. p. 107.

avoir eu beaucoup plus d'élevatio
qu'il n'en a aujourd'hui, & le l
de roche qui l'occasionne, s'ét
miné peu-à-peu, avant d'être dan
son état actuel.

Lorsqu'on est parvenu au som
met des montagnes voisines de l
chûte, on découvre une plaine d
trois ou quatre lieues de largeur
qui regne du côté de Toronto
autour du lac Ontario, & varie
suivant le gissement des côtes, au
nord-est & au sud-ouest. Ce ri
deau ou chaîne de collines com
mence aux montagnes du Nord
& s'étend dans la partie de l'est jus-
qu'au pays des Cinq Nations. On
ne peut douter que ces collines ne
formassent autrefois le rivage du
lac, dont les eaux, en baissant suc-
cessivement, ont abandonné la plai-
ne qui les entoure.

L'étendue de tous les grands
lacs, & en particulier de celui d'Erié

ui eſt au deſſus de la chûte de iagara, a ſubi le même change-ient. Les bords du fleuve St. Lau-ınt, qui eſt leur écoulement, n'en ıt point été exempts. L'isle de Iont-Réal, formée par deux bran-ıes de ce fleuve, nous en fournit ıe preuve. Ses côteaux s'élevent à ıe certaine diſtance de ſes côtes, & émontrent par là que tout l'eſpa-e de terre, depuis leur pied, juſ-ı'au rivage du fleuve, a été occu-é par ſes eaux, qui ſe ſont reti-es à meſure que la maſſe de cel-s des lacs à diminué, par l'a-iſſement ſucceſſif du ſaut de Nia-ıra & des autres rapides ou ca-raćtes qui interrompent le cours ı fleuve, au deſſus de Mont-Réal.

Rapportons encore une preuve ı changement dont nous venons e parler. Nous la chercherons ır les plus hautes montagnes du anada. On y découvre ſans ceſſe

des coquillages de mer de tout espece, ainsi que dans les ancien nes plaines couvertes de terre cal cinable, sulfureuse, ou composé de talcs & de grès. Les plaine plus récentes sont remplies, au con traire, de pétrifications de bois, d fruits, de serpens, d'escargots & d'autres coquillages d'eau douce

DE

DES MŒURS

T DES USAGES

Des

auvages de l'Amérique Septen-trionale.

AVERTISSEMENT.

*NOUS devons aux missionnaires
s détails précieux sur les mœurs
& les usages des nations sauvages
 l'Amérique Septentrionale. On
aurroit sans doute aucun reproche
 faire à ces apôtres du Nouveau-
monde, s'ils se fussent laissé moins
subjuguer par des préjugés d'Etat,
qui les ont trop souvent engagés,
suivant leur intérêt particulier,
tantôt à exagérer la barbarie des
sauvages, tantôt à en déguiser
s défauts. Un d'eux, le P. Lafi-
au, n'a point craint de les com-
parer aux premiers peuples de l'an-
tiquité. Son imagination lui a fait
découvrir beaucoup de rapports de
religion, de coutumes, de tradi-
tions, &c. dont peu de personnes
reconnoîtroient aujourd'hui la vé-*

rité, de ſemblables paralleles n'é-tant plus guere du goût de notr ſiecle.

Les premiers voyageurs, ſur-tou Champlain, le fondateur & le per de la colonie françoiſe du Canada ont mis dans leurs relations cett ſimplicité & cette vérité qui le rendra toujours utiles, quoique l ſtyle en ſoit preſque inintelligible Ceux qui les ont ſuivis, au lieu d rectifier leurs erreurs, n'ont fai que les multiplier, ou traveſtir leur recits. Quelques-uns ont même o exalter d'une maniere auſſi ridicul qu'outrée les Sauvages. S'ils n'a voient prétendu faire qu'une épi gramme contre les nations civili ſées, on leur auroit peut-être par donné; mais ils ont cherché à ſe duire leurs contemporains & tromper la poſtérité. Le baron d la Hontan mérite en particulie ce reproche: il a voulu métamor

*poser tous les naturels de l'Améri-
ue en grands philosophes, & mal-
eureusement son ouvrage a joui
utrefois d'une célébrité dangereu-
: Jean Jacques Rousseau y avoit
ême puisé bien des idées aussi faus-
s qu'étranges.*

*Un ministre de Cleves, à qui les
aradoxes ne coûtent rien & qui
écide toujours à tort & à tra-
ers, quand il cesse de mal raison-
er, sans être sorti de l'Allema-
ne, s'est cru obligé de rejeter in-
stinctement tous les témoignages
es missionnaires & des voyageurs,
our accréditer ses propres rêveries.
omme elles ont séduit plusieurs lec-
urs, & qu'elles pourroient faire
aître d'injustes préjugés sur le
ompte de M. Pouchot, nous croyons
evoir transcrire ici le jugement
ue M. de Buffon a porté du systê-
e de ce ministre, M. Paw. C'est
n excellent antidote contre l'ouvra-*

ge de cet hardi détracteur de l'espec humaine.

„ *J'avoue, dit l'illustre natura-
„ liste, que je n'ai pas assez de con-
„ noissances* (a) *pour pouvoir con-
„ firmer ces faits, dont je doute-
„ rois moins si cet auteur n'en eû
„ pas avancé un très-grand nombr
„ d'autres qui se trouvent démen-
„ tis, ou directement opposés aux
„ choses les plus connues & le
„ mieux constatées; je ne prendra
„ la peine de citer ici que les mo-
„ numens des Mexicains & des Pé-
„ ruviens, dont il nie l'existence,
„ & dont néanmoins les vestiges
„ existent encore, & démontrent*

(a) Que ce langage est différent de celui de M. Paw! Un auteur étranger qui écrit dans notre langue, se croiroit-il dispensé de prendre un ton honnête & modeste, tandis que le premier écrivain de la nation s'en est toujours fait un devoir?

la grandeur & le génie de ces peuples, qu'il traite comme des êtres ſtupides, dégénérés de l'eſpece humaine, tant pour le corps que pour l'entendement. Il paroît que M. P. a voulu rapporter à cette opinion tous les faits ; il les choiſit dans cette vue : je ſuis fâché qu'un homme de mérite, & qui d'ailleurs paroît être inſtruit, ſe ſoit livré à cet excès de partialité dans ſes jugemens, & qu'il les appuie ſur des faits équivoques. N'a-t-il pas le plus grand tort de blâmer aigrement les voyageurs & les naturaliſtes qui ont pu avancer quelques faits ſuſpects, puiſque lui-même en donne beaucoup qui ſont plus que ſuſpects ? il admet & avance ces faits, dès qu'ils peuvent favoriſer ſon opinion ; il veut qu'on les croie ſur ſa parole & ſans citer de garans. Par exemple, ſur ces gre-

» *nouilles qui beuglent, dit-il, com-*
» *me des veaux; ſur la chair de*
» *l'iguane qui donne le mal véné-*
» *rien à ceux qui la mangent; ſur*
» *le froid glacial de la terre à un*
» *ou deux pieds de profondeur, &c.*
» *Il prétend que les Américains en*
» *général ſont des hommes dégéné-*
» *rés; qu'il n'eſt pas aiſé de con-*
» *cevoir que des êtres, au ſortir de*
» *leur création, puiſſent être dans*
» *un état de décrépitude ou de ca-*
» *ducité, & que c'eſt-là l'état des*
» *Américains; qu'il n'y a point*
» *de coquilles ni d'autres débris de*
» *la mer ſur les hautes monta-*
» *gnes, ni même ſur celles de moyen-*
» *ne hauteur; qu'il n'y avoit point*
» *de bœufs en Amérique avant ſa*
» *découverte; qu'il n'y a que ceux*
» *qui n'ont pas aſſez réfléchi ſur*
» *la conſtitution du climat de l'A-*
» *mérique, qui ont cru qu'on pou-*
» *voit regarder comme très-nou-*

veaux les peuples de ce continent ; qu'au delà du quatre-vingtieme degré de latitude, des êtres constitués comme nous ne sauroient respirer pendant les douze mois de l'année, à cause de la densité de l'hathmosphere ; que les Patagons sont d'une taille pareille à celle des Européens, &c. Mais il est inutile de faire un plus long dénombrement de tous les faits faux ou suspects que cet auteur s'est permis d'avancer, avec une confiance qui indisposera tout [l]*ecteur ami de la vérité*". Supplém. [à] l'hist. nat. *Tom. VIII.* éd. *in*-12. [p]. 326, 327, 328, 329.

DES MŒURS ET DES USAGES

Des Sauvages de l'Amérique Septentrionale.

LA race d'hommes qui peuple ce grand continent, eſt la même par-tout, à peu de différence près. Ils ont généralement la peau couleur de cuivre. Ils paroiſſent ordinairement plus noirs, parce qu'ils ſont élevés nuds, & à cauſe de l'uſage qu'ils ont de ſe frotter la peau avec des graiſſes, des glaiſes, ou des couleurs brunes ; ce qui joint à la malpropreté, leur rend la

peau encore plus noire qu'ils ne l'ont naturellement. Ils ont une marque très-diſtinctive, celle de n'avoir ni barbe ni ſourcils. Il eſt vrai qu'ils ont attention d'arracher les poils qui ſurviennent; mais ce ne ſont que des poils folets. Si on en trouve à préſent qui ont un peu de barbe, c'eſt qu'ils ſont métifs Européens.

Ils ſont généralement grands. Leur taille eſt de cinq pieds, 4, 5, 6 pouces, & au deſſus, juſques à près de ſix pieds. Ils ſont fort ingambes. Pluſieurs ont de la phiſionomie. On apperçoit dans quelques nations un air petit-maître. Ils ont l'œil vif. Ils n'ont pas autant de force en général que les Européens. Les femmes ſont moins bien de figure proportionellement. Elles deviennent fort graſſes, & flétriſſent de bonne heure. Il y a quelques nations du côté des Chaoua-

ons, qui ſont plus blanches; quelques-unes le ſont même autant que les Allemandes; cela eſt néanmoins très-rare.

Ceux qui différent par la figure, différent auſſi par l'art. Les Têtes Plates & tous les Caraïbes ont le front plat, & le deſſus de la tête élevé, parce que dans leur jeuneſſe on leur ſerre la tête entre deux morceaux de bois. Ceux que l'on nomme Têtes de Boule ont la tête ronde, ce qui eſt particulier à pluſieurs nations qui ſont dans le N. O. de l'Amérique. On dit que l'on a trouvé dans cette partie des hommes barbus, ce qui eſt fort douteux. L'on ne tient cela que des Sauvages, qui peuvent avoir pris des Eſpagnols pour des naturels du pays, ſe trouvant dans la partie qu'ils occupent. Une choſe frappante, c'eſt que ceux qui ont l'habitude de voir des Sauva-

ges, peuvent juger aux traits, ainfi que par la façon de fe mettre, de quelle nation ils font, fans qu'ils parlent.

Chaque nation peut être regardée comme une famille raffemblée dans le même canton. Les différentes nations ne s'allient que très-rarement entr'elles. Chacune habite un canton féparé de ce grand continent. A moins que l'intérêt national ne l'exige, ou que les guerres qu'ils entreprennent ne le demandent, ils fe fréquentent très-peu & reftent ifolés dans leur diftrict. Chaque nation eft divifée par villages, qui ne reffemblent point à ceux d'Europe. Un village fauvage a fes cabanes difperfées le long d'une riviere ou d'un lac, & quelquefois tient une ou deux lieues. Chaque cabane contient le chef de famille, fes fils, petits-fils, fouvent les freres & les fœurs;

auſſi il y en quelques-unes qui ont juſqu'à 60 perſonnes. Cette cabane forme généralement un grand quarré long, dont les côtés n'ont pas plus de 5 à 6 pieds de haut. Elle eſt faite d'écorce d'ormeau & le toit de même, avec une ouverture le long du faîte, pour laiſſer paſſer la fumée, & une iſſue aux deux bouts, ſans porte. On doit juger par là qu'elles ſont toujours remplies de fumée. On place le feu ſous l'ouverture du faîte, & il y a autant de feux que de familles. La marmite eſt ſoutenue par deux fourches & un morceau de bois mis en travers, avec une cuiller à pot, appellée *Mikoine*, à côté. Les lits ſont ſur des planches à terre, ou de ſimples peaux, qu'ils appellent *Appichimon*, placées le long des cloiſons. Ils ſe couchent ſur cette peau, enveloppés dans leurs couvertes qui, le jour, leur ſer-

vent de vêtemens. Chacun a sa place particuliere. L'homme & la femme couchent accroupis, de façon que le derriere de la femme est contre le ventre du mari ; leurs couvertes leur passant sur la tête & sous les pieds, cela ressemble assez à un pâté de canards. Les cabanes des Scioux, dans les grandes pleines du Missisipi, sont en forme de cône, formées avec des perches & enveloppées de peaux de bœufs illinois passées ; ce qui fait un joli effet.

Quoique les Sauvages domiciliés ou chrétiens n'ayent perdu aucun de leurs usages, ils sont cependant logés plus commodément que les autres, aux dépens du roi. Il y en a même qui ont des chambres meublées pour recevoir les Européens, lorsqu'ils vont les voir. Leurs meubles consistent dans des marmites de différente grandeur,

fuivant leur befoin, & leurs habillemens dans leurs chemifes, qui font coupées pour homme. Les femmes fe fervent des mêmes. Ils les veulent garnies; les jeunes gens petits-maîtres, & les femmes les portent volontiers à manchettes brodées ou à dentelles. Ils ne les quittent plus jufqu'à ce qu'elles foyent ufées ou pourries. Les premiers jours, ils les portent blanches, après quoi ils les frottent avec du vermillon. Elles font rouges pendant quelque tems, jufqu'à ce qu'elles deviennent noires par l'ufage. On peut juger par là que la confommation qu'ils en font eft très-confidérable, ne les lavant jamais. Ils quittent ordinairement leurs chemifes pour fe mettre au lit: l'homme couche tout nud; la femme garde feulement le *machicoté* par décence.

Leur chauffure confifte en une

eſpece de guêtre d'étoffe de molleton friſé, rouge, blanc ou bleu. Cette guêtre eſt couſue en long, ſuivant la forme de la jambe, & a quatre droigts d'étoffe en dehors de la couture. Ces quatre doigts d'étoffe ſont brodés en rubans de différentes couleurs, mêlés avec des deſſeins de raſade ; ce qui forme un joli effet, ſur-tout quand la jambe n'eſt pas trop courte & troup fournie, ce qui eſt rare parmi eux. Outre cela, ils portent des jarretieres de raſade ou de porc-épic, brodées, de quatre doigts de largeur, & qui forment un nœud ſur le côté de la jambe. Les bandes des guêtres flottent preſque ſur le devant, afin de ſe couvrir le tibia contre les brouſſailles. Leurs ſouliers ſont une eſpece de chauſſon fait de peaux de chevreuil, de cerf, ou de caribou, paſſés comme des gans de chevre, & auſſi doux.

Le deſſus du pied eſt à grille, & brodé avec un trouſſi, à la hauteur de la cheville du pied, large de deux doigts, auſſi brodé avec du porc-épic, teint de différentes couleurs, & de petites aiguillettes en cuivre garnies de poils teints & de petits grelots qui ſonnent en marchant. Cet uſage a pu être imaginé pour faire fuir les ſerpens & les couleuvres, qui ſont en grand nombre. Il y a des ſouliers pour l'hyver, en forme de brodequins, qui ſont très-propres; il y en a qui coûtent juſques à un louis; & les moindres ſont de 40 ſ. à 3 livres. On voit des paires de guêtres qui coûtent juſques à 30 liv. Les femmes portent un jupon, appellé *machicoté*, fait d'une aune de drap bleu ou rouge, de la qualité de ceux du Berri ou de Carcaſſonne. Le bas eſt garni de différents rangs de rubans, jau-

nes, bleus & rouges, ou de la tavelle angloiſe. Cet ajuſtement reſſemble à un jupon de coureur; il n'eſt tenu que par une courroie ſur la ceinture; la chemiſe paſſe par deſſus & le couvre. Ces femmes ſont chargées de colliers, comme des vierges décorées; ce ſont des rubans de porcelaine de raſade, au bout deſquels ſont attachées des croix de Calatrava, des dès à coudre, des pieces d'argent, qui leur tombent juſqu'au deſſous de la gorge, qui en eſt preſque couverte.

Elles ne ſe percent point les oreilles, comme les hommes, mais elles portent des pendans faits en chaînettes de laiton ou de raſade, qui leur deſcendent fort bas ſur les épaules. Elles portent toutes leurs cheveux partagés en deux ſur le milieu de la tête, & arrangés de façon qu'ils viennent couvrir une

partie des oreilles, & ſont enfermés derriere dans une queue qui leur tombe juſqu'à la ceinture. Cette queue, qui a la forme de celle d'un langouſte, eſt large de quatre doigts par le haut, & environ trois par le bas, & un peu plate. Elle eſt recouverte de peau d'anguille, paſſée & peinte en rouge. Pluſieurs ont le deſſus garni d'une plaque d'argent de deux à trois travers de doigts, & le bas de petits triangles, auſſi en argent, ou d'autre choſe; ce qui ne fait pas un mauvais effet. Une femme à qui on coupe cette queue ſe croit deshonorée, & n'oſe pas ſe montrer, juſqu'à ce qu'elle puiſſe la refaire. Les cheveux des femmes leur ſervent à eſſuyer leurs mains de toutes les graiſſes qu'elles touchent ſans ceſſe Elles les ont très-noirs, fort longs, liſſes & forts. Elles mettent quelquefois du vermillon dans

la raye de partage de leurs cheveux & derriere les oreilles. Les Abenakises se peignent tout le visage, quand elles sont parées; le haut en brun rouge, & le bas en vermillon. Les Outaouaises portent souvent, au lieu de chemises, des especes de brassieres de drap bleu ou rouge, coupées en deux pieces, de façon qu'avec quatre ou six cordons elles se couvrent la moitié du corps & des bras.

Les hommes, au lieu de machicoté, portent un braguet, qui est un quart d'aune de drap, qui, leur passant sous les cuisses, vient se renverser devant & derriere sur un cordon à la ceinture; quelquefois ce braguet est brodé. Lorsqu'ils voyagent, & qu'ils craignent d'être échauffés par la laine, ils mettent simplement ce braguet comme un tablier devant eux. Ils portent autour du col, un collier

en pendant comme nos chevaliers d'ordre. Au bout eſt une plaque d'argent grande comme une ſoucoupe, ou un coquillage de même grandeur, ou un cercle de porcelaine (*a*). L'avant-bras eſt garni de braſſelets d'argent, de trois à quatre doigts de largeur, & le bras d'une eſpece de mitons faits de porcelaine, ou en porc-épic, colorés avec des aiguillettes de peau qui forment une frange dans le haut & dans le bas.

Les Sauvages portent volontiers

(*a*) Les porcelaines du Canada ſont des coquillages que les Anglois appellent *clams*. Elles ſe trouvent ſur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, & ſur celles de Virginie. Elles ſont cannelées, allongées, un peu pointues & aſſez épaiſſes, &c. Voyez le journal du P. Charlevoix, T. V. de l'hiſt. de la Nouvelle-France, p. 308; *le voyage* de Calm dans l'Amér. Sept. T. II. p. 385 & ſuiv.

des anneaux à tous les doigts. La tête des hommes eſt plus ornée que celle des femmes. Ils employent quelquefois trois ou quatre heures à leur toilette. On peut dire qu'ils y ſont plus attachés qu'aucune petite maîtreſſe en France. Le ſoin de ſe *matacher* ou barbouiller le viſage artiſtement en rouge, noir & vert, avec des deſſeins ſuivis, & qu'ils changent ſouvent deux ou trois fois le jour, ne laiſſe appercevoir de naturel que les yeux & les dents, qu'ils ont fort petites, mais très-blanches & la levre vermeille. Ils ne portent de cheveux que de la largeur d'une calotte de prêtre, coupés d'un doigt de long, relevés avec de la graiſſe, & poudrés avec du vermillon ſur le milieu. Ils laiſſent deux meches de cheveux, qu'ils enferment dans deux étuis d'argent, de la longueur du doigt, ou dans une queue faite avec une

une broderie de porc-épic. Ils y arrangent aussi quelques plumes d'oiseaux, qui forment une espece d'aigrette. Quand un jeune homme a été à la guerre, il se découpe le tour de l'oreille & y attache du plomb, de façon que le poids fait alonger ce cartillage & que cela forme une ouverture à pouvoir y mettre une mitasse roulée. Ils entortillent autour un fil de laiton, & au milieu de la circonférence, ils mettent des aigrettes en plume ou en poils colorés. Ces oreilles leur viennent jusques sur les épaules & y flottent lorsqu'ils marchent. Quand ils voyagent dans les bois, ils se mettent une ceinture autour du front, qui contient les oreilles pour n'être pas déchirées dans les fourrées. Ils ne conservent leurs oreilles qu'autant qu'ils sont sages; car dès qu'ils se battent étant ivres, ils se les déchirent; aussi y en a-t-il

peu d'un âge avancé qui les ayent entieres. Ils se percent le tendon du nez, & y mettent un petit anneau avec un petit triangle d'argent qui leur tombe sur la bouche.

Ils portent hommes & femmes, sur les épaules une couverte, soit en laine qu'ils achetent des Européens, soit en drap, ou en peaux passées. Il n'y a guere que ceux de l'intérieur des terres qui se servent de ces dernieres. Celles en laine sont des couvertes faites en Normandie, d'une laine assez fine, & meilleures que celles fournies par les Anglois, qui sont plus grossieres. Pour les enfans elles sont de la grandeur d'un point & d'un point & demi. Pour les hommes, de deux & de trois points. Après les avoir portées deux à trois jours blanches, ils les barbouillent de vermillon, d'abord avec une croix rouge. Quelques jours après ils

'en couvrent ; ce qui contribue
ncore à leur rendre la peau rou-
;e. Lorsque les filles ont quelque
leſſein de conquête, elles peignent
eurs couvertes de nouveau : celles
n drap ſont d'une aune & un
uart de drap rouge ou bleu, de
ı qualité des machicotés. Ils gar-
iſſent le bas d'une douzaine de
andes de rubans jaunes, rouges
ɛ bleus, & de tavelle angloiſe,
ıiſſant la largeur du ruban d'in-
ɛrvalle d'un rang à l'autre. A l'ex-
'êmité de ces bandes, on laiſſe dé-
ɔuſus cinq à ſix doigts de rubans
ui flottent. Ils recouvrent le haut
vec des boucles rondes d'argent,
ɛ trois quarts de pouce de dia-
ıetre : tout ceci regarde l'ajuſte-
ıent des petits maîtres, ou des
ɛtites maîtreſſes. Les hommes
ɔrtent volontiers des capots ou
ſpece de fracs galonnés, des cha-
ɛaux bordés en faux, le côté du

bouton relevé, le reste abattu, avec des plumets bleus, rouges ou jaunes. Ils n'ont jamais voulu porter des culottes, même les chrétiens, malgré les sollicitations des missionnaires.

Une chemise presque noire, barbouillée en rouge, une veste galonnée ou glacée, un habit galonné déboutonné, un chapeau détroussé, quelquefois une perruque mise à rebours; joignez à tout cela un visage auquel les masques de Venise doivent céder pour la singularité, & vous aurez une idée de la figure d'un Sauvage. Les hommes portent une ceinture d'environ six pouces de largeur en laine de différentes couleurs, que les Sauvagesses font avec un dessein à flamme très-proprement. Ils suspendent à cette ceinture, leurs miroirs, leur sac à petun, qui est une peau de loutre, de castor, de

chat, ou d'oiſeau écorchée en entier, & paſſée, dans laquelle ils mettent leur calumet, leur tabac & leur briquet. Ils ont encore un ſac à plomb qui eſt fait comme une petite beſace, où ils mettent leurs balles & leur plomb pour la guerre ou la chaſſe. Ils portent leur miroir ſur le cul & leur caſſe-tête. Ils ont une corne de bœuf en bandouliere où ils tiennent leur poudre. Leur couteau eſt pendu dans une gaîne au col & leur tombe ſur la poitrine. Ils ont auſſi un couteau crochu, qui eſt une lame de couteau ou d'épée recourbée. Ils font beaucoup d'uſage de cet inſtrument. Ce ſont là les meubles & les richeſſes des Sauvages, & dont ils regardent la propriété auſſi ſacrée que celle de leurs enfans.

Les femmes & les filles ſe tiennent hors de leurs cabanes, lorſqu'elles ont leurs menſtrues, &

n'y rentrent qu'après que le tems en est passé & qu'elles se sont lavées. Les Sauvages ne cohabitent point avec elles dans ce tems, rarement durant leur grossesse, ainsi que pendant qu'elles allaitent. Une femme s'accouche ordinairement toute seule ; elle sort de sa cabane & s'accroche à des branches d'arbres. Elles ne se plaignent point, & trouvent étrange que les Européennes crient. Elles vont porter leurs enfans dans l'eau pour les laver & rentrent dans leur cabane ; malgré cela les mauvaises couches sont rares.

Les hommes & les femmes ont une amitié très-grande pour leurs enfans. Ces dernieres ont une attention particuliere pour eux, & les tiennent fort proprement. Leur berceau est une planche sur laquelle elles enveloppent l'enfant dans des peaux les plus douces. Elles y

mettent deſſus un duvet tiré d'une eſpece de jonc, pour qu'il ne s'échauffe point par ſon ordure. Elles obſervent de laiſſer ſur le devant une petite ouverture, arrangée de façon que l'enfant urine toujours dehors. Si c'eſt une fille elles y mettent un petit chenal d'écorce d'arbre. La planche eſt trouée par les côtés, pour paſſer les bandes qui emmaillottent l'enfant. Les pieds ont un repos, & au deſſus de la tête il y a un cerceau de trois travers de doigt, ſur lequel eſt attaché un tapis d'indienne ou de drap le plus propre qu'ils peuvent avoir, pour couvrir l'enfant.

Au haut de la planche, on attache une liſiere pour porter l'enfant; elles la paſſent ſur leur front, & le berceau eſt tout le long de leurs épaules. Si l'enfant pleure, elles le ſecouent pour le bercer; lorſqu'elles le quittent, elles le ſuſ-

pendent à quelque branche, de façon que l'enfant est toujours debout. Il dort ainsi, la tête penchée sur l'épaule. Lorsqu'il est malade, sa mere le tient couché, ne le quitte pas de vue, & lui fait prendre de petits remedes qui sont très-bons. Si elle leur donne des lavemens, elle a une vessie à laquelle un petit tuyau sert de canulle. Les Sauvagesses allaitent leurs enfans deux, trois ans, & plus; car ils quittent la mamelle d'eux-mêmes. Ils vont tout nuds jusqu'à quatre ou cinq ans. A cet âge les filles portent seulement un machicoté. Tous les enfans des deux sexes ont une petite couverte. Ils crient, pleurent, & jouent entr'eux, sans que les parens y fassent attention. Il est très-rare qu'ils les battent. Lorsqu'on est obligé de les porter, l'enfant embrasse le col de sa mere & se tient à califourchon sur ses épau-

.es. Il y eſt contenu dans la cou-
verte, ce qui le repoſe. Hommes, femmes & enfans un peu grands ſont chargés de ce ſoin. Quand ls voyagent par terre, chacun porte ſon petit paquet ſur les épau-
es ſuſpendu au front par un col-
ier. Leur fardeau eſt tout dans une couverte pliée aux deux bouts par les cordons du collier, très-ar-
iſtement; ce qui ferme les deux extrêmités comme une bourſe (*a*).

Les enfans juſqu'à l'âge de trei-
ze à quatorze ans, n'ont d'autre occupation que de jouer; les mâ-
es font de petits arcs, & y ajou-
ent des morceaux de bois qui ont une petite boule à une extrêmité. ls s'amuſent à tirer aux petits oi-
ſeaux, & ils y deviennent ſi adroits

(*a*) Cet uſage ſeroit très-bon pour nos ſoldats. Les Anglois l'avoient adopté.

qu'ils les tuent souvent. Leur jeu favori est la crosse, dont s'amusent grands & petits depuis 20 juqu'à 50 personnes ; ils y jouent même gros jeu & y perdent tous leurs meubles. Quel mal qu'ils se fassent, ce qui arrive souvent, malgré leur adresse, par la vivacité avec laquelle ils jouent, jamais ils ne se fâchent.

Les filles font d'abord des poupées, ensuite elles s'occupent à coudre ou à passer des peaux. Cette vie oisive leur donne de la malice de très-bonne heure, & quelquefois à 6 ou 8 ans elles n'ont plus leur virginité, qu'elles perdent en jouant avec d'autres enfans. Les parens n'y trouvent rien à redire, disant que chacun est maître de son corps. Les filles conservent cependant toujours un air de décence dans la façon de parler & dans le maintien. Elles ne souffri-

oient pas qu'on leur touchât la gorge, ni qu'on leur fît des baisers, ur-tout dans la journée : elles ont toujours en public très-enveloppées dans leurs couvertes, & narchent en faisant de très-petits as. Elles portent les pieds en dedans, ont le pas croisé, & marhent en petites maîtresses. Les ommes marchent aussi le pied rès-en dedans ; c'est peut-être 'usage d'aller dans les bois, qui es forme à cette habitude pour ne as heurter les racines. Les filles ui ont du tempérament, le suient ; d'autres restent fort sages ussi par tempérament.

Les garçons à l'âge de 14 ans ommencent à chasser, & même ont à la guerre. L'occupation des eunes gens dans les villages est la anse, qu'ils quittent souvent à eine sur les deux ou trois heures près minuit. La fille qui a du

goût pour un jeune homme, ſe place derriere lui en danſant, & le ſuit toute la veillée. Ces danſes ſont des branles en rond; le pas des hommes eſt preſque un pas d'allemande; les femmes ne font qu'une eſpece de tricoté fort court. Leurs chanſons ſont généralement très-libres. Celui de la tête chante; les autres ne répondent que par un *héé*, en finale de cadence. A la fin de chaque ſtrophe tout finit par un cri général; après quoi on fait une petite pauſe, & enſuite on reprend un autre couplet: les femmes ne diſent mot. Ils danſent avec tant de vivacité, qu'ils ſe mettent tout en ſueur. Ces danſes paroiſſent bien plus propres à fortifier la ſanté, que celles des Européens, qui ne ſont pas ſi fatiguantes. Il y a d'autres danſes de cérémonie, qui s'exécutent entre hommes; nous en parlerons ailleurs.

Ces danſes étant finies, ceux qui s'y trouvent ſans deſſein, regagnent leurs cabanes pour ſe coucher; les autres ne s'en tiennent pas là; la fille ſuit le garçon, ſans rien dire, juſqu'à l'endroit où il veut ſe coucher. Lorſqu'il eſt au lit, il lui dit, couche-toi. Alors la fille ſe déshabille, s'introduit doucement ſous ſa couverte qu'elle arrange avec la ſienne, de façon qu'ils ſe trouvent enveloppés comme nous avons dit ci-deſſus. Ils reſtent ſouvent couchés juſqu'à 9 à 10 heures du matin; après quoi ils ne ſe parlent plus de la journée. D'autrefois, celui qui a du goût pour une fille, attend qu'elle ſoit retirée dans ſa cabane, & que tout y ſoit tranquille. Il y entre alors, va au feu, y prend un petit tiſon allumé, qu'il porte ſur le viſage de la fille. Si elle paſſe ſa tête ſous ſa couverte, il ſe retire ſans rien di-

re ; ſi au contraire elle ſouffle ſur le tiſon, il le jette & ſe couche auprès d'elle (*a*).

Les jeunes garçons ſont généralement plus ſages que les filles ; il s'en trouve beaucoup qui, avant l'âge de vingt-deux à vingt-trois ans, n'en veulent pas connoître, diſant qu'ils ne veulent pas s'énerver. Il eſt même indécent à un jeune homme de faire l'amoureux d'une fille. Il ne ſe croiroit pas un homme, s'il n'en étoit pas recherché. Les coureurs de filles ne ſont pas eſtimés parmi eux. Quoi qu'il y ait quelques filles ſages, peu cependant réſiſtent à leurs inclinations ou à des préſens. Elles tirent vanité du prix qu'on a mis à leurs appas, & ont attention de ſe vanter tout de ſuite de leur bonne for-

---

(*a*) C'eſt ce qu'on appelle *ſouffler l'allumette*.

tune, & de ce qu'on leur a donné, sur-tout si cela regarde des chefs ou des Européens de considération auxquels elles ne résistent guere. Elles préférent un Sauvage à un Européen, & ce n'est ordinairement que par intérêt ou par vanité, qu'elles se rendent à celui-ci. Si cela regarde quelqu'un de considération, elles le disent dans leur famille qui vient vous remercier de l'honneur que vous leur avez fait. Il y en a qui ont de véritables inclinations & qui sont fort jalouses; cela va même jusqu'au tragique. Si elles aiment leurs amants, elles élevent avec soin & avec gloire le fruit de leur amour, autrement elles se font avorter; quelques-unes se sont empoisonnées. Dès qu'un couple est arrangé, les autres filles ont attention de ne point rechercher cet homme, & le renvoyent à sa maîtresse. Si

elles s'enlevent leurs amants, il y a pour lors bataille entr'elles.

On pourroit ſuppoſer trois façons d'aimer parmi les Sauvages, 1°. l'amour de paſſade, qui naît d'une danſe, d'un préſent, &c. 2°. celui d'inclination, d'où ſuit une eſpece de mariage de louage; 3°. Celui qui les engage à contracter un mariage légitime. Le premier & le ſecond ſont ſans conſéquence parmi elles, & ne les empêchent point du tout de penſer au dernier. Pluſieurs filles aiment mieux reſter au ſervice du public. Celles qui vivent dans ce libertinage ſont fort ſujettes à ſe faire avorter. Malgré cette vie licentieuſe, où ils ne trouvent pas plus de mal qu'au boire ou au manger, ils ſe reſpectent entre freres & ſœurs. Les Iroquois regardent même les couſins germains comme freres, & ils ne veulent point avoir

le commerce entre proches. Si on leur en demande la raiſon, ils répondent que c'eſt leur uſage. Il y a cependant des nations du côté des Sauteurs, ou Ochibois qui, dès qu'ils épouſent une fille dans une famille, ont toutes les autres pour femmes. Les Outaouais & Miſſiſakes en prennent juſques à deux ou trois, s'ils ſe croyent en état de les nourrir par leur chaſſe; cela n'eſt pas commun. Lorſqu'on leur demande, pourquoi ils n'ont qu'une femme, ils répondent que c'eſt pour la paix du ménage, parce que ſi une eſt préférée, la jalouſie des autres occaſionne des diſputes que le mari eſt obligé de terminer par le bâton. Si une fille a une inclination décidée pour un jeune homme, elle cherche à ſe trouver où il eſt; s'il voyage, elle prend ſon paquet & le lui porte: ſi le jeune homme a du goût pour elle,

il la mene à la chasse avec lui, & elle lui sert de femme tout ce tems là; il a soin d'elle, & au retour souvent ils se quittent ou restent mariés. Les femmes pensent assez comme les Turques; elles croyent être au monde pour le service des hommes & pour les soulager dans leurs besoins domestiques. Les Sauvages se marient quelquefois par inclination, mais presque toujours par intérêt de famille, pour s'allier ou pour acquérir un chasseur dans la famille, le mari entrant dans la cabane de la femme. Ainsi il est avantageux d'avoir des filles dans une maison, puisqu'en se mariant, elles y font entrer des chasseurs, pour le soulagement des peres & des meres. Bien des jeunes gens ne se marient pas, pour servir à cet usage à leurs parens qui sont vieux (*a*).

(*a*) Chez les Iroquois, la lignée

La cérémonie du mariage eſt ſort courte. Si c'eſt un mariage de convenance de parenté, les parens ſe propoſent entr'eux cette alliance, & en avertiſſent leurs enfans. S'ils ont du goût l'un pour l'autre, le garçon va s'établir dans la cabane de la fille & lui fait préſent d'un équipement en entier. Lorſqu'il eſt couché il propoſe à la fille de ſe coucher avec lui; elle eſt debout à côté de lui près du lit; après s'être fait prier quelque tems, elle ſe déshabille & ſe met dans ſon lit modeſtement. Parmi les Iroquois c'eſt une marque de conſidération de ne point toucher à ſa femme; il y en a qui reſtent juſqu'à trois mois, pour leur marquer davan-

uit toujours du côté de la femme: ils diſent un tel fils d'une telle, déſignant la famille par le nom de la mere.

tage combien ils les estiment (*a*) Le mari apporte toutes les pelleteries de sa chasse à sa femme, qu prépare les peaux pour leur usag commun. C'est elle ordinairemen qui en fait la vente ; elle prend er échange ce qui est nécessaire pou les besoins de la famille, le surplus en bijoux de l'espece qu nous avons décrite, & en eau-de-vie qu'ils revendent dans leur canton, ou qu'ils boivent dans des cérémonies. Le mari se charge d'acheter les armes & les munitions Ces femmes deviennent alors for sages, accompagnent toujours leur maris, ainsi que la famille, excepté à la guerre. Elles sont chargées de cultiver le bled de Turquie & de le préparer, d'avoi

(*a*) Dans quel pays, & chez quelle nation, l'opinion n'outrage-t-elle pas la nature ?

oin de leur marmite, d'aller cher-
her le bois & les bêtes fauves qu'ils
nt tuées aux environs de la caba-
e. Souvent le mari rentre ſans rien
ire, & allume ſon calumet; au
out de quelque tems, il dit à ſa
emme, j'ai tué une telle bête à-
eu-près dans tel endroit du bois.
Comme il a donné quelques coups
le hache à des arbres ſur cette rou-
e, la femme part, l'apporte ſur
es épaules & la dépouille (*a*). La
ie des femmes eſt fort pénible. Si
eur humeur ne s'accommode
as avec celle de leur mari, ils ſe
uittent & partagent leurs enfans.
La mere prend par préférence les
illes; ſi elle eſt bien mécontente
de ſon mari, elle garde tous les
enfans qui ſont toutes leurs ri-

(*a*) Un Européen auroit bien de
la peine à trouver cet endroit ainſi
déſigné.

chesses. Souvent ils se remarient tout de suite.

Les longues séparations du mari & de la femme, sur-tout parmi les jeunes gens, occasionnées par la grossesse & l'allaitement, font naître les divorces, parce qu'ils s'ennuyent d'être sans femmes. C'est ordinairement ce tems qu'ils prennent pour aller à la guerre. Dans cet intervalle ils en trouvent d'autres avec lesquelles ils se remarient. Il n'est pas rare d'en trouver qui ayent eu cinq à six femmes ; plusieurs cependant se contentent d'une toute leur vie. La jalousie occasionne aussi souvent les divorces. S'ils croyent que leurs femmes manquent à la foi conjugale, ils leur coupent le nez avec les dents & les renvoyent. Ces exemples sont assez rares. Les Scioux ont une punition plus extraordinaire ; lorsqu'ils veulent punir l'adultere, ils

ſſemblent le plus de jeunes gens
'ils peuvent, quelquefois juſqu'à
à 40; après un grand feſtin, ils
ur livrent la femme, dont ils
uiſſent tous à diſcrétion : enſuite
l'abandonnent; quelques-unes
meurent. Ils appellent cette cé-
monie, *faire paſſer par la prai-*
e. D'autres les tuent. On peut
ſurer que les infidélités des fem-
es ſont rares, & bien moins de
ns ont à s'en plaindre qu'en Eu-
pe.

Lorſque les Sauvageſſes devien-
nt vieilles, ce qui arrive de bon-
-heure, vers quarante ans, el-
s ſont ſans prétention. Elles ga-
nent alors de la conſidération, &
nt conſultées dans les affaires dé-
cates, ſur-tout chez les Iroquois,
on les nomme *Dames du con-*
il. Elles entrent en effet dans les
ands conſeils de la nation, & y
fluent beaucoup. Ils ne décla-

rent jamais la guerre, ſans les avoi
conſultées, & c'eſt ſur leur avi
qu'elle eſt réſolue. A cette occa
ſion elles exhortent les guerriers à
ſe comporter courageuſement, &
à faire voir à toute la terre qu'elle
ont des hommes en état de les pro-
téger. Elles leur enjoignent ſur-
tout de ne point abandonner leur
bleſſés.

Les Sauvages ne s'occupent poin
eſſentiellement de la chaſſe, lorſ-
qu'ils ſont dans leurs villages; il
n'y chaſſent ni ne pêchent que
pour vivre. Dans le ſéjour qu'ils y
font, ils s'aſſemblent dans leur
cabanes, preſque toujours dan
celle du chef. Là, le calumet à la
bouche, ils politiquent & repaſ-
ſent l'hiſtoire de leur nation: ils y
parlent des traités, des intérêts
qu'ils ont avec les nations étrange-
res, & des voyages qu'ils ont faits
dans leurs guerres. Les jeune
gen

ɾens déja formés écoutent pour ſe
ıettre au fait des affaires, & y
ɾennent cette émulation pour la
ɡuerre, qui fait l'objet le plus eſ-
entiel de leur vie Les plus âgés
ont les chefs pour le conſeil; ce
ont eux qui dirigent ceux de guer-
e. Les Sauvages qui ont de trente
quarante ans, conduiſent les jeu-
es guerriers. Par défaut de ſubſiſ-
ances les Sauvages ne reſtent ja-
ıais tous dans leurs villages. Ils
e cultivent pas du bled d'Inde
ıffiſamment pour ſe nourrir plus
e deux ou trois mois. Dès qu'ils
e trouvent dans le beſoin, toute
a famille part pour aller s'établir
u loin, ſur-tout s'ils doivent y
eſter long-tems. C'eſt l'hyver
ue les villages ſe trouvent le plus
bandonnés, principalement chez
es nations qui font des grandes
haſſes de caſtor. Ils ſe diſtribuent
lans tout l'intérieur du pays, qu'ils

regardent comme appartenant à leur nation ; ils y vivent tous iſolés le long des lacs, étangs ou rivieres près deſquels ils croyent trouver le plus de gibier. En arrivant à leur deſtination, ils y conſtruiſent une cabane qui eſt toujours placée dans quelque fourrée ou vallon, pour y être plus à l'abri des vents. Ils font un amas de bois, à cauſe des mauvaiſes journées de l'hyver. Le mari & les jeunes gens ſe répandent autour de la cabane pour chaſſer, quelquefois juſqu'à dix lieues. Ils placent des filets ſous la glace pour prendre les caſtors, ou s'ils en trouvent dehors ils les tuent à coups de fuſil. Ils chaſſent les ours qu'ils trouvent dans des trous d'arbres, ce qu'ils connoiſſent à l'écorce. S'il y en a quelqu'un dedans, ils l'entendent ruminer en lêchant ſa patte. Ils jettent du feu dans le trou pour le faire ſortir, ou

n font un dans le pied, par où ils
'enfument. L'ours preſſé par le
eu & la fumée ſort de ſon tronc
ù il eſt tout debout, & dès qu'ils
e voyent ſur l'arbre ils y tirent;
uelquefois ils ſont obligés de
ouper l'arbre pour l'avoir. Ils
iettent des pieges ou lacets pour
rendre les renards, les loutres,
es martes Ils tuent auſſi des loups-
erviers, des pichous (*a*), des
écans, des chats ſauvages, des
ats muſqués, des rats de bois, des
aribous, des orignals (*b*), des
hevreuils, dont la plus grande
haſſe ſe fait en été, quelques
erfs, des hériſſons, des perdrix,
ui ſont les gélinotes d'Europe,
ɛ des dindes, qui y ſont très-abon-
antes dans certaines parties. Ils

(*a*) Le pichou eſt le chat-cervier.
(*b*) Ces deux dernieres eſpeces
'animaux ſont aſſez rares.

mangent de toutes ces viandes, excepté du renard, des loutres, & des pécans. Ils tendent auſſi des filets ſous la glace pour prendre du poiſſon ; ils coupent par morceaux ces animaux, après les avoir dépouillés proprement, mettent ces quartiers de viande ſur des eſpeces de grillages qu'ils forment au deſſus de leur feu pour la faire ſécher & boucanner à la fumée. Cette viande leur ſert pour les jours qu'ils ne font pas bonne chaſſe, ou que le mauvais tems les oblige de reſter dans leurs cabanes. On croiroit par l'énumération des animaux que nous venons de faire, que les Sauvages doivent jouir d'une vie heureuſe ; mais leur pareſſe, les mauvais tems & la rareté du gibier dans certaines parties, les réduiſent quelquefois aux plus extrêmes néceſſités, & les obligent à chercher quelques racines pour

ivre, souvent même en sont-ils lépourvus. Il y en a eu qui ont été réduits à manger leurs escla-es, & quelquefois à se manger ntr'eux : l'éloignement de tout ecours, les mauvais tems & les ivieres gelées les retiennent mal-gré eux dans les cantons où ils se rouvent. Ils changent souvent le demeure, pour se mettre plus à ortée de la chasse.

Lorsque les grands froids sont assés, & que les glaces commen-ent à fondre, la nature est déja n mouvement, & les arbres qui toient gelés ont une eau, entre la econde écorce & le bois, qui n'est as encore la seve, mais qui la pré-éde environ d'un mois. Quand n leur fait une incision un peu bliquement, & qu'on y adapte ne lame de couteau, ou un bout 'écorce, il s'écoule de cette bless-ure une eau qui, bouillie, donne

un sel amer, ou doux, suivant la qualité des arbres ; celui de noyer & de cerisier est dans le premier cas. Presque tous les arbres rendent de cette eau qui pourroit être de quelque usage, même en médecine. L'érable & le plane ou platane en ont une qui est si douce, qu'elle forme un fort bon sucre. Elle est également douce, rafraîchissante & fort saine pour la poitrine ; lorsqu'on la fait bouillir, on en forme de la cassonade ou des pains de sucre roussâtre, qui a un peu le goût de la manne, mais agréable, & dont on peut manger en telle quantité que l'on veut, sans craindre qu'il fasse mal, comme le sucre de canne. Les Sauvages, qui dans cette saison ne peuvent chasser, ni pêcher, à cause des fontes des glaces, & que les poissons ne montent pas encore dans les rivieres, vivent de cette

manne pendant quinze jours ou un mois.

Ces arbres donnent abondamment de cette liqueur, qui ne coule que lorſqu'il a gelé dans la nuit & que le lendemain il fait ſoleil. Si le tems eſt couvert ou qu'il pleuve, les arbres ne coulent point. C'eſt une obſervation curieuſe pour les naturaliſtes. On ramaſſe ce ſuc dans une chaudiere ; ou une petite auge de bois, une ou deux fois par jour ; il peut ſe conſerver quelque tems. On le fait bouillir dans de grandes chaudieres, le ſel qu'il forme alors eſt le ſucre. Il eſt excellent pour les rhumes. On en fait de très-bon ſirop avec le capillaire, quoiqu'avec le goût de papier brûlé. Il eſt bon encore pour toute ſorte de confitures, rend le chocolat excellent, & s'accommode bien ſoit avec le lait, ſoit avec le café, auquel il donne

cependant un goût de médecine défagréable. Il n'eft pas douteux que l'on pourroit trouver ce même fucre en Europe, fur-tout après des hyvers froids, fi on le cherchoit alors dans les arbres un peu gros.

Les glaces étant fondues, les Sauvages trouvent beaucoup de cygnes, d'oyes, d'outardes, de canards, de farcelles, de pluviers, de bécaffes & de bécaffines qui reviennent du fud de l'Amérique repeupler ce pays. On ne peut exprimer la quantité prodigieufe qui s'en trouve dans cette faifon jufqu'à ce qu'ils fe foyent fixés dans de grands étangs & dans les marais, pour y faire leurs nichées.

Dans ce même tems les poiffons commencent à fortir des grands lacs pour remonter les rivieres, & comme prefque toutes n'ont qu'une efpece de petit canal

leurs embouchures, où il n'y a
as ordinairement plus de 2, 3 à
pieds d'eau, les Sauvages les at-
endent dans ces paſſages pour les
arder, à quoi ils ſont très-adroits.
a quantité qui en remonte, ſur-
out certains jours, eſt inconceva-
le. C'eſt la carpe qui paroît la
remiere; il y en a de deux for-
es, une comme celle d'Europe,
ais moins bonne, une autre eſ-
ece qui a des loupes ſur la tête.
n les nomme *galeuſes*; elles ſont
raſſes & fort bonnes; on en voit
ommunément de ſix à douze li-
res. Vient enſuite la barbue, qui
ſt un poiſſon à tête plate, ayant
uatre grands barbillons à côté de
bouche. Elle a le goût & la cou-
eur de la tanche, & peſe depuis
eux juſqu'à ſept livres. Les étur-
eons ont de cinq à ſept pieds de
ong. Vers les mois de Mai & de
uin, on trouve des brochets de

sept à quinze livres, des mulets, des truites saumonnées de 15 à 18 livres, des achigans dorés & verts. Ce dernier poisson est court, plat & le plus délicat de tous. Le massilongé, qui vient de 10 à 25 livres, est une espece de brochet-truite très-bon, ainsi que le poisson doré qui a la figure du merlan; il est très-bon & pese de 5 à 12 livres. On trouve toutes les especes de poissons d'Europe, comme des perches de 3 à 4 livres, des lottes de même grandeur, & des anguilles fort grandes & très-bonnes.

Dans les lacs, au dessus de la chûte de Niagara, on ne voit plus d'éturgeon; mais il est remplacé par le poisson blanc, qui est très-abondant & fort bon, & par une espece de hareng plus délicat que celui de mer. Lorsque ce pays sera bien habité par les Européens, ses pê-

ches deviendront une branche considérable de commerce. Pour toutes ces pêches, les Sauvages se servent d'un dard qui est composé de deux morceaux de fer, longs de 10 à 12 pouces, pointus, & de deux crochets renversés, comme dans l'hameçon, mais non pas aussi grands proportionnellement. Ils ajustent ces deux morceaux de fer au bout d'une longue perche de 10 à 12 pieds & plus, séparés l'un de l'autre d'un quart de pouce. Ils attendent dans les gués ou dans les rapides les poissons à leurs passages & les dardent; il est rare qu'ils les manquent. Ils les pêchent aussi la nuit dans leurs canots. Ils y allument au dedans des coupeaux de bois de cedre; un homme est debout sur l'avant avec son dard, tandis qu'un autre, sur le derriere avec son aviron, conduit le long du rivage le poisson qui vient badiner

à la clarté. Ils le dardent jusqu'à dix pieds au dessous de la surface de l'eau, & un poisson de la grosseur du bras ne leur échappe pas.

L'été les Sauvages s'attachent sur-tout à la chasse du chevreuil; comme cet animal est persécuté par les moucherons, les moustics, que nous nommons *cousins*, & les brûlots, insectes presque imperceptibles, dont les bois sont remplis, il cherche le long des rivieres des endroits où il y ait des glaises; il s'y vautre dedans, pour se faire un enduit qui le garantisse de ces piquures. Les Sauvages connoissent ces endroits, l'y attendent à l'affût, & en tuent plusieurs dans un jour. S'ils lui donnent chasse dans le bois, ils n'ont pas besoin de chiens, la neige leur est favorable, à cause de la piste qu'ils voyent. Dans les autres saisons, quand la feuille est un peu

mouillée, & qu'elle ne fait pas du bruit lorſqu'on y marche deſſus, c'eſt le tems le plus favorable. Un Sauvage reconnoît d'abord le pied de l'animal, par la terre foulée ou par des feuilles renverſées ; il juge même s'il eſt loin ou proche ; il ſuit la piſte doucement, regardant toujours à droite & à gauche pour l'appercevoir ; il contrefait quelquefois le fan. Dès qu'il l'apperçoit, il s'arrête & ne marche plus que l'animal ne ſe remette à manger ; s'il leve la tête, le chaſſeur reſte dans l'attitude où il ſe trouve : il l'approche juſqu'à ce qu'il ſoit à portée de le tirer. S'il eſt bleſſé, il a une ſagacité ſurprenante pour le ſuivre à la trace du ſang : il eſt très-rare qu'il revienne ſans apporter ſa proie.

Lorſque les Sauvages ſont à portée des Européens, ils traitent avec eux du ſurplus de leur néceſſaire.

Pour conserver la chair du chevreuil qu'ils gardent, ils levent les plats côtés qu'ils font bien boucanner, après quoi ils les roulent comme un cuir & en découpent des morceaux. Lorsqu'ils n'ont pas de viande fraîche, cela n'est point mauvais. Ils conservent toutes les cervelles de chevreuil, pour passer leurs peaux; ce qui les adoucit aussi parfaitement que les préparations de nos tanneurs. Pour empêcher qu'elles ne se roidissent, lorsqu'elles ont été mouillées, ils les boucannent. Cette opération se fait en ramassant du bois pourri; ils élevent des buchettes autour, en forme de cône, & les recouvrent de ces peaux. Ils mettent le feu dessous, qui donne beaucoup de fumée que ces peaux reçoivent par-tout; ensuite pour ôter l'odeur & la crasse de la fumée, ils les lavent. Elles redeviennent alors

très-blanches & très-fouples, & ne fe roidiffent pas plus que nos peaux paffées à l'huile. Ils confervent le fain-doux des ours dans des veffies, parce que cette graiffe ne fe fige pas, à moins qu'elle ne foit mêlée avec celle des chevreuils. Elle eft au deffus, par fa délicateffe, de la graiffe d'oye. On peut même s'en fervir dans la falade, qui eft meilleure qu'au beurre.

On trouve dans les bois, aux mois de Mai & de Juin, du cerfeuil, des petits oignons fort bons, & des aulx plus doux & plus gros que les nôtres. Ils ont la forme d'une poire, & les Européens s'en fervent avec fuccès, comme un remede contre le fcorbut, que les Sauvages (*a*) ne connoiffent point par-

(*a*) Ils n'en mangent point, comme nous, crus. Ils font cuire tous leurs herbages.

mi eux, non plus que la goutte & les rhumatismes, quoiqu'ils soyent toujours couchés à terre, à la pluie & à l'humidité.

L'automne, les Sauvages mangent des noix & des chataignes; mais comme les arbres qui les portent ont en général de 60 à 90 pieds de tronc, sans branches, & qu'il seroit bien difficile d'y monter, ils les coupent pour ramasser les fruits. Ils font bouillir les noyaux dans leurs chaudieres, & en tirent de l'huile pour leur usage; ils mettent volontiers dans ces chaudieres de toute espece de viandes mêlées avec du bled d'Inde concassé, dont ils mangent, sans la retirer de dessus le feu. Lorsqu'ils ont soif, ils avalent une pleine *mikoine* de bouillon. Ils boivent rarement de l'eau pure. Ils n'ont point d'heure réglée pour leurs repas; ils les prennent jour

ou nuit, quand ils ont appétit. Ils ufent rarement du fel, quoiqu'ils le trouvent fort bon.

Nous n'avons pas encore parlé de la chaffe la plus abondante de l'Amérique, celle des pigeons aufquels les François ont donné le nom de *tourtes*. La quantité qu'il y en a depuis le mois de Mai jufques en Septembre, pourroit paffer pour une fable ; il en paffe des vols qui durent deux à trois heures de fuite, & fi épais que l'on peut dire qu'ils font ombre : cela dure toute la journée. On ne fe donne pas la peine de les tirer au fufil ; on les tue avec une longue perche au bout de laquelle on a laiffé une feuillée. Il eft arrivé à des particuliers d'en tuer de cette façon des centaines. Ils nichent dans les bois, qui en font couverts jufqu'à quatre lieues de longueur fur une demi-lieue de largeur.

Dès qu'un Sauvage annonce à ſon village qu'il a trouvé une nichée, on lui fait préſent d'un équipement pour cette bonne nouvelle : tout le village ſe tranſporte dans le bois ; hommes, femmes & enfans vont s'y établir, pour manger les œufs & les pigeonneaux, tout le tems que la couvée dure. Cela arrive deux fois l'année, & on ne s'apperçoit jamais d'aucune diminution.

Les Sauvages voyagent à pied ou en canot. Les voyages à pied dans l'été ſont toujours courts. Les Iroquois & ceux qui habitent le long de l'Ohio, ont des chevaux qu'ils ont volés aux Anglois qui les tiennent pour paître dans les bois. Ils en ont un aſſez bon nombre, mais ils n'en élevent point. Dans les voyages à pied chacun porte ſon paquet, qui contient tous les uſtenſiles de ménage, & dont le

collier paſſe ſur les épaules, & ſur le front aux femmes, à cauſe de leur gorge. Ils campent de bonne heure. Les femmes & les enfans ſe font une cabane de feuillage & allument le feu. Les hommes vont à la chaſſe pour trouver de quoi ſouper. Si elle n'eſt pas bonne, ils ſéjournent pour avoir du moins une petite proviſion, & vivent ainſi d'un jour à l'autre. Un Sauvage part ſouvent ſeul, pour aller à 60 ou 100 lieues dans les bois, n'ayant que ſon fuſil, du plomb, de la poudre, un briquet, un couteau, ſon caſſe-tête & une petite marmite. Lorſque les Sauvages ont quelques rivieres à paſſer, ils font des petits radeaux de brins de bois légers qu'ils attachent avec des harts, & avec un aviron qu'ils font, ou un long bâton. Ils ſe mettent debout ſur une extrêmité, & traverſent ainſi des rivieres auſſi grandes que le Rhône & le Rhin.

Les voyages à pied l'été sont les plus fatigants, à cause des marais, des bas-fonds pleins d'eau qui se trouvent toujours encombrés de pins ou de cedres renversés. Il s'en trouve fréquemment d'un quart ou de demi-lieue de largeur; aussi ne voyagent-ils guere de cette façon que pour la guerre. Quoique la saison soit plus rigoureuse l'hyver, on y a néanmoins l'avantage de trouver les rivieres gelées, & les bois pleins de neige, qui couvrent ces abattis. Au moyen de leurs raquettes, quelque incommodes qu'elles paroissent d'abord quand on n'y est pas accoutumé, ils franchissent toutes ces difficultés. Ces raquetttes ont de 4 à 5 pieds de longueur, & environ deux pieds dans leurs renflemens faits avec des nerfs d'animaux. Ils passent la pointe du pied dans un pâton qui se trouve en-

viron aux deux tiers, formés par les courroies paſſées derriere le talon & deſſus le pied ; ils l'aſſujettiſſent de façon que le talon puiſſe s'élever. Il faut marcher en fauchant & le pied fort en dedans, autrement on s'accrocheroit. Si on tombe, on a de la peine à ſe relever. Les Sauvages n'ont pas cela à craindre. L'élaſticité de la raquette vous porte en avant, & vous ſoulage dans la marche ; ce qui dédommage de ſon embarras. Elle n'entre pas plus de 4 à 5 pouces dans la neige la plus légere. Ils font auſſi des traînes, pour porter leurs équipages, fort commodes. Ce ſont deux raquettes d'un bois dur & ſouple, de 10 à 12 pieds de long. Elles ſervent à conſtruire une eſpece de traîneau, de la largeur d'un pied à un pied & demi, dont le fond eſt formé d'une écorce de bouleau ou de bois d'orme, & le devant relevé en de-

mi-cercle pour ſurmonter la neige. Ils y attachent au deſſus leurs équipages. Avec leurs colliers paſſés ſur les deux épaules, ils le tirent après eux, ou le font tirer par un chien. Ce traîneau peut porter 80 livres.

Ils campent de bonne-heure dans des fourrées, en ſe ménageant un abri du côté du vent, en forme de demi-toit, avec deux fourches qui ſoutiennent de petites perches qu'ils couvrent de branchages de pruche, feuillage plat, ou de joncs ramaſſés dans les marais. Au devant de cet abri on fait bon feu. Cet arrangement, tout ſimple qu'il eſt, eſt préférable à une tente ou canonniere dans laquelle on geleroit, parce qu'on ne peut pas y avoir aſſez de communication avec le feu. Dans leurs voyages, les Sauvages ſe précautionnent contre le froid; leurs ſouliers, quoique

'une ſimple peau paſſée, ſont fort
hauds, parce que la neige eſt ſi
ꞏche qu'elle ne donne point d'hu-
idité. Ils s'enveloppent les pieds
vec des morceaux de couverte, &
ꞏs côtés du ſoulier forment un
rodequin qui empêche la neige
'y entrer: les pieds geleroient
vec des ſouliers européens, ce
ue pluſieurs ont malheureuſement
prouvé. Les Sauvages ferment
ꞏur couverte dans le bas avec leur
einture, & la font monter ſur la
ête en forme de capuchon; ils
arrangent ſi bien, qu'on ne leur
écouvre que le nez & les mains.
ls ont des mitaines de peau ou de
anelle, pendues à leur col par
n cordon; ce qui vaut mieux que
es gands, parce que les doigts
éparés ſont plus ſuſceptibles de ſe
eler. Ils ſont des bonnets d'un
uarré d'étoffe, dont ils couſent
n côté qui recouvre bien le col &

les oreilles. On entre dans ces détails, parce qu'un pareil ajustement seroit fort bon pour des troupes qu'on voudroit faire marcher l'hyver, & éviteroit bien des maux au soldat. S'ils s'apperçoivent que quelque partie du col ou du corps ait gelé, ce que l'on connoît sur le champ par la blancheur, ils prennent de la neige & s'en frottent jusqu'à ce que le sang ait repris sa circulation. Ils ont attention de ne point approcher le feu; car si cette partie dégeloit par la chaleur, elle tomberoit en pourriture. Le plus grand inconvénient dans ces voyages, c'est, au printems, la reverbération des rayons du soleil sur la neige ou la glace; elle est capable de faire perdre la vue plusieurs jours avec des douleurs fort vives, à cause de l'inflammation qu'elle cause aux yeux: il n'y auroit d'autre remede que

l'usage

l'usage des lunettes de verre coloré.

Les canots d'écorce d'orme ne sont pas d'usage pour les grands voyages; ils sont trop frêles. Lorsque les Sauvages veulent faire un canot d'orme, ils choisissent le tronc d'arbre le plus net, dans tout le tems que la feve dure. Ils le cernent de haut en bas de la longueur de 10, 12 & 15 pieds, suivant la quantité de monde qu'il doit porter. Après l'avoir enlevé tout d'une piece, ils en ôtent le plus raboteux du dehors de l'écorce, qui doit faire l'intérieur du canot: ils font des lisses de la grosseur du doigt, & de la longueur que doit avoir le canot, & emploient pour cela de jeunes chênes ou d'autre bois doux & fort: ils passent les deux grands côtés de l'écorce entre deux lisses; & des cerceaux aussi de brins de bois,

viennent aboutir dans les lisses distantes les unes des autres d'environ deux pieds. Ils cousent les deux extrêmités de l'écorce avec des lanieres tirées de la seconde écorce d'orme, ayant attention de relever un peu les deux extrêmités qu'on nomme *pinces*, & de faire un renflement dans le milieu, & une courbure dans les côtés, pour l'appuyer contre le vent. S'il y a quelques fentes, ils les cousent avec ces lanieres, les recouvrent avec des résines qu'ils mâchent, & l'étendent dessus en l'échauffant avec un tison. L'écorce avec les lisses sont arrêtées par ces lanieres. Ils ajoutent un mât d'un morceau de bois, & une traverse, pour servir de vergue. Leurs couvertes leur servent de voile. Ces canots portent depuis trois jusqu'à neuf personnes & tout leur équipage. Avec ces frêles bâtiments ils entrepren-

nent quelquefois des navigations ſur les lacs d'une douzaine de lieues. Ils ſont aſſis ſur leurs talons ſans ſe mouvoir, ainſi que leurs enfans, quand ils ſont dedans; car pour peu que l'on perde l'équilibre, toute la machine tourne; ce qui n'arrive cependant très-rarement que par quelque coup de vent. Leurs avirons ont de 4 à 5 pieds. La vue ſeule d'une pareille voiture, qui n'a pas trois pouces hors de l'eau, a ſûrement de quoi épouvanter un Européen. Si le canot tourne, ils le remettent ſur ſon fond en nageant, & remontent dedans par une des pinces. Lorſqu'ils abordent, ils ont grande attention de ne pas le laiſſer échouer, parce qu'il s'écraſeroit; ils le portent à terre, & le remettent à flot pour ſe rembarquer. Ils ſe ſervent particuliérement de ces bâtiments dans leurs partis de guerre Ils en font

par-tout où ils ont des rivieres à deſcendre ou à remonter.

Les canots faits d'écorce de bouleau ſont bien plus ſolides & plus artiſtement faits. La carcaſſe de ces canots eſt faite avec des languettes de bois de cedre, qui eſt fort doux & qu'ils rendent auſſi mince que les languettes de fourreau d'épée, larges de trois à quatre doigts. Elles ſe touchent toutes les unes avec les autres, & vont aboutir en pointe entre deux liſſes. Cette carcaſſe eſt recouverte d'écorces de bouleau, couſues enſemble comme des peaux, arrêtées entre les deux liſſes, & ficelées tout le long des liſſes avec la ſeconde écorce de la racine du cedre, comme nous entortillons nos oſiers autour des cercles des tonneaux. Toutes les coutures & les trous ſont couverts avec de la réſine mâchée, comme ils le pratiquent pour ceux d'orme.

On y met des traverſes pour le contenir, qui ſervent de bancs, & une longue perche, qui prend de l'avant à l'arriere, dans les gros tems, pour empêcher d'être briſé par les ſecouſſes du tangage. Il y en a de 3, de 6, de 12, juſqu'à 24 places; ce qui eſt déſigné par les bancs. Les François ſont preſque les ſeuls qui ſe ſervent de ces canots pour leurs grands voyages. Ils portent juſqu'à trois milliers: quatre hommes peuvent les porter dans les portages; deux hommes ſuffiſent aux autres. Ces petits bâtiments eſſuyent des coups de vent qui embarraſſeroient bien des vaiſſeaux. On doit ſeulement prendre garde à ne pas les laiſſer échouer. S'il s'y fait des trous, on porte avec ſoi des écorces pour y mettre des pieces. Ce bâtiment ſert auſſi de cabane; on en releve un côté, qu'on appuye ſur un ou

deux avirons ; ensuite on se couche dessous à l'abri du vent. C'est le cabanage ordinaire dans les voyages & à la chasse.

Si l'homme a été créé pour être le maître de la terre, on peut dire qu'il ne paroît l'être véritablement que dans cette partie du monde : n'étant assujetti qu'à ses volontés, sans loi qui le gêne ; pouvant satisfaire à tous ses besoins, qui sont peu nombreux, il vit réellement libre. Pour le malheur des Sauvages, nous sommes arrivés chez eux, & nous leur avons appris à se servir de nos étoffes pour leurs habillemens. Ils ne sauroient à présent se passer de la poudre & de l'eau-de-vie, sans que la majeure-partie ne pérît. Cette nécessité les fait rester tranquilles, à l'égard des Anglois qu'ils n'aiment pas & qu'ils méprisent, parce que leurs négociants s'efforcent de les

tromper. Les Sauvages avoient autrefois des uſages & des uſtenſiles auxquels ils auroient bien de la peine à s'accoutumer aujourd'hui. Ils faiſoient de la poterie, ils tiroient le feu du bois; & leurs fleches fourniſſoient à leur nourriture. Ils fabriquoient des aiguilles & des hameçons avec des os de poiſſon. Le nerf des animaux leur ſert à coudre; ils le ſéchent, le battent, & en le diviſant ils en tirent un fil auſſi fin qu'ils veulent. Leurs femmes ſont adroites & induſtrieuſes à donner de l'agrément à leurs ajuſtemens.

Lorſque le Sauvage a de quoi manger, ſes beſoins ſont ſatisfaits; il ne ſonge alors qu'à jouer, fumer, ou à dormir, ne ſe mettant pas en peine du lendemain. A moins que quelque ſujet ne réveille ſes idées, il ne penſe à rien. Il eſt d'une tranquillité & d'une pa-

tience extrême ; ce qui le fait paroître mélancolique. L'habitude d'être ſeul & iſolé peut contribuer à cela ; mais elle eſt ſi fort dans ſa nature, que le Sauvage le mieux traité & logé le plus ſuperbement, s'ennuyeroit au bout d'un mois à en périr, s'il ne pouvoit courir les bois & mener ſon genre de vie ordinaire : l'épreuve en a été faite. Il ne penſe qu'à ſa chaſſe, aux ennemis de ſa nation, & ne s'occupe que des moyens de ſe maintenir tranquille ſur ſa natte, c'eſt-à-dire, dans ſon pays. Il n'a aucune idée de ce que nous nommons proprement *ambition* : il ne convoite jamais ce qui appartient à autrui ; ſa ſeule ambition eſt d'être reconnu pour un grand chaſſeur, & un homme redoutable, qui a tué beaucoup de monde. Si un Européen veut lui raconter la puiſſance du roi de France, ou du roi

d'Angleterre, il écoute très-attentivement ce qu'on lui dit; ensuite il vous demande très-froidement, est-il bon chasseur? a-t-il tué beaucoup d'ennemis? Si on lui assure qu'il a été à la guerre & qu'il tire bien, oh! s'écrie-t-il, c'est un homme. C'est là le plus grand éloge que les Sauvages puissent donner. Ils sont fort hospitaliers; si on entre dans leur cabane, on peut tout prendre dans leur marmite, & en manger, sans qu'ils y trouvent à redire. Ils vous offrent ce qu'ils ont de meilleur, & se privent même de leur nécessaire, pour le donner à un étranger. Cela est réciproque; ils s'imaginent qu'on ne peut rien leur refuser. Chez quelques nations on vous offre jusqu'à des femmes, pour que vous ne vous ennuyiez pas.

Ils pensent que le maître de la vie les ayant fait naître sur la terre

qu'ils habitent, perſonne n'eſt en droit de les troubler dans leurs poſſeſſions. Comme ils ne connoiſſent aucune propriété territoriale, ils jugent que tout le pays leur appartient en commun, & qu'une terre où ils habitent, & où ſont les os & l'eſprit de tous leurs ancêtres, eſt ſacrée & inviolable. Ils croyent qu'ils ne peuvent la quitter, ſans aller prendre celle de quelqu'autre, qui ſeroit en droit de les en chaſſer. Ce ſentiment né avec eux les rend très-délicats ſur cet objet; & c'eſt toujours un ſujet de guerre, quand quelque nation vient chaſſer chez une autre. Les voyageurs ſauvages ont même l'attention de laiſſer les peaux des bêtes qu'ils tuent ſur le territoire d'une nation étrangere, ſuſpendues à des arbres, pour qu'elle en profite. C'eſt donc bien mal-à-propos que les Anglois diſent avoir acheté de

quelqu'un d'eux plusieurs pays. Les Européens n'ont été soufferts dans les premiers tems, que parce qu'ils se sont d'abord présentés comme des êtres bienfaisans, qui, possédant tout ce qu'ils pouvoient desirer, venoient le leur offrir, les tirer de la misere & leur fournir leurs besoins. A ce seul titre, ils en ont été reçus; ils se sont ensuite offerts à les soutenir contre des nations avec lesquelles ils étoient en guerre, & ont été regardés comme des bienfaiteurs & des amis. Mais lorsque les Européens sont venus en force, ils ont obligé les Sauvages de leur céder les terres dont ils avoient besoin. Ceux-ci se trouvant alors trop gênés pour la chasse, se sont retirés dans l'intérieur, & se sont vus forcés de chercher un asyle chez d'autres nations qui les ont reçus par charité, & les ont incorporés à elles. Depuis ce

tems, ils ont conservé, sur-tout les Loups de la Belle-Riviere (*a*), une inimitié qu'ils font ressentir aux Anglois toutes les fois qu'ils le peuvent.

Les François n'occupant que les bords du fleuve St. Laurent, n'ont pas gêné les Sauvages jusqu'à présent, qui ont conservé tout l'intérieur des terres; ils ont, au contraire, affecté de les conserver parmi eux autant qu'ils ont pu, par l'établissement des villages chrétiens. Outre l'avantage de la propagation du christianisme, cette idée étoit fort bonne, parce que le bien-être, que les bontés du roi faisoient trouver aux Sauvages, attiroit à notre nation leur estime & leur amitié. Les An-

(*a*) Ce sont eux qui souleverent, en 1763 & 1764, presque tous les peuples d'au delà des Apalaches, contre les Anglois, auxquels ils firent une cruelle guerre.

glois ſont aujourd'hui très - fâchés de n'avoir pas ſu les ménager dans les commencemens de leurs établiſſements.

Les Sauvages regardent comme leurs chefs les aînés de la premiere branche de leurs nations. Quelques - unes leur laiſſent un peu plus d'autorité que d'autres. Elle va juſqu'à s'en laiſſer battre, ſans qu'ils cherchent à ſe venger, ce qui eſt très - rare. Telle eſt la nation des Loups de Theaogen. Tous les droits de prééminence ſe réduiſent à cela; d'ailleurs ils n'ont que celui d'inſinuation ou d'exhortation. Si quelqu'un ne veut pas faire ce qu'on lui dit, ils n'ont aucun moyen de le contraindre. Ce chef leur ſert ſeulement de point de réunion, pour les conſeils ou les délibérations, & c'eſt en ſon nom que la nation parle dans les affaires publiques. Les

jeunes gens ont tous un respect & une déférence très-exemplaire pour leurs parens & leurs anciens : il les porte à déférer très-volontiers à tout ce qu'ils leur disent ou leur insinuent ; ils leur obéissent sans murmurer, & font toutes les corvées sans se plaindre. Dans les voyages, les jeunes gens se chargent, sans rien dire, du soin de faire les cabanes, & d'aller chercher le bois, tandis que les vieux fument tranquillement.

Aucune idée de métaphysique & de morale n'entre dans la tête des Sauvages ; ils croyent ce qu'on peut leur dire sur ces matieres, sans en avoir une persuasion intime ; ils disent qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour comprendre les choses qui sont de simple raisonnement. D'après cela, on doit imaginer qu'ils sont d'assez mauvais chrétiens. Lorsqu'un missionnaire leur parle

de la Trinité, de l'Incarnation du verbe, ils répondent tranquillement: ces choſes ſont bonnes pour vous autres qui avez de l'eſprit; mais nous n'en avons pas aſſez pour en être perſuadés; nous le croyons, puiſque tu nous le dis. Ils comparent la Trinité à un morceau de lard où ſe trouve la chair, la graiſſe & la coine, trois choſes diſtinctes qui ne forment que le même morceau. Les miſſionnaires leur ont perſuadé (*a*) que Judas avoit le poil rouge, & que les Anglois, qui ſont généralement de ce poil, ſont de ſa race; ce qui eſt une raiſon de plus pour les haïr.

Le roi ayant fait paſſer avec les premiers colons, des prêtres, des

(*a*) L'auteur attribue mal à propos à tous les miſſionnaires en général, un diſcours qui ne peut avoir été tenu que par quelques-uns d'eux, ou par quelques coureurs de bois.

missions étrangeres, des sulpiciens, des récollets & des jésuites, ces missionnaires, qui se trouvoient, autant qu'ils pouvoient, dans toutes les traites, invitoient les Sauvages à venir s'établir dans un endroit qu'ils leur désignoient, où on les logeroit, les nourriroit, les habilleroit, & où ils trouveroient tous leurs besoins. Plusieurs par paresse s'apprivoiserent, pour venir profiter de ce bien-être, & se soumirent volontiers à être instruits. Si on ne leur eût rien donné, & qu'ils n'eussent pas trouvé un avantage décidé à prendre ce parti, on en auroit eu bien peu : on en peut juger par le petit nombre que l'on en a attiré, malgré toute l'aisance qu'on leur a procurée. Leur indifférence à croire ou à ne pas croire les y a déterminés, comme aussi les promesses de la vie à venir. Leurs enfants élevés dans la reli-

gion chrétienne ſuivent l'exemple de leurs peres, & à moins que leurs paſſions ne les obligent d'abandonner les miſſions, ce qui arrive continuellement, ceux qui y reſtent ſuivent avec beaucoup de décence les cérémonies de la religion. Il eſt très-édifiant de les voir dans l'égliſe, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, toujours à genou, d'un air recueilli plus qu'aucun capucin, ne parlant jamais entr'eux, ne tournant jamais la tête. Les femmes très-enveloppées chantent avec les hommes à deux chœurs, les prieres de l'égliſe que leur ont traduites les miſſionnaires, & qu'ils ont appriſes de mémoire. Leurs chants ſont doux & harmonieux ; on n'y entend point de diſcordance, comme dans nos villages. A l'égard des ſacremens, ils en uſent autant que le veulent leurs miſſionnaires,

& se soumettent facilement aux pénitences particulieres & publiques qu'ils leur imposent ; car ils y ont un peu rappellé les regles de la primitive église. Les Sauvages payent exactement la dîme de leurs bleds de Turquie & de leurs pelleteries, à laquelle les missionnaires les ont soumis.

L'ivrognerie n'est pas moins cependant le vice dominant de ces nouveaux couvertis. L'obligation de garder des femmes, qu'ils n'aiment point, est la seule chose qui les fatigue le plus ; aussi beaucoup abandonnent les missions pour retourner dans leurs villages, afin d'y vivre en liberté. On peut dire en général qu'ils ont acquis un peu d'humanité, & un attachement particulier pour les François, comme étant de la même religion, ou de la même priere, parce qu'ils font une différence du catholicisme

d'avec la religion angloiſe. Les prêtres ont eu attention de leur perſuader que celle-ci n'étoit preſque pas chrétienne. Si les Sauvages qui ont embraſſé notre culte ſont devenus plus humains, on doit avouer qu'ayant eu dès-lors plus de communication avec nous, ils ont auſſi été infectés de nos vices davantage que les autres moins expoſés à la contagion.

Tous ces faits ſont dans la plus exacte vérité: il eſt fâcheux qu'ils ne ſoyent guere conformes aux récits exagérés des miſſionnaires. Le petit nombre de Sauvages qui ſe ſont convertis depuis environ 180 ans que nous occupons ce vaſte continent, eſt une preuve de leur indifférence ſur la religion. On a beau les prêcher, ils écoutent très-tranquillement & ſans humeur, mais ils reviennent toujours à leur propos ordinaire, qu'ils n'ont pas aſ-

ſez d'eſprit pour croire & ſuivre ce qu'on leur dit, que leurs peres ont vécu comme eux, & qu'ils adoptent leur maniere de vivre. Quand ils ont tué quelques prêtres, cela n'a jamais été en haine de leurs dogmes, mais parce qu'ils les regardoient comme étant d'une nation ennemie.

Nous avons dit que le roi faiſoit tous les fraix des miſſions. Lorſque les Sauvages s'y ſont trouvés mal à l'aiſe, à cauſe des trop grands défrichemens, ils ont demandé à ſe tranſporter dans des endroits plus éloignés. Le roi a fait les frais de ces nouveaux établiſſemens, & les miſſionnaires ont cédé leurs anciens villages aux Européens, en s'en réſervant la ſeigneurie. Ils ont acquis par là dans le Canada la propriété de huit villages ſur dix : tous ceux de l'isle de Mont-Réal, & la ville de ce

nom font ainfi devenus des poffeffions des Sulpiciens.

Il n'y a point de nations connues, qui n'ayent entendu parler de notre religion, & plufieurs fe trouvent même à portée d'en voir l'exercice ; ils la refpectent tous à leur maniere. Les Sauvages ont une efpece de vénération pour nos prêtres, qu'ils appellent *les Peres de la priere*, parce qu'ils eftiment leurs mœurs, & à caufe des difcours que ceux-ci leur tiennent ; ils les regardent comme des hommes uniquement occupés à prier l'Etre Suprême.

Ces peuples de l'Amérique n'ont point une idée bien diftincte de cet Etre infini ; ils ne lui rendent point de culte, & le défignent par le nom de *Maître de la vie.* Ils croyent que c'eft de lui que dépendent tous les événemens, & qu'ils ne peuvent réuffir dans aucune entreprife, fans

qu'il le veuille. A leurs diſcours on imagineroit qu'ils ſont fataliſtes ; ils croyent qu'il y a des eſprits méchans qui cauſent les événemens ſiniſtres & tout ce qui leur paroît extraordinaire. Ils leur donnent le nom de *Manitous*. La mer, les lacs, les rivieres, toutes les choſes créées ont leur Manitou ; c'eſt à ces eſprits malfaiſans qu'ils font des offrandes ou des ſacrifices. S'ils ſont aſſaillis par un coup de vent ſur un lac, & qu'ils ſoyent en péril, ils jettent du tabac, ou quelque meuble ou uſtenſile, pour appaiſer le Manitou du lac. Ils en agiſſent de même quand ils paſſent un rapide difficile. Lorſqu'ils vont à la chaſſe ou à la guerre, pour avoir du ſuccès, ils font une eſpece de ſacrifice. Il conſiſte à dreſſer un pieu auquel ils ſuſpendent un chien tué, ou un autre animal, des plumes, du tabac,

u ce qui leur vient en idée : c'eſt quoi aboutiſſent toutes leurs céémonies de religion. Ils ſont très-uperſtitieux. Tout ce qui leur paoît de mauvaiſe augure eſt capale de leur faire rompre un parti e guerre, quand même ils auoient fait quelques centaines de eues, & qu'ils ſeroient à portée e frapper ; il en eſt de même pour ne partie de chaſſe ou autre choſe. ls appellent prier, *faire la méecine.*

L'habitude d'être ſeuls doit leur onner celle de rêver ; ce qu'ils ppellent *jongler*. Un homme ou ne femme qui ſe trouve dans ette diſpoſition, s'enveloppe dans a couverte & y reſte fort longems. Leur imagination s'échauffe, & ſaiſis d'enthouſiaſme ils croyent oir les événemens futurs, & les nnoncent avec confiance. A la véité ſouvent leur prophétie ne ſe

réaliſe pas, mais auſſi plus d'une fois ils devinent. Les Européens qui ont été parmi eux racontent à ce ſujet des choſes ſurprenantes. Nous rapporterons deux faits qui ſont bien connus dans l'armée françoiſe. En 1756, M. Dupleſſis, commandant à Niagara, envoya un parti de 25 Miſſiſakes à Chouegen; les femmes reſterent ſous le fort. Elles s'aſſembloient tous les ſoirs pour faire la médecine; une vieille chantoit, les autres répondoient en chœur: les officiers alloient voir cette cérémonie. Au bout de ſix à ſept jours, on leur demanda pourquoi elles ne faiſoient plus la médecine; la vieille répondit que leurs gens s'étoient battus, qu'elle l'avoit jonglé, & qu'ils avoient tué du monde. Un officier qui connoiſſoit ces jongleries écrivit ſur le champ le jour qu'elle déſignoit. Lorſque le parti fut

fut revenu, il interrogea les Sauvages & les prisonniers ; leur réponse fut conforme au récit de la vieille. Il y a au moins 60 lieues de Niagara à Chouegen, & il n'étoit venu personne par eau ni par terre. Les Sauvages avoient perdu deux hommes, enlevé douze chevelures, & amené trois charpentiers de bâtimens, prisonniers. En 1758, vers le mois de Mars, M. de Vaudreuil envoya un gros parti de Sauvages domiciliés à Carrillon. Les Sauvages arrivés au fort, furent voir le commandant & le prierent de leur donner quelques vivres, parce qu'ils vouloient se reposer quelques jours, avant de partir pour le fort Georges. Etant retournés à leur campement, un d'eux se mit à jongler & dit que les Anglois étoient tout près du fort Carrillon ; qu'il falloit partir tout de suite pour les aller attaquer : les

autres déférerent à cette inspiration & retournerent chez le commandant pour l'avertir qu'ils vouloient partir le lendemain, comptant de trouver un parti anglois. Le commandant, quoiqu'étonné de leur idée, en fut bien aise pour se débarrasser d'eux. Plusieurs officiers & soldats voulurent être de la partie; ils n'eurent pas fait trois lieues, qu'ils découvrirent les traces des Anglois sur le lac, qui étoit encore gelé, venant du côte de Carrillon. Ils suivirent ces pistes : leurs découvreurs virent de dessus un mamelon dans le bois, les Anglois, qui descendoient dans un bas-fonds qui étoit entr'eux, au nombre de 250. Les découvreurs avertirent leurs gens, qui, ayant bientôt joint les ennemis, les attaquerent dans le tems qu'ils commençoient à sortir du vallon. Il ne s'en sauva pas huit; c'étoient tous de vo-

lontaires avec des officiers, aux ordres de Rober Roger. Tout fut tué, & on fit peu de prisonniers.

Presque dans chaque village il y a des jongleurs en titre ; ils sont aussi médecins, ou plutôt vrais charlatans. Ils s'enferment seuls dans une cabane, où ils se démenent comme des possédés. En sortant ils débitent leurs prophéties. C'est ordinairement sur le sort d'un malade, sur celui d'un parti de guerre ou de chasse. Dans le premier cas, ils diront que le Manitou de la maladie demande un festin, dont le résultat est de s'enivrer ; ensuite il donne un reméde. S'il produit un mauvais effet, le soi-disant médecin est quelquefois bien battu ou tué, parce que les Sauvages sont fâchés d'avoir été dupés. Chaque famille a ses remédes particuliers ; mais ces jongleurs en ont aussi de très-bons. Ils connoissent des plan-

tes admirables, sur-tout pour les blessures. Il est certain qu'à moins qu'il n'y ait des os cassés, aucun chirurgien ne les pourroit traiter plus sûrement, avec moins de façon & plus promptement. Ils connoissent une grande quantité de plantes, de racines & d'écorces d'arbres, qu'ils employent très-utilement. Depuis que les Européens sont dans l'Amérique, ils ne se sont pas assez appliqués à se faire montrer ces remédes qui seroient d'un très-bon usage dans notre médecine. Il est vrai que les Sauvages sont très-jaloux de conserver pour eux leurs recettes; mais avec le tems & des présens, on auroit pu venir à bout de leur arracher leurs secrets. Ils se guérissent de toutes les maladies vénériennes les plus invétérées, sans mercure. Ils ont une racine qui vient comme les plus gros navets, & qui fait jeter

les abcès intérieurs; elle ſe reproduit de bouture & croît dans les endroits humides ou un peu marécageux.

D'autres plantes guériſſent les coupures (*a*) auſſi vîte que le meilleur baume ; celle qu'ils nomment anis, & qui en a le goût, eſt excellente. Les maladies auxquelles ils ſont le plus ſujets, ſont les pleuréſies, les fluxions de poitrine, & les maladies de conſomption occaſionnées par la quantité d'eau-de-vie qu'ils boivent. Quoiqu'ils aiment la conſervation de leur être, on peut dire qu'il n'y a point d'eſpece d'hommes qui craigne moins la mort, qu'ils regardent comme

(*a*) La plante qui les guérit eſt nommée par le P. Charlevoix, *plante univerſelle*. Ses feuilles broyées referment toutes ſortes de playes. Ces feuilles ſont de la largeur de la main & ont la figure d'une fleur de lys.

un passage à une autre vie. Dès qu'ils se sentent sur leur fin, ils chantent leur chanson de mort, jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus parler. Cette chanson est une espece de complainte que chacun fait à sa fantaisie; mais toutes sur le même ton.

Lorsqu'un Sauvage est mort, on n'entend ni cri, ni plainte dans la cabane; mais on vient lui faire des visites d'adieu. On l'enterre avec tous ses plus beaux vêtemens, ses armes & un baril d'eau-de-vie, pour lui aider à faire son voyage. On éleve au dessus de sa tombe une espece de cabane de pieux, en forme de mausolée, & à côté un autre gros pieu où sont les armes de sa famille. On y marque des figures qui représentent le nombre des chevelures & des prisonniers qu'il a faits. Quelques nations ont l'usage d'envoyer des femmes, pen-

dant une huitaine de jours, qui allument un petit feu auprès de ce mausolée, & s'asseyant sur les talons restent là immobiles un quart d'heure ou demi-heure. S'il meurt à la chasse, quand il y auroit même trois ou quatre mois, ils le déterrent & le rapportent dans leur canot pour l'ensevelir dans leurs villages. Ils pratiquent même cela à l'égard des enfans.

Au bout de l'an, ils viennent faire un anniversaire, qui consiste à un festin auprès de la tombe. Alors ils déterrent le baril d'eau-de-vie, dont ils boivent. Ils croyent qu'après leur mort leur ame va dans un grand pays au delà de la mer qu'ils désignent par le nom de grand lac. Ils s'imaginent que là ils trouveront de quoi chasser à discrétion, seulement pour s'amuser, & qu'ils n'y seront occupés que de danses.

Ils n'ont aucune tradition qui leur ait conservé la moindre idée de leur origine ; tout ce qu'ils en disent leur a été suggéré par les Européens. Il y en a qui croyent qu'une femme est descendue du Ciel sur l'eau, & qu'ayant mis le pied sur une tortue pour se reposer, la terre s'est formée autour de cette tortue, & cette femme a donné naissance au monde (*a*). Comme ils ont adopté pour armes, les uns l'ours, d'autres une tortue, un loup, un renard, &c. (*b*), & qu'ils désignent leur famille par le nom de ces animaux,

(*a*) Cette idée paroît leur être venue originairement des Indiens d'Asie, qui l'ont communiquée aux habitans des isles du Japon, d'où cette fable a passé en Amérique.

(*b*) Le baron de la Hontan a trouvé dans cet usage les regles puériles de notre vaine science du blason.

ils penſent en être deſcendus. Quelques-uns ſont perſuadés qu'ils ſont ſortis de la terre qu'ils habitent. Comme ils ne ſavent point écrire, ils ſe déſignent par les figures de ces animaux, qu'ils deſſinent ſur des écorces ou ſur des troncs d'arbres. Il y en a qui font des figures ſculptées qui ne le cédent point à celles de nos médiocres ouvriers. Ils ſe ſervent pour faire ces figures, qui ſont très-expreſſives, d'un couteau crochu comme pour travailler leurs uſtenſiles en bois.

Quand une famille prend le deuil pour un de ſes membres, ils quittent tous leurs ornemens, & vont vêtus le plus ſimplement qu'ils peuvent, ne ſe matachent qu'en noir. Ce deuil dure environ un an. Les parens, amis, & ceux qui s'intéreſſent à cette famille, lui font des préſens pour couvrir le mort, ce

qui conſiſte à leur donner un collier, un habillement. Ils remplacent le mort dans la cabane, par une chevelure ou un priſonnier. Il y en a qui ne quittent point le deuil juſques à cette derniere cérémonie, une des principales cauſes de leurs guerres, étant toujours obligés d'avoir au moins une nation ſur qui l'autre puiſſe faire des priſonniers ou des chevelures pour le remplacement des morts.

Toutes les nations de l'Eſt de l'Amérique, quoiqu'ayant à-peu-près le même langage, n'étoient pas aſſez liées entr'elles pour qu'elles ne ſe fiſſent pas des guerres, dont on peut voir l'énumération dans les auteurs anglois & françois. Les Anglois les ont trouvées dans ces diſpoſitions, lorſqu'ils ont commencé à habiter ces contrées; ce qui a favoriſé l'établiſſement de leurs colonies; mais leurs malheurs com-

muns ont réuni les Sauvages. Ces nations ont eu auſſi des guerres conſidérables à ſoutenir contre les Iroquois, qui leur avoient mis le machicoté, c'eſt-à-dire, ſuivant leur langage, leur avoient défendu de porter les armes, les regardant comme des femmes.

Les Iroquois ſont ſix nations réunies enſemble, en y comprenant les Taſcarorins qu'ils avoient preſque détruits & qu'ils ont incorporés parmi eux, ainſi que la nation Erié ou du Chat, dont il ne reſtoit plus que quelques perſonnes qui ont été adoptées par les Sonnontoins. La nation iroquoiſe eſt la plus intimément liée de toutes celles de l'Amérique, & forme une véritable république fédérative. Cette union leur a donné une ſupériorité décidée ſur tous les autres peuples, qui étant moins nombreux en étoient écraſés & ne pou-

voient lui échapper. Les Iroquois alloient chercher leurs ennemis avec des milliers de guerriers, jusqu'aux rivieres qui tombent dans le Mississipi, & jusqu'au lac Superieur. Toutes ces incursions n'ont cependant jamais abouti qu'à tuer ou enlever des hommes, & à détruire ces nations; ce que les Sauvages appellent *les manger*. Ils n'ont jamais ni l'idée d'étendre leur pays pour avoir une chasse plus étendue, ni celle de s'assujettir aucune nation. La preuve en est que malgré tous les avantages qu'ils ont eu sur différens peuples qu'ils ont presque détruits, comme les Hurons, les Nepicins & les Algonquins, qui étoient autrefois fort nombreux, les Iroquois n'ont cependant jamais cherché à s'emparer des terres de ces nations, & à les réduire en servitude. Les prétentions des Anglois sont donc très-

frivoles, lorſqu'ils ſuppoſent qu'en vertu de leur alliance prétendue avec les Iroquois, ils ont des droits ſur les pays de toutes les nations avec leſquelles ce peuple a été en guerre & qu'il a ſubjuguées. Ces nations peuvent avoir diminué, mais elles n'ont jamais changé d'état dans leurs différens cantons.

Les Outaouais, les Sauteurs ou Ochibois, & les Miſſiſakes, qui ont à-peu-près la même langue & ſont fort liés entr'eux, quoique très-voiſins des Iroquois, ſe ſont ſoutenus contr'eux, à cauſe de cette union. Les autres nations plus éloignées & moins unies ont cependant peu ſouffert : elles ſe ſont même confédérées pour les chaſſer. On pourroit encore beaucoup rabattre de ces grandes armées d'Iroquois, qui montoient, à ce qu'on dit, quelquefois à 20000 hommes. Si elles avoient exiſté, il eſt cer-

tain qu'elles auroient détruit toutes les nations chez qui elles auroient passé.

Lorsque les François sont entrés en Amérique, ils sont arrivés sur les terres des Algonquins, une des plus anciennes nations de ce continent, comme on peut en juger par l'étendue de leur langue, & sur celles des Népicins & des Hurons, qui étoient en guerre avec les Iroquois. Les François ont pris leur parti contre ces derniers, qui sont devenus par là ennemis naturels de leurs établissemens. Nous les avons délogés de l'isle de Mont-Réal, & des plaines à l'Est du fleuve St. Laurent, où ils venoient à la chasse; aussi nous ont-ils fait des maux considérables dans les premiers temps de la colonie (*a*).

(*a*) Ils l'ont mise plusieurs fois à deux doigts de sa ruine. Voyez l'histoire de la Nouvelle-France par le P. Charlevoix.

Ils y ont toujours été portés par les ſollicitations d'abord des Suédois & des Hollandois, qui formoient des établiſſemens ſur la riviere d'Hudſon, & enſuite par les Anglois qui ont pris leur place. Cela nous a donné occaſion de nous lier plus particuliérement avec toutes les nations du continent, parce que toutes redoutant les Iroquois, nous étions toujours prêts à les ſoutenir ou à les faire allier entr'elles pour repouſſer l'ennemi commun. D'ailleurs les François ne ſe rencontrant ordinairement avec les Sauvages, que dans des poſtes où ils leur fourniſſoient de quoi ſatisfaire à leurs beſoins ; ils leur ſont devenus néceſſaires. Quand ils ont eu quelques démêlés avec quelqu'une de ces nations, ils ont toujours eu attention de s'unir avec les autres contre celle-là, & l'ont obligée bientôt d'être tranquille, parce que les

Sauvages ſe craignent bien plus entr'eux qu'ils ne redoutent d'avoir à faire aux Européens.

Les nations ſauvages ſe trouvant quelquefois mêlées les unes avec les autres, ſoit au retour de leur chaſſe, ou dans des ambaſſades réciproques, elles paſſent le tems à des feſtins ou plutôt à des débauches d'eau-de-vie. Elles tâchent ſouvent de prendre des précautions pour qu'il n'arrive pas quelque malheur. Les femmes cherchent à cacher les armes de leurs maris autant qu'elles peuvent; car il y en a toujours qui ne boivent point, pour ſervir tous les autres. Il y a des feſtins à tout manger, duſſent-ils en crever. Leurs feſtins conſiſtent ordinairement en boiſſon; il n'y eſt pas queſtion de manger. Dix à douze Sauvages boiront juſqu'à 15 ou 20 pots d'eau-de-vie, & plus, à proportion. Le plus jeune eſt char-

gé de verser à boire ; chacun boit à son tour la même quantité. Le distributeur fait si bien son compte, que sa portion se trouve toujours égale à celle des autres. Les femmes qui ne se soucient pas de boire, prennent leur portion, la mettent dans la bouche, & la rejettent ensuite dans leur petite marmite. Elles la revendent, lorsque l'eau-de-vie manque aux convives. Les Sauvages ont une si grande fureur pour cette boisson, que quand une fois ils sont en train d'en boire, ils se dépouillent généralement de tout ce qu'ils ont, pour avaler quelque coup de plus. L'on peut juger quel tintamarre & quelle confusion cela occasionne. Ils commencent par chanter : succédent ensuite des hurlemens affreux. Ils attendent ce temps d'ivresse, pour se faire des reproches ou des querelles ; c'est toujours sur le manque de bravou-

re. La mort de quelqu'un (*a*) est presque toujours la suite de ces rixes, ou au moins il en coûte quelques oreilles déchirées. S'ils attaquent un homme qui n'est pas ivre, & qu'il n'ait pas le secret de s'esquiver de bonne heure, il en est souvent la victime, parce que ce seroit un deshonneur à lui de frapper un homme dans cet état d'ivresse, disant qu'ils n'ont point alors d'esprit. S'il s'en va, il craint que l'autre ne lui reproche de l'avoir fait fuir. Dans cette alternative, pour montrer son courage, il lui dira de le frapper, & l'autre le tue. De pareils accidens ont fait périr de fort bons & braves Sauvages.

Si le mort est de la même na-

(*a*) Un homme blessé d'un coup de feu, ou d'une arme tranchante, est censé mort & demande vengeance.

tion que celui qui l'a tué, ils ne diront rien sur le champ, mais ils feront naître une autre occasion d'ivresse. Si ce dernier s'y trouve, ce qui ne manque guere d'arriver, parce qu'ils ne peuvent résister à l'envie de boire, quelqu'un des parens du défunt le tue. Quelques-uns contrefont les ivrognes plus qu'ils ne le sont en effet, pour exécuter leur dessein. Dans un autre état, ils n'oseroient entreprendre de se venger, parce qu'ils ne pourroient pas s'excuser, en disant qu'ils n'avoient pas de l'esprit. Afin de remédier à ces inimitiés successives, les parens du meurtrier couvrent le mort, comme nous l'avons dit, & cela occasionne encore un parti de guerre pour aller chercher à le remplacer. Ce moyen n'empêche pas toujours que la mere ou la femme du mort, déplorant sa perte, n'engage quelqu'un

à tuer son assassin. On doit juger quelle destruction d'hommes ces accidens entraînent. Si ce dernier en a tué plusieurs, la nation consent volontiers à le faire mourir dans un festin exprès, où même son pere assiste. Quand les Européens veulent les exhorter à se désister de pareils desseins, ils répondent tranquillement, il veut mourir, cela n'est pas de valeur.

Si un semblable événement arrive entre des nations différentes, il est bien plus sérieux ; toute la nation se trouve offensée & est obligée de venger cette mort. Si la nation du meurtrier veut éviter la guerre, il faut qu'elle le livre & qu'elle couvre le mort ; encore n'est-on pas toujours content. Les parties lésées veulent prendre leur revanche, même long-tems après, & ces querelles ne finissent souvent que par la destruction des

uns ou des autres, ou que lorſque d'autres nations interpoſent leur autorité. Plus on fait de mal à une nation ſauvage, plus on la rend intraitable, & on ne peut venir à bout de ſe la concilier que par la douceur.

Dans les ambaſſades d'une nation à une autre, pour parler de paix, d'alliance ou de quelqu'autre ſujet politique, la députation eſt toujours nombreuſe : elle eſt compoſée de quelques chefs ou anciens de la nation, des chefs de guerre & de jeunes guerriers; ils ont avec eux un orateur. Il s'en rrouve dans preſque tous les villages. Ce ſont ordinairement les meilleurs diſcoureurs. Ils portent avec eux des colliers de porcelaine blanche, ſur laquelle eſt exprimé le ſujet de l'ambáſſade. Si c'eſt une alliance, ils y repréſentent des cabanes qui déſignent leurs villages, la tra-

ce du chemin d'un village à l'autre, & des Sauvages qui se tiennent par la main. On juge bien qu'il faut deviner ce que cela veut dire. Plus la chose est de conséquence, plus les colliers doivent être grands. Ils portent un calumet de paix avec eux, c'est une pipe faite de marbre, ou d'une pierre très-douce, rouge brun, ou noire, dont le grain est fort fin, & que l'on peut travailler avec un couteau. Ils y adaptent un tuyau de bois de deux à trois pieds de long. Ce bois qui est très-dur a une moële épaisse qu'ils tirent avec un fil de laiton rougi au feu. Il est peint en jaune & noir, d'un dessein à flamme, ou couvert d'un cordonnet de porc-épic blanc, jaune, rouge & noir, & d'une aile de plumes d'aigle, attachée avec un cordon de porc-épic & des rubans pendans, de différentes couleurs;

e qui forme un joli effet. Le cortege s'étant rendu dans la cabane u chef, tous ceux qui le composent s'aſſeyent à terre ſans rien ire, & allument le calumet : le hef commence à fumer, enſuite le préſente à celui de la nation vec laquelle ils négocient, & ce alumet paſſe des uns aux autres. ls en fument chacun une gorgée ; 'eſt la plus grande marque de paix & d'amitié, qu'ils puiſſent ſe doner. S'ils n'étoient pas d'accord, ls refuſeroient de fumer. Après a cérémonie, l'orateur ſe leve, raconte ſon voyage, dit qu'ils ſont bien fatigués, & finit par indiquer e jour qu'ils partiront. S'ils ſont amis, on leur envoye de quoi manger, & ils ſe rerirent tous enſemble pour ſe cabaner, ſans rien dire. Au jour indiqué, ils viennent au conſeil ; l'orateur y débite tout ce qu'ils ont à dire, en donnant des

branches ou des colliers, ſuivant la conſéquence de ce qu'il propoſe : on entendroit voler une mouche ; tous ont le calumet aux dents, ainſi que ſouvent l'orateur. Aux endroits importans, les députés approuvent le diſcours par un *ho ho*. Les autres ne répondent point le même jour ; ils indiquent ſeulement celui où, avec la même cérémonie, l'orateur de la nation répond pour tous, en reprenant article par article, & en rendant des colliers ou des branches pour chaque ſujet. Le conſeil étant fini, ils ſe ſéparent, & alors commencent les danſes & les feſtins entr'eux, juſqu'au départ.

S'ils veulent engager une nation dans une guerre, ils portent des colliers de porcelaine noire, avec des haches peintes deſſus, rougis en vermillon. Plus il eſt grand, plus

plus l'invitation eſt preſſante ; c'eſt leur façon d'offrir la hache.

La danſe du calumet, qui eſt une de leurs grandes cérémonies, ne laiſſe pas d'avoir ſon agrément ; tous les Sauvages ſont aſſis en rond avec leurs haches ou caſſe-têtes & leurs couteaux à la main. Quelques-uns ont ſeulement des *chichiquois*, qui ſont de petites calebaſſes remplies de petits caillous, ou des éperons de pied de chevreuil attachés enſemble au bout d'un manche. Il y en a un qui fait une timbale avec une chaudiere recouverte d'une peau. On choiſit le plus ingambe pour danſer ; un autre chante l'air propre à la danſe. Toutes ces eſpeces d'inſtrumens battent la cadence ; & le danſeur, ſon calumet à la main & un chichiquoi de l'autre, au milieu du cercle, ſuit l'air en faiſant des mouvemens cadencés, mais violens, de toutes les par-

ties du corps. Il ſe baiſſe juſqu'à terre, & après avoir bien fait des contorſions, il ſe releve bruſquement; laiſſant quelques momens d'intervalle, il recommence enſuite cette danſe, pour laquelle il faut beaucoup de ſoupleſſe & de force. Elle a des agrémens & ne déplairoit pas ſur un théatre.

Par ce que nous avons dit, on juge bien que les Sauvages ont ſouvent des occaſions de guerre; auſſi faut-il qu'ils ayent toujours quelque nation à manger, parce qu'ils ne peuvent être tranquilles ſans cela. Un Sauvage qui reſteroit trois ans ſans aller en guerre, ne ſeroit pas réputé un homme & eſſuyeroit des reproches dans leurs feſtins.

Lorſque la guerre eſt décidée contre une nation, il ne manque pas de chefs de guerre qui cherchent à faire des partis; on choiſit

celui qui a le plus de réputation. Il se munit d'eau-de-vie & de quelques équipemens; il invite les jeunes gens, sur-tout ses parens, à un festin qui consiste à manger un chien que l'on tue en l'écorchant. Le repas fait, on commence à boire de l'eau-de-vie. Le chef de guerre se leve, chante sa chanson de guerre: chacun en a une particuliere; il raconte tous ses exploits, frappe un poteau & jette un gage pour assurer le fait. Il parle de toutes les nations chez qui il a frappé, en désignant avec sa hache le côté où elle est située. Il annonce son projet, de l'air le plus menaçant qu'il peut, & invite ceux qui ont du courage à le suivre. Il finit par jeter un collier de porcelaine noire, barbouillé de rouge, avec dedain à terre, invitant ceux qui ont du cœur à le relever, & annonçant qu'il le destine pour celui qui se

montrera le plus courageux. Tous les jeunes gens aſſis en cercle répondent par un *hé hé* en cadence & qui ſert de refrein à la chanſon.

Lorſque ce chef a fini, le premier qui ſe décide, ſe leve, fait la même cérémonie, chante ſa chanſon de guerre, compte ſes exploits en frappant au poteau, & jette des gages pour aſſurance, releve le collier toujours en chantant, & le montrant proteſte qu'il ſera digne de le gagner, & le rejette. Les autres ſe levent à meſure qu'ils ſe décident, & font la même cérémonie. Ceux qui ne veulent pas être de la partie boivent, mais ils ne danſent pas. La cérémonie finie, tous ceux qui doivent partir vont s'habiller en guerriers; ils ſe mettent nuds, au braguet & mittes près, ſe barbouillent tout le corps d'un brun rouge avec des rayes qu'ils ſe font avec les doigts, &

ſe coupent les cheveux, ou plutôt ſe les épilent, excepté la calotte. Ils s'ornent la tête, la couvrent de vermillon, & par deſſus ils y jettent du duvet blanc, qui eſt la marque que l'on part pour la guerre.

Dès qu'ils ſe ſont tous raſſemblés, ils marchent enſemble, leurs inſtrumens à la main; ils danſent en rond, vont en chantant de cabane en cabane, un air dont les finales ſont *ha ha*, *he he*, *heu*, *hi hi*, &c. ſe tournant les uns contre les autres, & leur caſſe-tête ou leurs couteaux à la main, geſticulant beaucoup. On leur fait de petits préſens. Pendant ce tems, les jeunes filles les ſuivent toujours, danſent des branles enſemble les ſoirées, comme nous l'avons dit, & c'eſt à qui les traitera le mieux. Cela dure pluſieurs jours & juſqu'au moment du départ. Ils ſe mettent alors tous à la file les uns

des autres, le chef en tête précédé du plus jeune qui porte la natte de médecine, dans laquelle eſt ou un oiſeau ou autre animal que chaque chef de guerre prend pour ſon Manitou. Il y a auſſi dedans cette natte quelques ſimples pour les bleſſures ou les maladies. Ils ont un très-grand reſpect pour cette natte, qui précéde toujours dans les marches. Le chef de guerre chante la chanſon de départ, laquelle eſt une priere au maître de la vie, pour qu'il les favoriſe dans leurs deſſeins. Pluſieurs filles ſuivent la bande en portant le paquet des jeunes gens, & les accompagnent quelquefois trois ou quatre journées, après quoi elles reviennent. Ils font leurs voyages en canot, parce que les rivieres ſont les ſeuls grands chemins du pays.

Les jeunes gens ſont chargés, comme nous l'avons déja dit, de

toutes les corvées, qu'ils ſe partagent entr'eux ſans murmurer. Si quelque pareſſeux ne veut rien faire, il n'eſſuye aucun reproche. Si quelqu'un jongle & qu'il deſire s'en retourner, il part ſans oppoſition. Ils campent de bonne-heure pour chaſſer, ne portant point de proviſions que leurs munitions. Ils ont néanmoins quelquefois un petit ſac de ſagamité, qui eſt du bled de Turquie concaſſé, grillé & cuit dans une chaudiere avec de la graiſſe & du ſucre d'érable. Ils conſervent cette eſpece de farine pour le tems qu'ils ſont près de leurs ennemis, ou dans quelque occaſion de diſette. En la mêlant avec de l'eau ſimplement, elle fait un manger ſain, nourriſſant & agréable; deux poignées de ce mets par jour ſuffiſent pour vivre, s'ils craignent de manquer de ſubſiſtance. Lorſqu'ils ſont dans le

pays ennemi, ils ne tirent point; s'ils n'ont pas des fleches, ils vivent de poissons, ou de quelques racines, ou de leur sagamité. Mais aussi-tôt qu'ils sont près de frapper, ou quand ils fuyent, ou après une action, ils resteront trois ou quatre jours sans manger. En approchant de la frontiere, où ils pourroient rencontrer quelqu'un, ils ont attention de chercher les fourrées les plus cachées, d'effacer toutes les traces par où ils y sont entrés. Ils cachent encore leurs canots & tous leurs paquets & ornemens, se barbouillent en noir tout le corps, & ne portent avec eux que leurs armes & leur Manitou, sans oublier leurs miroirs. Ils tiennent fréquemment conseil pour déterminer comment ils se disperseront après avoir frappé, où sera leur rendez-vous, &c. Ils ne marchent jamais qu'ils n'ayent envoyé

des découvreurs autour d'eux à deux ou trois lieues. Sur leur rapport ils prennent leur parti. Leur ſagacité à découvrir toute ſorte de traces eſt ſinguliere : la terre foulée, les feuilles renverſées, la roſée abattue, tout cela ne les empêche pas de reconnoître les piſtes des fauves. Les pieds des Sauvages ſe connoiſſent par l'eſpece de chauſſure, mais ſur-tout par la façon dont le pied eſt placé ou tourné. Ils jugent encore plus aiſément ſi ce ſont des Européens, au pas & à la ſemelle. Ils diſtinguent même un Anglois d'un François, & devinent aſſez juſte combien il y a de monde, ſoit par les traces, ſoit par les feux qu'ils ont allumés, & par leurs couchées, ſi ces traces ſont d'un parti en campagne. Celui qui découvre le premier eſt preſque ſûr de battre les autres. Ils les ſuivront à la piſte plu-

ſieurs jours, juſqu'à ce qu'ils les ayent trouvés dans une poſition qui leur donne l'avantage, comme dans une cabane où ils ſe diſperſent pour dormir, ou dans une marche où ils ſe trouveroient ſéparés. Ils s'embuſquent près de l'endroit où ils veulent frapper. Chacun a ſa place décidée par le chef de guerre, & ſe tient tranquille juſqu'au ſignal que celui-ci donne, par un cri, en frappant de la main ſur ſa bouche. Il eſt rappellé par tous les aſſaillans qui ont déja tous couché en joue leurs hommes. Dans le premier moment de ſurpriſe de l'ennemi, ils tirent ſur lui, & il eſt rare qu'ils ne le couchent pas à terre. Ils s'élancent tout de ſuite, la hache à la main, pour ſe jeter ſur lui, & ne le quittent pas que tout ne ſoit détruit. S'ils croyent qu'il ne ſoit pas aſſez bleſſé, ou qu'il ſoit encore en état de défenſe, ils

lui donnent de la hache fur la tête; s'il fuit, ils la lui jettent après & la lui plantent dans les épaules, en quoi ils font très-adroits. Dès que l'homme eft tombé, ils courent à lui, mettent un genou au milieu de fes épaules, lui prennent un toupet de cheveux d'une main, & avec leur couteau de l'autre en donnent un coup, en cernant la peau de la tête, & arrachent le morceau. C'eft une expédition bientôt faite. Alors, montrant la chevelure, ils jettent un cri, qu'ils appellent le *cri de mort*. Durant les combats, ils pouffent les cris les plus affreux qu'ils peuvent, pour s'animer & pour intimider l'ennemi. S'ils ne fe voyent pas preffés, & que la victoire leur ait coûté du fang, ils exercent bien des cruautés fur ceux qu'ils tuent ou fur les morts; ils les éventrent & fe barbouillent de leur fang.

Quoique ces horreurs leur répugnent beaucoup, ils s'y livrent cependant pour s'animer au carnage & s'inspirer une espece de fureur; ce qui les fait paroître plus braves entr'eux, & les étourdit sur les périls. Ils garrotent tous les prisonniers qu'ils peuvent prendre avec les colliers qui leur servent pour porter leurs paquets, & qu'ils ne quittent jamais. Ils les lient si bien au col, aux bras & à la ceinture, qu'il leur est impossible de se détacher. S'ils craignent d'être attaqués, ils se mettent à courir en se dispersant jusqu'au rendez-vous indiqué, qui est quelquefois à neuf à dix lieues, selon le pays & les circonstances où ils se trouvent. Ils se mettent quelquefois deux pour aider aux prisonniers à marcher, en les prenant par les mains; si, malgré cela ils ne peuvent les suivre, ils leur levent la chevelure.

Quand ils ſont en embuſcade auprès de quelque village ou de quelque fort, comme il y a ordinairement des découvertes aux environs, ils tâchent de s'y embuſquer la nuit : ſi c'eſt de jour, ils ſe couchent ventre à terre, en ſe couvrant le dos & la tête d'herbes, de feuille, ou de paille, ſuivant la couleur de ce qui eſt auprès de cet endroit ; ils s'avancent ſur leurs mains, pouſſent leurs fuſils en avant juſqu'à ce qu'ils ſoyent à la portée convenable. Ils jugent ſuivant leurs forces, ſi le poſte eſt attaquable ou non ; ce qu'ils décident toujours à leur avantage ; car, pour peu qu'ils ſe voyent en danger, ils le laiſſent paſſer, & attendent le moment & l'occaſion favorables avec une extrême patience, ſur-tout lorſqu'ils ne ſont que deux ou trois. Leur expédition faite, ils pouſſent un cri en fuyant,

& laissent à portée quelques marques qui désignent quelle est la nation qui a frappé.

Ils ne s'amusent guere à piller; s'ils ont le tems ils tâchent de tuer des animaux pour vivre. Il est très-rare qu'ils brûlent des maisons, parce qu'ils ne veulent pas se faire découvrir. Leur objet principal est d'emmener les prisonniers ou d'enlever des chevelures. Quand ils n'espérent pas d'y parvenir, ils ne tirent pas. Ils s'embarrassent peu de fouiller & de dépouiller les morts. Il est essentiel de remarquer ici que s'ils ont occasion de faire beaucoup de prisonniers, ou d'enlever beaucoup de chevelures, ils le font jusqu'à ce que l'opération soit finie; mais quand ils feroient trois cents & qu'ils ne feroient qu'une ou deux chevelures, ils ne recommenceroient pas une autre opération, dussent-ils pou-

voir ruiner un pays ou tuer d'autres hommes. Ils disent que s'ils n'étoient pas contens, le maître de la vie seroit fâché contr'eux, & qu'ils courroient risque de ne pas réussir ou de perdre leurs gens; ainsi ils vont chez eux toucher barre, si j'ose m'expliquer ainsi, y eût-il deux à trois cents lieues, font d'autres partis & retournent.

Dès qu'ils sont à leur rendez-vous, ils ajustent leurs prisonniers dans le goût de leur nation. Si c'est un Européen, ils lui coupent les cheveux à leur façon & l'habillent en Sauvage. Ils le matachent le soir & l'attachent à quelques branches d'arbres par un pied & une main, de façon à ne pouvoir se débarrasser. Ils lui mettent autour du col un collier de porcelaine, comme nos Dames le portent, barbouillé de rouge; ce qui marque son esclavage. Ils ont attention de

lui faire manger de tout ce qu'ils ont, pour qu'il ne pâtisse pas en route. Ils étendent leurs chevelures autour d'un petit cercle en forme de peau de tambour, & le côté des cheveux pendant; ils les graissent & les saupoudrent de vermillon, ainsi que le dedans de la peau.

Le chef de guerre a soin de donner le collier promis à celui qui le premier est allé sur l'ennemi, ou qui a fait le plus beau coup; ce qui se juge entr'eux très-équitablement & sans murmure. Si le chef a quelque équipement, & que quelqu'un en manque, il se dépouille pour le lui donner. C'est par la bonne conduite, la bravoure, le bonheur, & la libéralité, qu'il acquiert la réputation de bon chef de guerre. Eût-il réussi au delà de ses espérances dans son attaque, s'il a eu le malheur de

perdre quelqu'un, tout eſt plongé dans la triſteſſe, & la gloire dont il s'eſt couvert n'eſt comptée pour rien. On l'oblige de retourner à la guerre, pour venger le ſang du défunt & remplacer le mort dans ſa famille. Les Iroquois ont grand ſoin de rapporter tous les bleſſés, quand même ils feroient de nation étrangere; c'eſt un de leurs premiers devoirs. Ils leur font un brancard, ou ils leur paſſent un collier ſous les cuiſſes qu'ils ſuſpendent à leur front, & les portent par là des centaines de lieues, s'ils n'ont pas de canots. D'autres nations abandonnent leurs priſonniers dans les bois, leur laiſſent ce qu'ils peuvent pour vivre, ſauf à ces miſérables de chercher dans les bois le reſte de leur ſubſiſtance & de quoi ſe panſer. Pluſieurs, après y avoir reſté des mois, reviennent; les autres

périssent de misere; aussi regardent-ils un blessé & un prisonnier comme des hommes morts.

Jusques à ce qu'on soit au village, les prisonniers sont bien traités & sans humeur. Dès que le parti arrive, ceux qui le composent sont tous à la file les uns des autres, comme à leur départ; celui qui porte les chevelures est à la tête; elles sont suspendues tout le long d'une perche: ensuite viennent les prisonniers, avec un chichiquoi à la main, chantant, quoiqu'ils n'en ayent pas envie. Tous les guerriers sont en silence. Celui qui porte la perche des chevelures, fait d'abord autant de cris qu'ils ont perdu de monde. C'est un cri lugubre qu'ils finissent avec un ton de voix mourante: après ceux-là, il fait autant de cris aigus qu'ils ont de chevelures ou de prisonniers; & un cri général termi-

ne le compte. Ils recommencent ensuite jusqu'à ce qu'ils soyent arrivés à la cabane du chef. On doit imaginer avec quel empressement les jeunes gens, les femmes & les enfans courent au devant d'eux. Le plus ingambe va prendre la perche pour la porter au chef, comme pour lui annoncer la bonne nouvelle; d'autres s'emparent des prisonniers, que chacun s'empresse de mener jusqu'à la cabane du chef. Ils sont heureux d'avoir bonne jambe; car alors ils sont assaillis d'une grêle de pierres & de coups de bâtons, & c'est à qui leur en donnera davantage. Tous s'en mêlent, excepté les guerriers, qui laissent faire tranquillement & continuent toujours leur marche, comme une procession. Quand quelqu'un de ces malheureux tombe, il est encore plus maltraité, sur-tout s'il crie, parce que cela

les amuse. Il est rare qu'ils n'arrivent pas tout meurtris à la cabane, où tous les chefs & les anciens se trouvent assemblés. Celui qui a conduit le parti de guerre, raconte son voyage & son expédition, rend justice à chacun, & fait l'éloge de ses guerriers, en faisant mention de leurs actions; après quoi on présente à l'assemblée les prisonniers, qu'ils font danser chacun à son tour : on imagine bien qu'ils n'en ont pas envie, sur-tout s'ils sont Européens. Les Sauvages ne se font néanmoins pas prier, & cela leur donne occasion de raconter leur bravoure. Cette cérémonie finie, le chef de guerre dispose des chevelures & des prisonniers, suivant la destination qu'il en a faite précédemment. Chez les Iroquois ordinairement le prisonnier destiné à remplacer un mort, en occupe la place dans la famille ; la nation

entiere le regarde comme un de ſes membres, & les nouveaux parens lui ôtent le collier d'eſclavage. Si ceux-ci ne veulent point l'adopter, & diſent qu'ils ſont trop affligés pour penſer à remplacer le mort, ils livrent ce priſonnier aux jeunes gens pour s'en amuſer. C'eſt un arrêt irrévocable, & le malheureux eſt brûlé. Nous n'entrerons point dans le détail de cette cérémonie horrible, que l'on trouve dans tous les auteurs : heureuſement ces événemens deviennent un peu plus rares. Chez les autres nations les priſonniers ſont plus à plaindre, parce qu'ils ſont regardés comme leurs chiens ; elles les tuent ſans conſéquence dans leurs momens d'ivreſſe, & en tems de diſette on ne ſe fait pas plus de ſcrupule de les manger qu'une bête. Si un priſonnier eſt aſſez fortuné pour ſe

marier chez ces nations, sa famille ne jouit d'aucune considération, & elle est soumise à toutes les corvées qu'ils imaginent. Quelques-uns sont assez heureux pour trouver des Sauvages doux, avec lesquels ils ne menent pas une vie dure & périlleuse, sur-tout s'ils ont attention d'éviter les parties de boisson, en prenant ce tems pour aller à la chasse.

Souvent lorsque les vainqueurs ont perdu quelques chefs qu'ils considérent beaucoup, il est presque impossible de les empêcher de sacrifier quelques-uns de leurs prisonniers aux manes des morts. C'est alors que pour satisfaire leurs manes, ils mangent un prisonnier en cérémonie. On doit cependant assurer qu'ils ne goûtent de viande humaine qu'avec répugnance. On a vu plus d'une fois des jeunes gens la vomir; c'est uniquement

par bravade & pour s'endurcir le cœur, qu'ils se repaissent quelquefois d'une semblable nourriture.

Il est certain que le meilleur parti que les Européens ont à prendre pour combattre les Sauvages, c'est de les rencoigner dans quelque cul de sac & marcher à eux à toutes jambes, la bayonnete au bout du fusil ; car une troupe qui s'amuseroit à tirailler, seroit bientôt battue, à cause de la justesse de leurs coups de fusil. Si par malheur on se débande, on est sûr d'être détruit, par leur vivacité à attaquer à coups de hache & de lance (*a*).

(*a*) *Les reflexions sur la guerre avec les Sauvages*, &c. qu'on lit à la fin de la relation de l'expédition du général Bouquet contre les Indiens de l'Ohio, en 1764, méritent d'être consultées. Les principes de l'auteur ne différent pas de ceux de M. Pouchot; mais ils ont l'avantage d'être plus développés.

Quoique le Sauvage ait peu de connoiſſances, il s'en trouve cependant qui ont un eſprit vif & éclairé, & de la fineſſe. Il y en a de très-ſtupides : mais n'en eſt-il pas de-même parmi nos payſans ? Les Sauvages ont beaucoup de mémoire : lorſqu'on a quelque choſe à traiter avec eux, il faut bien prendre garde à leur mentir ; il eſt toujours prudent de ſe réſerver une porte derriere, pour parer aux événemens contraires, afin de leur faire voir qu'on ne les a point trompés. Ils ſont naturellement ſi tranquilles qu'ils ne peuvent pas concevoir nos promenades, & ſont toujours ſurpris de nous voir élever le ton dans nos diſputes ; ils diſent alors que nous perdons l'eſprit.

Nous avons dit que pour s'attirer leur amitié, pluſieurs en effet ſont ſuſceptibles d'en prendre une décidée

décidée pour quelqu'un, il faut être généreux. Ce n'eſt pas néanmoins par la quantité qu'on leur donne, qu'on acquiert cette réputation ; ſuivant la maniere d'agir, on paſſe pour libéral ou pour avare : par exemple, en leur donnant de l'eau-de-vie à boire, ſi vous leur préſentez la moitié d'un grand gobelet, c'eſt être vilain ; vous leur en préſenterez un petit, pourvu qu'il ſoit plein, ils ſeront contens. Leur offrez-vous du pain ; qu'il ſoit entier : une moitié beaucoup plus groſſe leur feroit dire que vous voulez les faire mourir de faim, & cela ſeul ſuffiroit pour indiſpoſer toute une nation contre un commandant. Quand on leur fait des préſens, il faut d'abord leur préſenter moins qu'on n'a envie de leur donner, parce que s'ils vous font encore quelque demande, vous pouvez la leur accorder ; ce

qui les porte à exalter votre générofité.

L'eau-de-vie eft fans contredit de toutes les chofes du monde, celle que les Sauvages aiment le plus. Tout dépend de la façon de la leur ménager à propos pour boire ou pour traiter. C'eft un moyen de s'attirer toutes ces nations. On en a fait un objet de commerce trop confidérable, & on auroit pu en tirer meilleur parti dans les occafions. Quoiqu'ils ne fouffriffent pas à préfent qu'on les privât de cette liqueur pernicieufe, ils font néanmoins très-fâchés qu'on les y ait accoutumés, & en regardent l'ufage comme la principale caufe de leur deftruction.

A quelque différence près, foit dans les ufages, foit dans le caractere, les Sauvages de ce continent fe reffemblent tous. On re-

marque ſeulement que ceux qui fréquentent les colonies européennes, ſont les plus traitables & les plus éclairés. Ils déſignent leurs liaiſons entr'eux, & leur ſupériorité, par les termes de parenté, d'oncles, de neveux, de couſins, &c. Les Outaouais & les Abenakis nomment les Iroquois leurs oncles : ceux-ci les traitent de neveux ; ce qui marque la grande ancienneté de cette nation. On en pourroit trouver une autre preuve dans les dénominations de pluſieurs endroits, comme *Ohio*, qui ſignifie une belle riviere, *Theaogẽn*, le confluent de deux rivieres, *Schenutar* (*a*), *Niagara*, & autres noms de lieux dans des parties fort éloignées, leſquels

(*a*) C'eſt le nom de la ville d'Orange, ſituée ſur la riviere d'Hudſon, dans la province de New-Yorck.

ſont tous des mots de la langue iroquoiſe. Les Sauvages donnent aux Anglois la qualité de freres en leur parlant, & celle de peres aux François, pour montrer que ceux-ci les ont fréquentés les premiers : en conſéquence ils croyent qu'ils ne doivent laiſſer manquer de rien à leurs enfans.

Lorſqu'ils veulent déſigner chaque nation entiere, ils appellent les Anglois *Saganach* ; les François *Miſtigouch* ; & les Sauvages *Michinabé*. Ils diſtinguent les officiers François par le nom d'*Onontio*, qui veut dire montagne, parce qu'un des premiers qu'ils ayent connus s'appelloit *Mont-Magny* (*a*) ; enſuite par alluſion ils ap-

(*a*) Le chevalier de Mont-Magny ſuccéda en 1636 à Champlain. Ce fut le ſecond gouverneur de la Nouvelle-France, & le premier qui ait eu la

pellent le roi de France la *Grande Montagne*, *Onontio-Goa*; & le roi d'Angleterre, *le grand Collier.*

---

gloire de pacifier les nations ſauvages de ce pays, & de faire un traité avec les Iroquois.

ADDITION

SUR LE NOMBRE DES SAUVAGES

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Si les premiers voyageurs nous eussent donné un état circonstancié de la population des sauvages de ce continent, & que ceux qui les ont suivis eussent pris le même soin, nous pourrions juger de la diminution graduelle qu'elle a éprouvée. Mais ces secours nous manquent, & nous sommes réduits à des notions imparfaites, ou à des rapports vagues. Leur résultat n'en est cependant pas moins affligeant pour l'humanité.

Quand Champlain jeta les premiers fondemens de la colonie françoise du Canada, plusieurs nations considérables dont le nom est aujourd'hui à peine connu, occupoient alors ce pays. La langue des Algonquins, encore usitée dans plusieurs hordes de Sauvages, a conservé seule la mémoire de cette grande nation. Les Hurons n'en forment plus une. Ces fideles & puissans alliés des François, après s'être dispersés, se sont réfugiés dans deux villages fort éloignés l'un de l'autre, le premier près de Québec, & le second à l'extrêmité des lacs. Les Outaouais, autrefois très-nombreux, n'occupent plus que trois villages; & les Poutéoutamis deux. On ne trouve aucun vestige des Bersiamiamites, des Papinachois, des Montagnez, des Amikoués, des Attikamégues, &c. Ces derniers étoient environnés de

plusieurs autres peuples qui s'étendoient aux environs du lac St. Jean, & jusqu'aux lacs des Mistassins & de Némiscau. Tous ont été détruits, principalement dans les guerres des Iroquois. Ceux-ci, qui étoient si redoutables & pouvoient mettre sur pied, à la fin du siecle passé, 7500 guerriers, en rassembleroient à peine actuellement quinze cents.

Les nations de l'est ont souffert une diminution encore plus sensible. Autrefois elles ne formoient, pour ainsi dire, qu'un même peuple, connu des François sous la dénomination générale d'Abenakis. Leurs habitations étoient répandues dans cette vaste contrée qui s'étend depuis les rives du fleuve St. Laurent, en suivant la chaîne des Apalaches, jusqu'à l'extrêmité méridionale de la Caroline. Quoique séparé en plusieurs

tribus, il parloit le même langage. La portion qui s'étoit établie près des Côtes s'adonnoit uniquement à la péche, & le reste à la chasse.

A mesure que les colonies angloises se sont accrues, ces Sauvages se sont retirés dans l'intérieur des terres. sans céder, comme les Anglois l'ont prétendu, le pays qu'ils étoient forcés d'abandonner, n'ayant jamais eu aucune idée de ce que nous appellons *vendre par contrat, ou céder par un traité.* Les différentes hordes de cette nation qui s'étoient fixées dans l'Acadie ou aux environs, étoient distinguées par les noms d'*Abenakis*, d'*Etchemins*, de *Souriquois*, de *Mickmack*, &c. Après la fondation de la Nouvelle Halifax, ils firent la guerre aux Anglois, qui les détruisirent presque tous. A peine en échappa-t-il de quoi former un petit nombre de villages qui

pourroient avoir mille guerriers.

La principale des tribus abenakiſes reſtée au delà des Apalaches, eſt celle des Loups, que les Anglois appellent *Delawares*. Elle habite les bords de l'Ohio. On lui comptoit dix-huit cents combattans, à la fin de la derniere guerre. Mais ce nombre doit avoir beaucoup diminué aujourd'hui, par les pertes qu'elle eſſuya en 1763 & en 1764, lorſqu'elle entreprit de faire ſoulever tous les Sauvages du continent contre les Anglois.

Les autres nations qui entrerent alors dans cette conjuration, avoient la plupart leurs habitations ſur les grands lacs du Canada, & aux environs des rivieres qui s'y jettent. Leur perte n'a pas été moins conſidérable. A l'exception des Outagumis & des Miſſiſakes, elles ſont réduites actuellement à un très-petit nombre d'hommes.

Les Sauvages du nord & du nord-oueſt, ayant très-peu de communication avec les Européens, en ſont très-peu connus. Nous ſavons ſeulement que les Scioux, les Criſtinaux & les Aſſiniboels ſont encore aſſez nombreux. Quoique les Eskimaux & les autres peuples du Labrador ayent quelques liaiſons de commerce avec les Anglois, nous ignorons cependant quelle peut être leur population. Suivant le rapport de ceux-ci, environ mille perſonnes, tant hommes que femmes, viennent tous les ans ſur 500 canots au fort Nelſon ou Yorck, pour la traite de leurs pelleteries.

On ſait le nom d'un grand nombre des peuples de la Louiſiane ; c'eſt preſque tout ce qui en reſte. Ils n'ont ceſſé, ſi j'oſe le dire, de s'évanouir, depuis que les François ſe ſont établis parmi eux. Dans

l'eſpace ſeulement de vingt-cinq ans, leur perte a été immenſe. Nous pouvons en juger avec quelque certitude, par un excellent mémoire que M. de Bienville, gouverneur de la colonie françoiſe, avoit fait ſur les lieux (*a*).

Il y fait mention de plus de cinquante nations qui, avant l'an 1700, pouvoient mettre ſur pied 54550 hommes. Vingt-cinq ans après ils furent réduits à 24260. Pluſieurs peuples qui avoient autrefois 400, 500 & juſqu'à 600 combattans, n'en eurent plus que 30, 40 & 50. Depuis cette derniere époque, les plus puiſſans ont encore ſouffert de grandes di-

(*a*) Ce mémoire a pour titre, *le cours du Miſſiſſipi, ou les Sauvages de la Louiſiane, leur nombre & le commerce qu'on peut faire avec eux*, & ſe trouve imprimé dans le journal de Trevoux du mois de Mars 1727.

minutions. Les Chactas, qui avant l'établissement des François avoient 20000 guerriers, & au tems du dénombrement de M. de Bienville 8000, en fourniroient aujourd'hui à peine 4000. Les Chicachas, les plus redoutables ennemis de la colonie françoise, passoient pour être aussi nombreux que les Chactas; mais ils ne sauroient actuellement leur être comparés (*a*).

De ces détails on doit conclure avec M. de Buffon, que les nations les plus nombreuses de l'Amérique se réduisent à trois ou quatre mille personnes. Il est persuadé avec raison „ qu'on pourroit „ avancer, sans crainte de se trom„ per, que dans une seule ville, „ comme Paris (*b*), il y a plus

(*a*) Un auteur moderne ne donne aux Chicachas que 750 guerriers.

(*b*) En supposant que cette ville n'est que de six à sept cents mille ames.

„ d'hommes qu'il n'y a de Sauva-
„ ges dans toute cette partie de
„ l'Amérique Septentrionale com-
„ prise entre la mer du nord & la
„ mer du sud, depuis le golfe du
„ Mexique jusqu'au nord, quoi-
„ que cette étendue de terre soit
„ beaucoup plus grande que toute
„ l'Europe" (*a*).

Cette diminution rapide des nations sauvages peut être attribuée, 1°. à l'usage immodéré de l'eau-de-vie; 2°. à la contagion de la petite verole (*b*); 3°. aux guerres que l'arrivée des Européens a fait naître; 4°. à la coutume de remplacer les morts par des prisonniers; ce qui

(*a*) Hist. nat. Tom. V. p. 176. éd. *in*-12.

(*b*) A cette épidémie on peut joindre la plus terrible de toutes la peste, qu'un vaisseau du roi apporta en 1704 à la Mobile, où elle détruisit deux nations considérables appellées les grands & les petits *Thomes*, &c.

met tous ces peuples dans un état perpétuel de guerre. L'homme y seroit donc né, comme le fameux Hobbes l'a prétendu. Leur conduite ne justifioit-elle pas encore la pensée de cet écrivain, qui définit l'homme un enfant vigoureux qui connoît ses forces? En effet, le Sauvage mésuse des siennes, parce qu'il les sent trop. Il céde sans peine aux impulsions de la vengeance, & se réveille au bruit des armes, qu'il prend toujours pour détruire, & jamais pour acquérir ou conserver. Ses goûts sont tyranniques, & ses besoins pressans. Les uns & les autres se sont multipliés depuis la découverte du Nouveau Monde. Pour les satisfaire, il a oublié ses intérêts les plus chers, & est devenu l'instrument de la haine de deux puissances rivales, comme celui de sa propre destruction.

FIN.

ADDITION

A l'avertiſſement des obſervations topographiques.

DEPUIS M. de la Verandiere, les contrées qu'il avoit reconnues, ont été viſitées par M. *Carver*. Après avoir hyverné ſur les bords du Miſſiſſipi, par les 44 degrés de latitude, il a dirigé ſa courſe vers le nord du continent de l'Amérique, & a paſſé par ſa partie la plus élevée, d'où partent les différents fleuves qui l'arroſent, les uns allant à la mer du Nord, les autres vers le couchant du détroit d'Anian. Ce voyageur anglois a ſéjourné dans le pays des Sakis, des Nadoueſſis, &c. & a été ſur les bord de la riviere Bourbon, du lac Ouinipigon, &c. Leur exiſtence n'eſt donc plus un problême. Il ſeroit a deſirer qu'on traduisît en françois la relation que M. *Carver* a publiée, en 1778, de ſes voyages, pendant les années 1766, 1767, 1768. Elle nous donne de nouvelles lumieres, & étend nos connoiſſances géographiques.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce III^{e}. Volume.

OBSERVATIONS TOPOGRAPHIQUES. *Avertissement.* pag. 3
Introduction. 7
CHAP. I. *De la frontiere par le lac Champlain.* 17
CHAP. II. *Du fleuve St. Laurent, depuis Mont-Réal jusqu'à Chouegen.* 66
CHAP. III. *De la communication de la riviere de Chouegen aux possessions angloises.* 129
CHAP. IV. *De la communication*

du lac Ontario aux frontieres angloiſes, par la riviere de Caſconchiagon. 155

Chap. V. *De la communication de Niagara avec la Belle-Riviere ou Ohio, en anglois Alligeny, & de l'Ohio en Penſylvanie & en Virginie.* 265

Observations *Sur les montagnes de l'Amérique Septentrionale.* 189

Remarques *Sur le Saut de Niagara.* 203

Des Moeurs et des Usages *des Sauvages de l'Amérique Septentrionale.* 227

Addition *ſur le nombre des Sauvages de l'Amérique Septentrionale.* 367

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu l'ouvrage intitulé: *Mémoires ſur la derniere guerre de l'Amérique Septentrionale*, *&c.* & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. A Yverdon le 20 Décembre 1780.

É. BERTRAND,
Cenſeur.

Cleaned & Oiled

August [illegible]